UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01922523 4

J. G.

ANTHOLOGIE

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU

XIXEME SIÈCLE

Type dealt reversed.

ANTHOLOGIE

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU

XIXÈME SIÈCLE

****

1852 à 1866

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/anthologiedespo04leme

M

[illegible] DOURGET

PAUL BOURGET

1852

PAUL BOURGET *est né à Amiens, en 1852. Il commença au lycée de Clermont-Ferrand de fortes études littéraires, qu'il vint achever à Paris, où il prit sa licence ès lettres. C'est alors qu'il rencontra Jean Richepin, Maurice Bouchor et cet Adrien Juvigny dont ses amis ont attesté en si beaux vers l'inconnu génie anéanti par la mort avant l'œuvre faite. Autour d'eux se groupèrent quelques autres esprits d'élite, et ainsi fut formé ce libre et innommé cénacle qui aura sa place dans l'histoire de la poésie contemporaine, à la suite du groupe des Parnassiens. Bouchor venait de publier ses* Chansons joyeuses, *Richepin préparait sa* Chanson des Gueux, *quand Bourget donna son premier recueil:* La Vie inquiète *(1875). Titre caractéristique, non seulement de cet ouvrage, mais de toute l'œuvre de l'écrivain. Inquiétudes du cœur, inquiétudes des sens, inquiétudes de l'esprit, voilà ce que déjà l'on y trouvait à chaque page. L'accent était nouveau, comme nouvelle était la mélancolie : celle d'un homme en qui la substance de trop de livres s'est déposée, qui, très jeune, s'est trop regardé vivre au lieu de vivre, qui souffre de ce mal de tout analyser, destructif de la joie dans l'amour et de la sérénité dans la pensée. Pourtant* La Vie inquiète *recèle encore les débris d'une âme antérieure, plus simple et plus enthousiaste. A défaut d'autres croyances, quels nobles actes de foi dans l'art, « seul Dieu réel! » Quels chauds appels à l'avenir! Quelles paroles de mépris pour ces cœurs étiolés qui, dénués d'ambitions sublimes,*

Ont vécu sans génie et se sont consolés !

Dans Edel *(1887) Paul Bourget a voulu, dit la préface, « disséquer la passion d'un écrivain né sur le tard du siècle, avec ses contrastes inexplicables, son scepticisme et sa tendresse, ses énervements et ses frénésies, ses extases et ses abattements. » Il a voulu, de plus, réaliser le* poème moderne *« un poème en bottines vernies et en habit noir, et cependant humain, frémissant et lyrique, même dans l'analyse. » On en peut discuter la partie descriptive, « moderniste, » mais les pages intimes et lyriques y sont de la plus rare beauté, ainsi les admirables stances écrites sur deux vers de Byron, qu'on trouvera dans l'Anthologie.*

Les Aveux *(1882) dominent jusqu'ici de très haut l'œuvre poétique de Paul Bourget. Dans ce livre le poète nous confesse, avec une intensité douloureuse, les troubles d'un cœur désemparé, au lendemain de la grande déception d'amour à demi racontée dans* Edel : *— Ici, la débauche où l'on a cherché l'oubli, ou l'on n'a trouvé que spleen et remords ; — plus loin, la folle résolution de rayer la femme de sa vie intérieure pour ne plus vivre que par l'esprit; — ailleurs, un dilettantisme de tendresse élégante, que l'on s'efforce de prendre pour la passion et qui n'est guère qu'un libertinage sentimental plus décevant encore que l'autre... Mais parmi ces erreurs d'ame subsistent, indélébiles, le regret de la foi et de la pureté perdues, le vague espoir d'une ingénuité reconquise à force de science. — Et une nouvelle figure de femme, faite de toutes ces nostalgies, semble flotter au-dessus du livre. On dirait une de ces vierges peintes par Burne Jones, à la grâce presque inquiétante, aux grands yeux presque trop limpides, et qui cueillent des fleurs mystiques en de frais paysages de rêve. C'est la Muse des derniers et, sans doute, des prochains vers de Paul Bourget. Elle arrive d'Angleterre; elle a déjà inspiré Shelley, Rossetti, jusqu'à cette Mary Robinson dont M. James Darmesteter vient de nous révéler le charmant génie. A notre poésie, qui pèche souvent par un excès de raisonnement et de netteté, par une vaine lutte de* rendu *avec les arts plastiques, elle apporte le don du symbole suggestif et quelque chose de l'indéterminé des sensations musicales. D'aucuns l'ont déjà trop écoutée, mais non Paul Bourget qui l'entend avec une oreille bien française et qui lui doit les plus pénétrants comme les plus originaux de ses poèmes.*

Nous ne pouvons que mentionner ici les livres en prose. Les Essais de

Psychologie contemporaine *ont affirmé en Paul Bourget un écrivain de premier ordre, un moraliste plutôt qu'un critique. Tout le monde a lu ses romans, si féminins et si virils à la fois, « dont les grands événements sont des pensées » :* L'Irréparable, Un Crime d'Amour, Cruelle Enigme, André Cornélis, *et cet amer chef-d'œuvre*, Mensonges. *Prose ou vers, l'œuvre est une : c'est l'enquête émue et subtile sur la vie de sentiment des générations contemporaines de l'auteur. Elle est dressée par un témoin en qui elles se reconnaissent ; c'est pourquoi les jeunes femmes et les jeunes hommes sont venus d'abord à lui et ont propagé en si peu de temps sa chère et éclatante renommée.*

Les œuvres de Paul Bourget sont publiées par Alphonse Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

LA CHAPELLE

La chapelle est tapie au creux d'un grand rocher.
La croix de fer doré brille en haut du clocher,
Le porche en bois est plein de sculptures antiques,
Où des saints douloureux et des anges mystiques
Charment les cœurs dévots depuis quatre cents ans.

Les dimanches, c'était un flot de paysans
Qui tous portaient la veste ancienne en bure bleue.
Ils avaient pour venir marché plus d'une lieue ;
La poussière couvrait leurs guêtres de cuir brun ;
Le noir chapeau de feutre en arrière, un par un
Ils sortaient. Puis venait, en bonnet de dentelle,
La femme qui conduit ses enfants devant elle,
Le chapelet aux doigts, d'un air calme et pieux ;
— Et les cloches chantaient doucement vers les cieux. —

Et moi, je m'étais fait une habitude exquise
De vous attendre au seuil de la petite église

Où votre âme peut-être avait prié pour moi.
Vous vous faisiez attendre, et c'était un émoi
Délicieux de voir dans la chapelle sombre
Votre visage aimé se détacher de l'ombre
Lentement. La foi pure illuminait vos yeux
De je ne sais quel feu chaste et mystérieux ;
Mais vous n'aviez pour moi ni reproches ni plaintes,
Et vous me pardonniez, comme auraient fait les saintes,
De ne jamais plier les genoux devant Dieu.

Or, ces dimanches-là, quand le ciel était bleu,
Ensemble nous allions à travers le village,
Nous suivions les rochers ensemble, puis la plage,
Vos cheveux déroulés tremblaient au vent de mer,
L'Océan nous lançait son large souffle amer,
Et nous marchions ainsi jusque sur la jetée.
— Je n'ai pas oublié cette mer enchantée,
Le ciel clair, les flots bleus balancés mollement,
Les voiles des bateaux dans un lointain dormant,
Les grands oiseaux lancés sur nous à pleines ailes,
Ni les cris des pêcheurs, ni les voix éternelles
Qui de la mer montaient comme un hymne au ciel pur.
Vous sembliez sourire et marcher dans l'azur,
Gaie et fraîche, et pourtant plus pâle encor que rose ;
Et moi, vos moindres mots m'attendrissaient sans cause,
Mais si profondément, que j'aurais devant vous,
Comme un prêtre à l'autel, plié les deux genoux,
Et que je demeurais muet, l'âme ravie,
Tout éperdu devant la beauté de la vie.

(La Vie inquiète)

TEARS, IDLE TEARS

QUAND tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Si le ravissement te fait verser des pleurs,
Ne retiens pas ces pleurs, mon enfant, sois plus sage,
Et ne te raille pas de ces vaines douleurs.

Ces larmes sans objet, ces angoisses divines
Qui nous prennent devant l'océan et les cieux,
Cette extase sans nom qui court dans nos poitrines
Comme un frémissement triste et délicieux,

Tout cela vient du cœur, ô mon enfant chérie,
De notre cœur toujours blessé, toujours aimant,
Faible cœur qui répugne au travail de la vie,
Et que toute beauté trouble trop fortement.

Sous le masque menteur que nous a mis le monde,
L'être inquiet, malade et plaintif, vit toujours,
Et c'est assez du choc d'une beauté profonde
Pour qu'il palpite et vibre ainsi qu'aux premiers jours.

Les mots qu'il a sentis et qu'il n'a pas su dire,
L'âme qu'il avait là, mais que nul n'a su voir,
Voilà ce qui le fait sangloter et sourire,
— Sans raison, — de désir, d'effroi, de désespoir.

Quand tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Dis-toi que nous avons ensemble contemplé
Plus d'un pays charmant, délicat ou sauvage;
Et que mon souvenir à tes pleurs soit mêlé!

(La Vie inquiète)

PENSÉES D'AUTOMNE

I

Ce monde meilleur et tout autre,
Le Paradis, je n'en veux pas.
Tout mon souvenir tient au nôtre,
Toute ma vie est ici-bas.

La belle enfant que j'ai choisie,
Ses cheveux, sa bouche et ses yeux,
Sa jeunesse et sa poésie,
Je ne les aurai pas aux cieux.

Si la chair n'est pas immortelle,
Si les formes doivent périr,
Je ne reconnaîtrai plus celle
Qui m'a fait aimer et souffrir.

II

Par les sentiers boueux d'Automne,
Je marche, les cheveux au vent.
Plus d'un passant muet s'étonne
Et me considère en rêvant.

Au milieu des feuilles jaunies
Les lueurs des soleils couchants
Ont des tristesses infinies
Dans le grand silence des champs.

III

L'Automne ! L'Automne ! — Les haies
Et les arbres sont défeuillés ;
A peine quelques rouges baies
Tremblent aux buissons dépouillés.

L'Automne ! L'Automne ! — Les routes
Sont désertes sous l'air glacé,
Et les feuilles s'amassent toutes
Dans les profondeurs du fossé.

L'Automne ! L'Automne ! — La vie
Flétrit chaque jour sous nos yeux
Toute la beauté qui convie
Le cœur à la fête des cieux.

Ce pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours.
— Nous n'avons pas même assez d'âme
Pour aimer et souffrir toujours.

(La Vie inquiète)

CONTE D'HIVER

Les toits et les clochers sont perdus dans la brume,
La fumée à flocons monte à travers l'air gris,
Et, dans ces jours d'hiver, je vais sans amertume
En songeant à vos yeux sous le ciel de Paris.

Je sens que je suis seul dans les bruits de la rue.
Rien ne me distrait plus des chers bonheurs passés :
Votre divine image à mes yeux apparue
Fait couler tous les pleurs en silence amassés.

Et voici que ma joue en est tout inondée,
Mais cette angoisse est douce et ce chagrin clément :
Je me sens revenir vers une ancienne idée
Qui sur toute douleur verse un apaisement.

C'est vrai, vous ne m'avez jamais dit un mot tendre,
Vos yeux sont restés clairs en regardant mes yeux,
Mais votre esprit si doux et qui sait tout comprendre
N'a-t-il pas eu pitié de mon cœur soucieux ?

Peut-être vous m'aimez sans vouloir me le dire,
Comme dans les romans qui nous parlent d'amour ;
Peut-être vous cachez sous votre pur sourire
Des pleurs que j'essuirai des lèvres quelque jour.

Ce sera par un soir d'hiver dans votre chambre,
La chambre rose et blanche où chantent vos oiseaux.
Obscur comme aujourd'hui le grand ciel de décembre
D'un humide brouillard voilera les carreaux.

La neige lentement tournoie et le vent pleure :
Je suis sous votre porte et je demeure en bas.
Ah ! si mon rêve est vrai, vienne vite cette heure
Où la neige en tombant ne m'attristera pas !

(La Vie inquiète)

TRÈS VIEUX VERS

Les petites fleurs du fossé,
Renoncules et marguerites,
Ont des sourires du passé
Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
Mes heures tranquilles et douces,
Où j'ai souffert, où j'ai douté,
Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
La plus fraîche et la plus vulgaire,
Comme le rire d'une sœur,
Comme le regard d'une mère.

Je les cueille par les chemins
Quand viennent les jours de septembre,
Et je les porte à pleines mains
Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leur gerbe aux reflets attristés,
Par de muettes harmonies,
Me fait songer aux vieux étés,
A toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
Je me dis qu'après tant d'années
L'homme n'a pas appris encor
A rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
Sans jamais guérir de la vie,
Et les fleurs qui doivent finir
Toujours tiennent l'âme asservie.

(La Vie inquiète)

LES BOUQUETS DES PAUVRES

Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant des bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

*
* *

Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs, à moi?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme
Et baise, en riant, ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs,
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs,

Et que, durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.

*
* *

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain,

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers,
Composer d'une main habile
Vous vos bouquets, et moi mes vers.

(La Vie inquiète)

STANCES

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme;
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour. »
Pourquoi devant ce ciel que le couchant enflamme
Me suis-je souvenu de ces deux vers d'amour?

Si celle dont je rêve était ma fiancée,
Comme je lui dirais ces vers que j'aime tant,
Comme elle en comprendrait la sublime pensée,
La langueur pénétrante et le charme attristant!

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme. »
— Ton âme! mot si vague, et cependant si doux,
Si pur, lorsqu'il est dit par des lèvres de femme
A l'amant qui se meurt de tendresse, à genoux!

S'il existait un mot plus pur, plus doux, plus tendre,
C'est celui-là qu'à l'heure où le soleil s'endort,
Des lèvres que je sais mon cœur voudrait entendre,
Lorsque tout l'horizon se vêt d'opale et d'or.

« Appelle-moi ton âme... » Il est suave et triste,
Ce cri d'amour : « Ton âme... » Et sais-je seulement
Si l'âme est immortelle et si cette âme existe?...
Pourtant je ne dirai jamais que ce cri ment.

Oui! quand je serais sûr que le mot d'outre-tombe
N'est rien que le néant et l'oubli d'ici-bas,
Toujours je te dirais, lorsque le soleil tombe :
« Appelle-moi ton âme, » et ne mentirais pas.

« Ton âme... » quelque chose en toi de si céleste
Qu'aucun terrestre ennui ne le saurait flétrir;
Quelque chose à jamais fidèle et qui me reste:
— Le serment qu'un sincère amour ne peut mourir.

Tout ce que j'ai senti dans mes beaux jours d'enfance
Lorsque l'orgue enchantait mon cœur simple et pieux,
Toute l'ancienne extase et toute l'innocence
Revivent dans ces mots profonds comme les cieux.

« Appelle-moi ton âme! » Hélas! quand donc pourrai-je,
Te tenant embrassée et les yeux dans tes yeux,
Comme un magicien prononce un sortilège,
Te répéter ces mots qui font qu'on aime mieux?

Que ce soit donc bientôt, — et sur une colline,
Le soir, pour qu'en sentant s'en aller à leur tour
Ces instants enchantés d'émotion divine,
Je te dise tout bas : « Car la vie est un jour. »

C'est qu'il faut, pour goûter amèrement la vie,
Sentir qu'elle s'écoule et ne reviendra plus:
Alors il naît en nous une âpre et sourde envie
D'être heureux pour les jours que nous avons perdus.

L'amant est plus ému, plus tendre la maîtresse;
Un alanguissement semble tomber des cieux;
Et la beauté du soir mêlée à leur ivresse
Fait couler lentement les larmes de leurs yeux.

(Edel)

SOIRS D'ÉTÉ

Le soir est aussi doux, aussi calme qu'hier.
La-haut pas un nuage et pas un souffle d'air.
Mais une impression de tristesse s'exhale,
Pour moi, de ce beau ciel si clair qu'il en est pâle ;
Je vois, de ce soleil épuisé qui s'endort,
Sinistrement tomber une vapeur de mort
Sur ces coteaux muets, sur ces bois immobiles.
Habitant inquiet des inquiètes villes,
Ce silence effrayant pèse à mon faible cœur,
— Et la nature, vue en face, me fait peur.
C'est son indifférence éternelle et profonde
Que je hais ! Je supplie et veux qu'on me réponde,
Et je veux être plaint, et je veux être aimé...
Si vous étiez ici, chère rose de mai,
Frêle amie aux yeux fins et dont l'âme est sincère,
Je vous amènerais jusqu'à ce banc de pierre,
Où, devant l'horizon doré, je viens m'asseoir,
Et là je vous dirais dans cette paix du soir :
« Vois tout cet univers mystérieux et morne !
Comme il est sans pensée, il est aussi sans borne.
Spectateur étranger de tout le drame humain,
Il fleurissait hier, il fleurira demain.
Je ne suis qu'un enfant et tu n'es qu'une femme ;
Mais puisque ici-bas rien n'aime une âme qu'une âme,
Aimons-nous ! Aimons-nous, puisque, tragique ou doux,
Le vaste ciel du soir ne comprend pas les choses
Que nous nous murmurons devant ses brumes roses,
Silencieux témoin vers qui tous les vivants
Ont jeté de vains cris emportés par les vents. »

(Les Aveux)

MUSIQUE

La lune se levait, pure, mais plus glacée
Que le ressouvenir de quelque amour passée.
Les étoiles, au fond du ciel silencieux,
Brillaient, mais d'un éclat changeant, comme des yeux
Où flotte une pensée insaisissable à l'âme.
Et le violon, tendre et doux, comme une femme
Dont la voix s'affaiblit dans l'ardente langueur,
Chantait : « Encore un soir perdu pour le bonheur. »

(Les Aveux)

A UNE BELLE ENFANT

Si ce ruisseau te plaît, baignes-y tes pieds blancs,
Et je regarderai dans l'onde transparente
Ces beaux pieds délicats et leurs contours tremblants,
Et l'ombre du bouleau sur ton visage errante.

Si ce jardin te plaît, fais un bouquet des fleurs
Qui fleurissent le long de ses blondes allées,
Et je regarderai leurs heureuses couleurs
Par tes deux mains de fée artistement mêlées.

Si ce beau soir te plaît, sieds-toi sur ce rocher,
Tes yeux reflèteront le ciel d'or et de flamme,
Et je regarderai le soleil se coucher
Dans ces yeux innocents où sourit ta jeune âme.

Je n'ai pas peur de toi qui n'as pas peur de moi;
Ton âme est trop naïve et la mienne est trop lasse
Pour qu'un passionnant et dangereux émoi
Entre nos deux repos puisse un jour prendre place.

Laisse-toi donc aller au divin Naturel!
Je ne veux rien de toi que te regarder vivre,
Dans un frais paysage et sous un libre ciel :
Ton charme adolescent me plaît comme un beau livre;

Et rien ne me vaudrait le singulier plaisir,
Fait de renoncement et de douceur profonde,
Que je goûte à te voir, sans trouble, sans désir,
T'ouvrir, comme une rose, au charme d'être au monde.

(Les Aveux)

SUR UNE TÊTE DE MORT

POUR calmer ma tristesse athée,
J'ai, comme un ermite chrétien,
Une tête de mort sculptée
Dans un jaune ivoire ancien.

A Paris, du bord de ma table,
Paisiblement, le jour, la nuit,
De son regard inévitable
Cette tête de mort me suit.

C'est mon amie, et la plus sûre,
Car à chaque nouveau malheur,
Si large que fût la blessure,
Elle a su calmer la douleur.

Quand je souffre du mal d'écrire,
Mon désespoir d'ambitieux
S'endort aux clartés du sourire
Qui va de sa bouche à ses yeux.

Mieux que Montaigne et mieux qu'Horace,
Ce large sourire clément
M'endoctrine et me débarrasse
Du vain souci d'un bruit qui ment.

Et de mes chimères trompées
Je fais d'inutiles faisceaux,
Comme avec leurs vieilles épées
Les bretteurs fatigués d'assauts.

Oh! les sensations aiguës
Et vibrantes que je te dois,
Tête aux mâchoires exiguës
Que j'aime à rouler dans mes doigts!

Surtout dans l'éclat des soirées
Où j'admire des fronts charmants,
Qu'encadrent des boucles dorées
Et qu'éclairent des diamants,

Je songe à toi, symbole étrange
De la nuit où l'on s'en va seul,
Et mon rêve d'avance arrange
Sur ces fronts les plis du linceul.

Cette enfant que la valse emporte
Au rythme tournant des accords,
Je la vois toute blanche et morte,
Je couche au cercueil ce beau corps.

Mystérieux comme un lac trouble,
L'au-delà des jours m'apparaît;
Mon admiration se double
D'un attendrissement secret,

Et, plus que tout au monde, j'aime
Ce frisson devant l'avenir;
Car je trouve un attrait suprême
A la beauté qui doit finir.

(Les Aveux)

NUIT D'ÉTÉ

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose!

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches!

O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante!

(Les Aveux)

LA MORT

Tout ce qui doit finir est court, — a dit un sage.
Aux heures de plaisir ce mot si vrai me suit.
Je le creuse. Je sens comme le jour s'enfuit :
Il approche, l'instant que l'affreux mot présage.

Je me vois au tragique et suprême passage.
Je suis mort. Ce qui fut mon cœur s'évanouit.
Mes yeux sont obscurcis par l'éternelle nuit,
Et le drap du suaire a moulé mon visage.

Que ce soit dans un mois, que ce soit dans vingt ans,
Il n'en viendra pas moins, je le sais trop, ce temps ;
Il est déjà venu, tant les jours sont rapides !

Et devant ta présence épouvantable, ô Mort !
Trouvant les voluptés de la vie insipides,
Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.

(Les Aveux)

MORTUAE

Je n'ai gardé de toi, ma mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds! Devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis?

Réponds! figure aimée et si vite ravie
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis:
Avais-tu déjà peur de me donner la vie?

(Les Aveux)

ÉPILOGUE

Le fantôme est venu de la trentième année.
Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main.
La fleur de ma jeunesse est à demi fanée,
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

Le fantôme me dit avec ses lèvres blanches:
« Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel?
« Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.
« Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel? »

— « Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes:
« J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.
« Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes;
« Pourtant j'ai préservé mon intime Idéal!... »

Le fantôme me dit : « Où donc est ton ouvrage ? »
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui ! tout entier : espoirs heureux, légers caprices,
Coupables passions, spleenétique rancœur,
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices.
Qu'ils témoignent pour moi, fantôme, et pour ce cœur !

Que leur sincérité, Juge d'en haut, te touche,
Et, comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche
Ce cri d'un cœur resté chrétien : *Confiteor !*

(Les Aveux)

VICTOR BILLAUD

1852

Victor Billaud, né en 1852 à Saint-Julien de l'Escap, près Saint-Jean-d'Angely (Charente-Inférieure), a été pendant plusieurs années compositeur-typographe. Devenu maître imprimeur à Royan, où de fort beaux livres sortent fréquemment de ses presses, il a utilisé ses loisirs en s'occupant de poésie, et il a publié en 1879 un volume ayant pour titre : Le Livre des Baisers.

Pleines de grâce et de simplicité, la plupart des pièces de vers dues à la plume de M. Victor Billaud ont été inspirées par les beautés naturelles ou les coutumes pittoresques de son pays natal, et révèlent une rare délicatesse de goût et de sentiment.

A. L.

LA PREMIÈRE PAGE

O ma pauvre femme, ils sont dévolus
A d'autres que nous, les jours sans tristesse :
Nous avons logé la terrible Hôtesse ;
Notre enfant n'est plus ! notre enfant n'est plus !

La Mort a fauché la fleur de mon rêve,
La fleur de mon rêve éclose en ton sein :
Tout autour bruit en funèbre essaim
Le vol des douleurs tournoyant sans trêve.

Il nous vient parfois un espoir tremblant,
Mais nos pleurs sont vains, notre angoisse est vaine ;
Et mon esprit va, comme une âme en peine,
De ta robe noire à son berceau blanc.

Ah ! vois-tu, la vie est cruelle et sombre ;
Tout ce qui sourit recouvre un écueil.
Vous clouez un jour un petit cercueil :
C'est votre jeunesse à jamais qui sombre !

Vieillis avant l'âge, on sent tressaillir
Et s'éteindre en soi toutes les chimères,
Et l'on croit que Dieu fit les yeux des mères
En pensant aux pleurs qu'ils verront jaillir.

Étant notre fils avant d'être un ange,
Notre André là-haut tend les bras vers nous ;
Et je songe au temps où sur tes genoux
Ses pieds s'agitaient dans son petit lange.

J'écrirai pour lui — ce sera son lot,
A moins que le sort inclément nous leurre —
Un livre bien doux qui chante et qui pleure,
Qui soit un sourire autant qu'un sanglot.

Ses yeux et l'azur mêleront leurs ondes
Pour y scintiller d'un éclat pareil,
Et j'évoquerai sous l'or du soleil
Ses petits cheveux et leurs boucles blondes.

Les babils d'enfants sont des chants d'oiseaux
Et leurs bras ouverts nous semblent des ailes :
Aussi verras-tu les passereaux frêles
Sous mes frondaisons voler sur les eaux.

Les chers souvenirs y viendront encore,
Avec les espoirs à jamais éteints;
Et j'y choisirai les riants matins
Pour joindre nos pleurs aux pleurs de l'aurore.

Ah! si l'on gémit dans notre milieu,
S'il s'est fait un vide en notre existence,
Du moins il nous reste un amour intense,
Aussi grand qu'un monde, aussi fort qu'un dieu.

Avril et ses fleurs, décembre et son givre,
Neigeront en vain sur l'enfant qui dort :
Notre amour sera vainqueur de la mort,
L'enfant qui n'est plus vivra dans mon livre;

Arome ou rayon il viendra s'unir
A mes doux parfums, à mes clartés pures :
Nous demanderons le baume aux blessures
Non pas à l'oubli mais au souvenir.

Et si Dieu permet que la tombe close
Sur tant de sanglots s'ouvre à mon baiser,
Par les matins bleus tu verras jaser
Sur mon vers en deuil notre André tout rose.

EN BATEAU

Le rivage est bordé de fleurs et d'arbrisseaux,
Et le soleil tamise à travers le feuillage
Ses rayons adoucis sur le riant visage
De jeunes promeneurs oubliés sur les eaux.

N'ayant point à subir la loi de son rameur
La nacelle descend la rivière en dérive,
Mirant ses filets verts et rouges dans l'eau vive,
Sous la branche du vergne ou du saule pleureur.

Encore tout empreint des baisers de l'hymen,
Le visage incarnat de la blonde charmeuse
A l'exquise douceur de ces enfants qu'à Greuze
L'Aurore dut montrer quelque jour dans l'Éden.

Et quand vit-on jamais l'éclair d'aussi beaux yeux
Plonger dans le miroir de ces sources profondes,
Depuis les temps lointains où les nymphes des ondes
Enchaînaient à leurs bords les faunes amoureux?

Un mirage prochain se montre aux deux époux,
Un sourire a passé sur leurs lèvres mi-closes,
Ils ont vu dans un rêve un enfant sur des roses
Et se montrent des yeux les nymphéas jaloux.

On entend leurs soupirs, et la brise des eaux,
Agitant doucement leur fine chevelure,
Y trouve des parfums qu'aussitôt la nature
Aspire pour ses fleurs à travers les roseaux.

L'amoureux se souvient du dernier songe bleu.
La lèvre sur le front de l'adorable femme,
Il étreint tendrement son âme sur son âme,
Sa poitrine se gonfle et son œil est en feu.

Tout son être s'exhale en trésors de candeur,
Il peint timidement son ivresse ingénue :
On dirait un zéphyr échappé de la nue
Et n'osant pas donner sa caresse à la fleur.

Mais bientôt, enfoui dans un flot de cheveux,
Il sent naître l'audace à l'ombre de leurs tresses,
Et les baisers enfin succèdent aux caresses...
Le ruisseau fait un coude... Adieu les amoureux !

GEORGES GOURDON

1852

GEORGES GOURDON, *né le 22 avril 1852 à Surgères (Charente-Inférieure), a publié deux recueils de poésies :* Les Pervenches *(1879) et* Les Villageoises *(1887).*

On trouve dans le premier de ces livres un vif sentiment du paysage, une grande sincérité d'impression et l'accent vraiment naturel d'une fraîche émotion.

A propos des Villageoises *M. Sully Prudhomme a écrit : « Une inspiration saine et familière sans vulgarité; une gaîté toujours compatible avec la tendresse; de l'élévation et une facture aisée du vers, telles sont les qualités qui distinguent cet ouvrage. »*

La poésie de M. Georges Gourdon est, en effet, naïve et primesautière, mais elle est aussi lyrique. Il prépare un troisième recueil, Le Sang de France, *qui contient plusieurs odes, entre autres,* Le Drapeau, *que nous reproduisons plus loin, et il vient d'achever un drame en vers :* Guillaume d'Orange.

Les œuvres poétiques de M. Georges Gourdon ont été éditées par Albert Savine.

A. L.

DATE LILIA

Il est des femmes que l'on aime
Dès le premier jour qu'on les voit;
Rien chez elles, rien qui ne soit
Elégance et grâce suprême !

A travers ce monde elles vont,
Chastes, les paupières baissées,
Et la beauté de leurs pensées
Se lit dans leur regard profond.

Leur mère les avait conçues,
Sans taches, dans un saint amour ;
Elles transmettent, à leur tour,
Les blancheurs qu'elles ont reçues.

O pudeur ! sublime beauté
Dont l'amour voile ses mystères !
Elles ont pu devenir mères,
Sans perdre leur virginité !

Leur âme, un soir, vers Dieu s'envole
Comme le parfum d'une fleur,
Et leur souvenir laisse au cœur
Un chagrin que rien ne console !

(Les Pervenches).

LE NAVIRE

Au milieu des vivats, le voilà qui s'élance,
Balancé par la vague ainsi qu'un grand berceau.
Pour qu'il puisse affronter tes flots, ô mer immense,
C'est de chêne et d'airain qu'on a fait le vaisseau !

Sous l'azur éclatant, les trois couleurs de France,
Symbole glorieux, décorent son drapeau,
Et comme au bout du monde il porte l'espérance,
On attache à ses mâts les ailes de l'oiseau.

O navire ! qu'un vent favorable te mène !
Que tes joyeux marins et ton fier capitaine
Nous reviennent couverts de lauriers et d'honneur !

Mais si jamais tu dois sombrer dans la bataille,
Crachant comme un défi la dernière mitraille,
Redonne à l'univers l'exemple du *Vengeur*.

(Les Pervenches)

LE TOUCHERON

PAR la sente aux talus herbeux
Qu'embaume la menthe sauvage,
Chassant devant lui ses grands bœufs,
Le toucheron rentre au village.

Voici le printemps revenu,
Tout verdit, l'hirondelle arrive :
Il ne sait quel trouble inconnu
Envahit son âme naïve.

Ce matin même, il a causé
Avec la petite Denise,
Sur son épaule elle a posé
Son front, parfumé sous la brise...

Parmi les rudes paysans,
Comme une fleur Denise est fraîche,
Et son visage de douze ans
A le velouté de la pêche.

Elle est svelte comme un bouleau,
Ses yeux sont clairs comme une source;
Mais, pour l'avoir, ô jouvenceau!
Il te faudra de l'or en bourse!

Le toucheron, ses bœufs rentrés,
Gagne son grabat, dans l'étable,
Et, par les carreaux éclairés,
Il voit la maisonnée à table.

Lui, ce soir, il ne dîne pas;
Mais, là-haut, couché de bonne heure,
Seul et malheureux, sous ses draps
Il cache son visage — et pleure...

Hélas! hélas! mon pauvre enfant,
L'amour est une grande peine
Qui passe comme un coup de vent
De force à renverser un chêne!

(Les Villageoises)

LE DRAPEAU

Les connais-tu, les trois couleurs,
Les trois couleurs de France?
Celles qui font rêver les cœurs
De gloire et d'espérance:
Bleu céleste, couleur du jour,
Rouge de sang, couleur d'amour,
Blanc, franchise et vaillance!

Le drapeau, quand tonne l'airain,
Comme un guerrier tressaille;
Il bat, il s'enfle comme un sein
Au vent de la bataille.
Dans la mêlée, ah! qu'il est beau
Lorsqu'il n'est plus qu'un noir lambeau
Etoilé de mitraille!

Jusqu'à la mort on le défend,
O sublime folie!
Et quand il revient triomphant,
Vers sa loque chérie
Les yeux vont, de larmes remplis,
Car le drapeau garde en ses plis
L'âme de la Patrie!

Qu'il frissonne au soleil joyeux,
Ou qu'il flotte sur l'onde;
Lorsque la Paix rit sous les cieux
Ou quand la guerre gronde,
France, il entraîne tous les cœurs,
Lui qui porta dans ses couleurs
La liberté du monde!

(Le Sang de France)

SUTTER-LAUMANN

1852

SUTTER-LAUMANN, *né à Paris, est cependant saisi de la nostalgie de la mer. Dans les rues, dans les salles de rédaction, son œil contemple partout l'immensité verte. Cela ne l'empêche pas d'avoir parfois sous la plume une spirituelle gaieté et quelques-uns de ces mots dont le Parisien — et surtout le Parisien de Montmartre — est si avide. Mais si les riants propos trouvent accès auprès de lui, et s'il sait fort bien leur donner la réplique, on sent qu'il aime avant tout à entendre les sanglots de la côte bretonne et normande et à réfléchir dans son imagination la solitude désolée de l'Océan*

Quoi qu'il fasse, M. Laumann a presque toujours une mélancolie découragée jusque dans son sourire. Mais ce n'est pas précisément le rire qui entretient le génie; la vraie poésie, n'est-ce pas une plante qui naît et se développe surtout dans les larmes, dans les sources amères?

Il reste à M. Laumann d'avoir adoré la mer avec sa grande tristesse mieux peut-être qu'aucun de nos contemporains. Il lui a voué un culte d'autant plus profond que la lamentation des flots répond davantage à l'état de son propre cœur. Nul n'a rendu avec plus d'émotion et de talent l'éternel gémissement qui soulève le sein de l'Atlantique.

M. Laumann, auteur de nouvelles et de romans fort remarqués, a publié en 1886, chez A. Lemerre, un volume de poésies: Par les Routes.

E. LEDRAIN.

ÉPAVE

Sur le sable où la mer roule de lourds galets,
Sur les rocs tapissés d'algues rousses et vertes,
Le soleil fait glisser de curieux reflets.
La chaleur a rendu toutes choses inertes.

Piqué dans la falaise, un jonc marin en fleur
Berce ses grappes d'or à chaque coup de brise.
L'aile d'une mouette étale sa pâleur
Sur la mer qu'un rayon soudainement irise.

Verts, bleus ou violets, parfois roses, les flots,
Qui portent à leur crête une frange d'écume,
Se brisent avec bruit sur de maigres îlots
Où tout oiseau de mer a perdu de sa plume.

Et tous les flots du large en mourant ont laissé
De minces flaques d'eau sur la plage dorée,
Où s'endort au soleil le crabe cuirassé
Auprès d'un coquillage à la conque nacrée.

L'Océan bat son plein sous l'éclatant azur.
Comme un baiser d'amour la brise vous caresse,
On ne saurait jamais rêver bonheur plus pur :
Il semble que dans l'air passe un chant d'allégresse.

Et pourtant, je vois poindre, encor dans le lointain,
Quelque chose de noir que chaque flot délave.
Une rude tempête a soufflé ce matin ;
D'un navire est-ce là quelque sinistre épave ?

****

Alors plein de dégoût et d'horreur, tout tremblant,
Bientôt je reconnais dans l'épave un cadavre,
Secoué par le flot, sur les galets roulant,
Qui lentement s'échoue en un tout petit havre.

TROIS OMBRES

Le vent était froid, le ciel noir,
Et, sous ta fenêtre, hier soir,
D'une amoureuse et chère antienne
Mon âme triste se berçait...
Sur la vitre une ombre passait :
C'était la *tienne !*

Maudit soit l'odieux pouvoir
Du jaloux désir de savoir !
Je vis, malgré la persienne,
— Oh ! combien mon cœur s'oppressait ! —
Une autre ombre qui t'embrassait :
C'était la *sienne !*

Alors, morne de désespoir,
Immobile sur le trottoir,
— Que jamais il ne m'en souvienne ! —
Une autre ombre encor m'apparaît...
L'ombre lugubrement pleurait :
C'était la *mienne*.

LE QUINZIÈME PRÉLUDE DE CHOPIN

Ami, quand l'instrument devient voix, quand il vibre,
Lorsque sur lui tes doigts prennent leur vol léger,
De mon être je sens tressaillir chaque fibre
Et le monde réel me devient étranger.

Alors, par le torrent de ces ondes sonores
Qui, de la tête aux pieds, m'ont tout enveloppé,
Je me vois transporté sous les frais sycomores
De quelque coin charmant du vallon de Tempé ;

Elles sont à mes sens d'une douceur si grande
Qu'il me semble voir fuir le spleen, cruel moqueur.
Ah! que cette douceur surnaturelle rende
Et le calme à mon âme et la paix à mon cœur!

C'est, dirait le croyant, une chanson divine,
Un chœur de séraphins, écho du paradis,
Qui traverse l'espace afin que l'on devine
Quels seront les bonheurs refusés aux maudits.

Mais bientôt à ce chant aussi doux que la joie
Succède un air plaintif, entrecoupé d'un glas.
Au fond de sa douleur, alors, mon cœur se noie,
Et je voudrais mourir, tellement je suis las.

Oui, très las et meurtri, brisé par l'existence,
— La coupe trop amère où trop longtemps j'ai bu, —
Ce qui me fait chercher quelle est bien la distance
Qui me reste à franchir pour atteindre le *but*.

Aussi je me complais dans la triste harmonie,
Harmonie où Chopin frissonnant a noté
Les affres, les tourments d'un homme à l'agonie
Qui, lui, craint ce sommeil fait de l'éternité.

Je vois le moribond étendu sur sa couche,
Le front déjà teinté de tons cadavéreux,
Et je l'entends râler! et je vois que sa bouche
Se crispe sous l'effort des soupirs douloureux...

Dans son âme, Espérance, on croirait que tu passes,
Que le mal a cessé de torturer sa chair,
Quand l'accompagnement terrifiant des basses
S'apaise pour laisser entendre un plus doux air.

Alors, le malheureux, dans les lointains du rêve,
Aperçoit un jeune homme alerte, plein d'entrain,
Femme au bras, dans un bois, aux champs, sur quelque grève,
Et ce jeune homme chante un amoureux refrain.

C'est lui, que ce mourant voit, dans sa remembrance,
S'agiter et marcher, fier, amoureux et beau!
Il oublie un instant son atroce souffrance,
Et les bons souvenirs lui cachent le tombeau.

Mais, hélas! de nouveau le sinistre glas tinte:
Le mourant est saisi par des frissons plus froids...
La musique s'est tue, et la vie est éteinte
Avec les longs sanglots, les plaintes, les effrois.

. . . . . .

Eh bien, lorsque j'entends cette sombre musique,
Je me fais à l'idée affreuse de la mort,
Et je n'éprouve plus qu'une douleur physique
Qui me racle les nerfs, les déchire, les tord.

Quand pour moi sonnera l'heure, que rien n'élude,
D'aller moisir entre des planches de sapin,
Je veux entendre, ami, le terrible prélude,
Ce chant de mort noté par l'immortel Chopin.

RAOUL GINESTE

1852

RAOUL GINESTE, *né en 1852 à Fréjus (Var), a publié ses premiers vers dans plusieurs Revues littéraires et a fait paraître en 1887 un volume intitulé :* Le Rameau d'Or. *On lit avec émotion ce livre sincère, on le ferme avec un peu de tristesse, mais consolé par la sympathie humaine qui s'en dégage.*

Dans une première série de poèmes qui a moins d'intensité que le reste, mais qui est d'un esprit curieux et raffiné, d'un peintre habile, Raoul Gineste retrace le souvenir d'époques lointaines qui lui ont plu.

Les deux dernières séries, Au Coin du Feu *et* Dans la Rue, *sont peut-être les plus originales. Dans l'une le poète a concentré sa rêverie : là, dans quelques échappées de philosophie mélancolique et résignée, apparaît peut-être mieux qu'ailleurs « la couleur de son âme. » Dans l'autre, il ouvre ses yeux au spectacle de la rue, aux misères du peuple, non pas en badaud, en flâneur misanthropique, ni même en pur artiste, mais en homme qui sait voir, comprendre et sentir, cela sans fade sentimentalité ni déclamation oiseuse.*

Les poésies de Raoul Gineste ont été éditées par A. Lemerre.

MAURICE BOUCHOR.

LE REFUS

Comme nous revenions du bois un soir de Mai,
Un de ces tièdes soirs où notre âme amollie
Se laisse aller au fil de la mélancolie,
Pour s'être trop mirée aux yeux de l'être aimé,

Elle alla se blottir au fond d'une causeuse,
Où, sur le velours sombre et bleu, son front pâli
Ressortit lumineux dans un jour affaibli,
Le jour mystérieux et doux d'une veilleuse.

Selon son habitude elle était tout en noir,
Ayant mis, pour me plaire, une robe de soie,
Celle dont les froufrous me causaient tant de joie
Lorsque je l'entendais arriver chaque soir.

Ses bras sveltes sortaient des manches évasées
Et, de ses doigts fluets, des aromes subtils
S'exhalaient, comme font les parfums des pistils.
Et la lune parut à travers les croisées !...

Emu, je pris sa main si blanche dans ma main,
Et je restai longtemps près de la bien-aimée,
A ses genoux qui sont la place accoutumée
Où souvent j'ai veillé jusques au lendemain.

Ses pieds, de blonde frêle et de parisienne,
Ainsi que des oiseaux farouches et tremblants,
Apparaissaient tapis sous un flot de volants,
Au milieu d'un fouillis de dentelle ancienne.

Et, comme ses grands yeux profonds et langoureux
Semblaient poursuivre au loin quelque chimère étrange,
Je voulus qu'un baiser rappelât le cher ange
A la réalité tendre des amoureux.

Mais ses yeux, sous les cils qui sont leurs chastes voiles,
Ont fui l'ardeur de mon regard enamouré;
J'ai compris le refus à peine murmuré;
— Ce soir-là nous avions regardé trop d'étoiles.

FAIBLESSE

Je n'ai pas osé contempler les cieux,
Ayant peur de voir s'entr'ouvrir les voiles
Qui me font aimer les blondes étoiles.
— Il était si beau, l'azur de ses yeux!

Je n'ai pas osé scruter le mystère
De l'immensité, désert effrayant
Où s'est égaré plus d'un cœur vaillant.
— Près d'elle j'étais si bien sur la terre!

Je n'ai pas osé penser à demain;
Qu'importe le temps? qu'importe l'espace?
Fallait-il songer que tout meurt et passe,
Quand sa main si douce était dans ma main!

J'ai voulu laisser aux âmes plus fortes
Le savoir amer d'un soleil éteint,
Moi qu'une tristesse indicible atteint
Rien qu'à voir tomber quelques feuilles mortes.

LES VIEUX CHATS

Comme ils sont tristes, les matous,
De n'être plus sur les genoux
Qui leur faisaient un lit si doux;

Qu'ils regrettent les longues veilles,
Où les doigts secs des bonnes vieilles
Taquinaient leurs frêles oreilles;

Lorsque assises au coin du feu,
En rêvant au bel houzard bleu
Qui reçut le premier aveu,

Les tricoteuses de mitaines
Évoquaient les amours lointaines,
Le temps heureux des prétentaines;

Alors les minets adorés,
Arquant leurs dos gras et fourrés,
Prenaient des airs enamourés;

Ils avaient des façons béates
De se lustrer du bout des pattes,
En rêvant aux mignonnes chattes;

Ou, comme des sphinx accroupis,
Ils ronronnaient sur les tapis,
Laissant aux rats de longs répits.

Fi des rats malins! Les maîtresses
Leur faisaient de longues paresses
Pleines de lait et de caresses;

Le bon mou qu'on allait manger
Cuisait avec un bruit léger ;
Fallait-il donc se déranger !

Mais, ô revers inévitables !
Des héritiers peu charitables
Ont proscrit les chats de leurs tables ;

Les voilà bohèmes : souvent,
Par les nuits de neige et de vent,
Ils grelottent sous un auvent ;

Ombres étiques et funèbres,
Ils profilent dans les ténèbres
Leurs dos échancrés de vertèbres ;

Et quand ils voient passer en bas
De bonnes femmes à cabas
Qui trottent menu d'un air las,

Le bon goût des crèmes sucrées
Où trempaient les croûtes dorées,
Revient à leurs lèvres sevrées,

Et les vieux chats, d'un air dolent,
Hantés par un cruel relent,
Font le gros dos en miaulant.

ROBERT CAZE

1853-1886

ROBERT CAZE *naquit à Paris, en 1854, d'une famille originaire du Languedoc. A dix-sept ans il s'engagea et prit part aux deux sièges de Paris : soldat pendant le premier, il devint, durant le second, secrétaire du délégué des Relations extérieures de la Commune. Réfugié en Suisse après le mois de mai 1871, il y fit paraître ses premiers vers,* Les Poèmes de la Chair *(1873), puis* Hymnes à la Vie *(1875). De retour à Paris, il publia* Ritournelles *(1879) et les* Poèmes rustiques *(1880). Il trouvait encore le temps de collaborer activement à plusieurs journaux et d'écrire quatre romans. Robert Caze venait de donner aux intimes deux plaquettes de vers,* Les Parfums *(1885) et* Les Mots *(1886), ainsi qu'un cinquième roman, lorsqu'il mourut des suites d'un coup d'épée : c'était son quatrième duel, et chaque fois il avait été grièvement blessé. Méridional, il avait toute la fougue de sa race. Sa vie?... Une lutte incessante. — Son talent?... Celui d'un sincère artiste réellement épris de l'Idéal. Nul doute que les curieux de lettres rechercheront pieusement les rarissimes volumes qui forment son œuvre poétique et les placeront à côté de ceux des meilleurs poètes de sa génération.*

Les vers de Robert Caze ont été édités à Paris chez Sagnier, puis à Delémont (Suisse) et de nouveau à Paris chez Sandoz et Fischbacher.

RODOLPHE DARZENS.

LES LITS

J'AIME l'intérieur simple des paysans,
Le dressoir en noyer plein de vaisselle peinte,
La table sur laquelle on a mis une pinte
De cidre ou de vin frais qui date de deux ans.

A côté du portrait naïf des vieux parents,
Au mur est accroché le plâtre d'une sainte
Qui protège la ferme, et dont la tête est ceinte
D'une couronne en fleurs aux tons fort apparents.

Epinal a mis là ses candides images :
Le portrait d'un héros, la prière des Mages
Complètent l'ornement qu'on eut à peu de frais,

Et le soleil y vient, ne laissant qu'un coin sombre
Où repose un enfant souriant, rose et frais,
Près duquel une femme est assise dans l'ombre.

(Les Poèmes de la Chair)

DEVANT LA MER

J'AI souvent écouté ta musique, ô Wagner !
Et j'ai courbé le front devant ton fort génie.
Mais le rythme puissant de ta fauve harmonie
Ne vaut pas le chant de la mer.

Vieil athlète pensif, fait de bronze et de fer,
Hugo, salut! Salut à toi, maître, qui sèmes
L'amour profond de l'art en nous; mais tes poèmes
Ne sont pas si grands que la mer.

Peintres, vous avez pris le rose de la chair,
Le bleu du ciel, le noir des nuits, l'or des étoiles;
Vous mêlez l'Idéal au Réel; mais vos toiles
N'ont pas les tons chauds de la mer.

Oh! je veux m'imprégner de ton parfum amer,
Caresser longuement tes plantes, vertes tresses,
Et dormir dans ton lit à l'abri des tristesses,
Fille superbe, blonde mer!

(Hymnes à la Vie)

SOUPER

Les gens de ferme sont à table,
Muets, ils sont venus s'asseoir.
La soupe, comme un encensoir,
Fume, tassée et délectable.

Ils ont tous une odeur d'étable:
Les plats luisent sur le dressoir.
Les gens de ferme sont à table,
Muets, ils sont venus s'asseoir.

Un loqueteux épouvantable
Ouvre la porte et dit : « Bonsoir !
— Du pain, le lard hors du saloir,
Mangez, la ferme est charitable ! »
Les gens de ferme sont à table.

(Ritournelle)

INTÉRIEUR D'AUBERGE

DERRIÈRE le comptoir en bois,
La sommelière, fille rousse,
Chantonne, d'une voix très douce,
Un air allemand d'autrefois.

Un client mange des anchois,
Et dans son bock la bière mousse ;
Un autre, un gros pansu qui tousse,
Ingurgite un flacon d'Arbois ;

Un troisième monsieur jubile
A la lecture du journal.
L'estaminet est tout tranquille :

Ni propos crus, ni mots acerbes ;
On n'entend que l'eau d'un canal
Qui coule en bas, parmi les herbes.

(Poèmes rustiques)

SONNET-PRÉFACE

DANS un ancien meuble laqué,
Noir, rehaussé de filets d'or,
Je conservais plus d'un trésor
Subtilement alambiqué.

L'eau de roses de la Mosquée
Près du nard et du myrte odore;
Cèdre et styrax : toute une flore
Artificielle et fabriquée.

Ce sont mes rubis, mes saphirs,
Plus reluisants que des soleils
Et plus légers que des zéphyrs.

Prodigue entre les richissimes,
Je donne aujourd'hui ces merveilles
A mes amis les plus intimes.

(Les Parfums)

LITANIE DES NOMS DE FEMMES

INDÉCIS, quelques-uns ont le vague du rêve :
Laure, Edith, Geneviève.
Quelques-uns font hurler la dive poésie :
Gertrude, Anastasie.

Ceux-ci semblent des fleurs que la lumière baise :
Gabrielle, Thérèse.
Ceux-là sont des concerts riches en harmonie :
Florentine, Herminie.
D'autres sont les dompteurs de la chair trop rebelle :
Eliane, Isabelle.
Et d'autres en la voix fondent avec délice :
Louise, Jeanne, Alice.
Mais le nom éternel, le beau nom que l'on prie,
C'est votre nom, Marie.
Semper in excelsis sit tibi gloria,
Beata Maria!

(Les Mots)

JULES LEMAITRE

JULES LEMAITRE

1853

JULES LEMAITRE, *né à Vennecy (Loiret) le 27 avril 1853, élève de l'École normale supérieure, professeur au Havre, à Alger, à Besançon et à Grenoble, puis rédacteur à la Revue bleue et au Journal des Débats, a publié en 1880, chez Alphonse Lemerre,* Les Médaillons, *recueil de vers, dont les meilleures pièces se recommandent par un mélange de sensibilité et d'ironie, que l'on retrouve, avec plus de sûreté d'exécution, dans les* Petites Orientales *(1882). Il a fait paraître à la même librairie un livre en prose,* Sérénus, *histoire d'un martyr qui n'a pas la foi, curieuse étude de psychologie dans un milieu antique.*

M. Jules Lemaître est également connu pour des ouvrages de critique littéraire et dramatique qui ont été fort goûtés : Les Contemporains, *trois volumes édités par MM. Lecène et Oudin, et* Impressions de Théâtre.

A. L.

LE DON JUAN INTIME

TOUTES les fois qu'une de vous,
Dupe de la pire chimère,
O vierges, fait pleurer sa mère
Et la quitte pour un époux,

Pour peu qu'elle me soit connue,
Qu'elle m'ait plu, fût-ce un moment,
Qu'elle m'ait tendu franchement,
Un soir, sa main souple et menue,

Malgré moi, d'un regret obscur
Mon âme en secret est saisie :
Ce n'est point de la jalousie,
C'est une souffrance à coup sûr.

Et pourtant jamais auprès d'elle
Je ne me sentis inquiet.
Rien d'intime ne nous liait :
Elle ne m'est point infidèle...

. . . . . .

Mais quelque chose va mourir
De délicieux et de tendre
Que rien ne pourra plus lui rendre,
Et qui ne saurait refleurir :

Cette chasteté qui s'ignore,
La candeur des grands yeux distraits,
Je ne sais quoi de pur, de frais
Et de léger comme une aurore.

Elle sera dame et n'aura
Plus de rougeur involontaire.
Ses grâces perdront leur mystère,
Sa beauté se précisera...

. . . . . .

Si le fruit mûr tente les bouches,
La fleur contient plus d'inconnu.
C'en est fait du torse ingénu
Et des gracilités farouches.

Je porte le deuil insensé
D'une chose vague et charmante,
Qu'un bourgeois loue et complimente,
La vierge au bras du fiancé!

L'aube innocente qui frissonne
Dans ses yeux humides et doux
Hier appartenait à tous
Puisqu'elle n'était à personne.

Discret et sans rompre le rang,
J'en jouissais autant qu'un autre.
Elle était mienne, elle était vôtre :
On nous l'enlève, on me la prend!

Un garçon bien mis l'a conquise.
Et pourquoi lui? mon Dieu! pourquoi?
Bien qu'elle ne fût pas à moi,
Je suis triste qu'on me l'ait prise.

Car cet inconnu m'a volé
Des chances de joie ou de peine.
Il a rétréci le domaine
Où flottait mon rêve envolé.

Je te plains, pauvre endolorie
En proie à ce béotien!
Moi, je te comprendrais si bien
Et je t'aimerais tant, chérie!

Toutes les fois qu'une de vous,
Vierges dont j'adore la grâce,
Vêt sa robe de noce, et passe
Aux mains avides d'un époux,

Mon âme anxieuse est saisie
D'un chagrin qui n'a rien d'obscur;
C'est un mal cruel, à coup sûr,
Et c'est bien de la jalousie.

Au fond, nos désirs jamais las
Ont soif d'infini. Plus de doutes :
Jeunes filles, je vous veux toutes,
Et c'est stupide, n'est-ce pas ?

Les yeux secs et la bouche close,
J'étouffe dans mon cœur plaintif
Un don Juan candide et craintif
Qui voudrait pleurer et qui n'ose.

(Les Médaillons)

PASCAL

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser
Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie...
Et, penché sur cette ombre, en ta longue insomnie,
Tu sentais un frisson mortel te traverser.

A l'abîme vorace, alors, sans balancer,
Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,
Tu jetas ta raison, ta gloire et ton génie,
Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,
Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,
Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais, sous l'entassement des ruines vivantes,
L'abîme se rouvrait, et, prise d'épouvantes,
La croix du Rédempteur tremblait comme un roseau.

(Les Médaillons)

NOSTALGIE

JARDIN de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois !

Mais le ciel d'Orient, dont l'immuable gloire
Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
Par un lent repentir ramène ma mémoire
Vers ton sourire humain et de larmes voilé.

Car la Nature ici ne m'est plus une mère;
Sa bonté ne rit plus éparse dans le jour;
Elle n'a pas souci de l'homme, et c'est chimère
De rêver avec elle un commerce d'amour.

Belle implacablement, l'ombre sèche des palmes
Se découpe sur la blancheur de son front pur,
Et la fatalité siège dans ses yeux calmes
Dont nul pleur n'attendrit l'inconscient azur.

Elle ne comprend pas nos besoins de tendresses;
L'éclat de ses couleurs éblouit sans charmer;
Sa clarté sans pénombre ignore les caresses,
Et ses contours sont durs comme un refus d'aimer.

Je ne sens plus, perdu dans sa splendeur hostile,
Que mon être chétif sort de son flanc divin.
Sa face fulgurante et pourtant immobile
Est une porte close et que je heurte en vain...

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle.
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoiement,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger;
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

Elle a dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
Des indécisions qui caressent les yeux;
Et j'aime à lui prêter des pitiés conscientes,
Et je me ressouviens du jour de nos adieux.

Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend.
C'est une volupté que cette duperie.
J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers!
Saules, je vous désire! et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers...

(Petites Orientales)

PAUL HAREL

1854

PAUL HAREL, *né à Échauffour (Orne) le 18 mai 1854, est poète et aubergiste. Dans la préface de son premier recueil,* Sous les Pommiers, *paru en 1879, il a pris soin d'expliquer pourquoi il a embrassé la profession d'hôtelier. « Mon père, dit-il, était avocat, mon grand-père aubergiste; j'ai repris le métier de celui-ci par amour du pittoresque. J'ai cru devoir donner ce mauvais exemple à mes contemporains, en un temps où les fils de la terre désertent leurs foyers, où la vie des ancêtres est inconnue, sinon dédaignée. » M. Harel, dont le grand-père, d'ailleurs, était poète, est un érudit qui a étudié dans la nature et dans les livres. Amant passionné de la couleur, il a le sentiment de l'art au plus haut degré, et il sait composer de charmants tableaux avec les scènes rustiques qui se déroulent sous ses yeux.*

Après son premier livre de vers, M. Harel a donné successivement Gousses d'Ail et Fleurs de Serpolet *(1881),* Rimes de Broche et d'Épée *(1883), puis son œuvre la plus importante :* Aux Champs *(1886), qui a été couronnée par l'Académie française, et dont un critique a dit : « Ce n'est pas un couchant : c'est un été vermeil qui nous promet encore bien des fleurs et bien des rayons. »*

Les poésies de M. Paul Harel ont été éditées par Chérié, P. Ollendorff, Sauton et A. Lemerre.

A. L.

UN BOUQUET

ENVOI

MIGNONNE, au point du jour, promeneur matinal,
J'ai butiné ces fleurs : elles venaient d'éclore.
Je les cueillis pour vous dans les pleurs de l'Aurore,
Et nul n'a respiré leur parfum virginal.

Le bouquet n'est pas beau, mais il n'est point banal;
J'ai pillé sans choisir dans le jardin de Flore;
J'allais... Mes mains cueillaient trop lentement encore
Au gré de mon désir... Ai-je fait bien, ou mal?

Cette gerbe de fleurs sera bientôt fanée,
Qui sait? peut-être avant la fin de la journée.
Bouquet et souvenirs, Mignonne, est-ce tout un?

Dans votre sein charmant gardez mes fleurs fidèles,
Et puisse votre cœur s'imprégner du parfum
De l'amour chaste et vrai que mon cœur mit en elles!

(Sous les Pommiers)

VATEL

IL est bon qu'on admire, il est juste qu'on vante
Ce jour d'explosion littéraire et savante
Où le Cid de Corneille émerveilla Paris
Et le siècle où, charmant les cœurs et les esprits,

Opposant Muse à Muse et merveille à merveille,
Racine partageait la gloire de Corneille;
Où, poète railleur et bouffon souverain,
Molière mariait Térence à Tabarin;
Où le bon La Fontaine oubliait les prophètes
Et mettait tant de sel sur la langue des bêtes;
Où Despréaux, raillant la sottise et l'orgueil,
Cultivait la satire en son jardin d'Auteuil
Et disait aux maçons : « Reprenez vos truelles; »
Où, mêlant son or pur au clinquant des ruelles,
Sévigné prodiguait son esprit et son cœur
De la douce Grignan à Bussy le moqueur.

Il est bon qu'on admire, il est juste qu'on loue
Le siècle où, Bossuet complétant Bourdaloue,
Ils semaient le froment dans ce même sillon
Qui devint le jardin des fleurs de Massillon;
Le temps où Fénelon, nourrisson de Virgile,
En évêque-pasteur pratiquant l'Evangile,
Devenait deux fois saint et deux fois immortel;
Où, le trône écoutant les leçons de l'autel,
L'évêque Fléchier surpassait Isocrate,
Où Catinat valait Miltiade et Socrate.
Alors, faisant cortège à l'astre sans pareil,
Des astres gravitaient autour du Roi-Soleil;
Saint-Denis pouvait bien garder son oriflamme
Dans l'étui : Luxembourg tapissait Notre-Dame.
L'honneur fleurissait rouge en s'épanouissant
Dans le champ que Turenne arrosait de son sang;
La gloire étincelait; à travers l'épopée,
Le grand Condé jetait l'éclair de son épée,
Demain traître, aujourd'hui fidèle, toujours grand.
Traitant d'ailleurs le roi comme on traite un parent,
Il tenait au logis sa table préparée

Et ne s'inquiétait d'où viendrait la marée,
Sachant qu'il suffisait de prévenir Vatel,
Un grand cœur qui battait dans un maître d'hôtel !
Le roi l'avait fait noble, il portait une épée
Au côté, fer de luxe et lame inoccupée,
Hochet chevaleresque, ornement puéril !
Qui sait ?... Quand il sentit son honneur en péril,
Il se la mit au ventre en parfait gentilhomme...

Parmi les raffinés que l'histoire renomme,
Les affolés d'honneur d'hier et d'aujourd'hui,
Qui jamais s'est montré plus chatouilleux que lui ?
Ce n'est point au chrétien à faire son éloge,
Vatel n'a point sa place en un martyrologe,
Mais l'homme de métier se sent fier, ô Vatel !
De trouver un Caton dans un maître d'hôtel.
Pour moi, quand je revêts mon tablier vulgaire,
Il me semble que j'entre en un harnais de guerre,
Je pense à cet aïeul qui fut si grand seigneur
Et qui, comme Turenne, est mort au champ d'honneur !

(Gousses d'Ail et Fleurs de Serpolet)

SOUS LA COTE

C'EST comme un nid fait dans les herbes.
Du seuil de la vieille maison,
A travers des arbres superbes,
On voit miroiter l'horizon.

Du logis que le chaume couvre
Sous la côte, à l'abri du vent,
Tous les matins la porte s'ouvre
En face du soleil levant.

Les premiers rayons qui paraissent
Disent bonjour à la maison
Et de leurs lèvres d'or caressent
Les marguerites du gazon.

Petit herbage, étroit domaine,
Enclos béni du Dieu vivant,
La créature s'y promène
Sous la côte, à l'abri du vent.

Une source coule et murmure
Près de la haie, à fleur de sol;
Un gros pommier, de sa ramure,
Fait à la source un parasol.

Cherchant sa pâture avant l'aube
Et troublant le petit flot clair,
Un canard y lustre sa robe,
Le ventre à l'eau, le dos à l'air.

L'oiseau du pays perche et couve
A l'aise dans le gros pommier;
Ici l'hirondelle retrouve
Son nid d'antan sous le larmier,

Des moucherons de toute espèce
Et des insectes familiers,
Qui dans l'air chaud et l'herbe épaisse
Viennent s'ébattre par milliers.

Dans le sein de cette chaumière
Et sous ces feuillages épais,
La Vie entre avec la Lumière,
Avec l'Ombre descend la Paix.

O destin que tout bas j'envie!
Doucement, au fond de ce nid,
Reposent, au soir de la vie,
Deux cœurs qu'un tendre amour unit.

L'homme et la femme ont le même âge,
Pas chancelants et blancs cheveux,
Mais ce serait vraiment dommage
Qu'ils ne fussent pas aussi vieux.

Ils portent le poids et le nombre
Des jours passés avec fierté :
Pas un de ces jours n'a mis d'ombre
Au ciel de leur fidélité.

Qu'importe la date lointaine?
Les serments ne vieillissent pas.
Les vieux ont fait leur cinquantaine
Et, fidèles jusqu'au trépas,

Devant les petits de leur race,
En défiant le démenti,
Ont regardé l'autel en face
Comme gens qui n'ont point menti.

Puis, revenus dans leur demeure,
Sous la côte, à l'abri du vent,
Ils attendent la dernière heure
En face du soleil levant;

Et vers la Fortune qui passe
Ils regardent les gens courir,
En sachant ce qu'il faut d'espace
Pour aimer, prier et mourir.

(Aux Champs)

LE VIEUX POMMIER

Le pommier décrépit se penche vers le sol,
Sous le fardeau des fruits et le poids des années;
Il prodigue son ombre aux frêles graminées
Et couvre le fossé d'un large parasol.

Les oiseaux picoreurs, arrêtés dans leur vol,
L'emplissent de tapage aux claires matinées:
Concert et gazouillis de notes mutinées,
Où chaque moineau-franc se croit un rossignol.

Mousses d'argent, pierrots, pommes d'or et mésanges,
Vie, abondance, espoir, amour, joyeux mélanges!
Dans ton écrasement, pommier, ne te plains pas.

L'honneur est assez grand, si la charge est trop forte.
J'entends le vent d'aval qui murmure tout bas:
« Courage, vieux lutteur, la vigne est bientôt morte! »

(Aux Champs)

JULES D'AURIAC

1854

JULES D'AURIAC *est né à Paris en 1854. Après avoir suivi pendant deux ans les cours de l'École des Chartes, il se fit recevoir avocat et entra ensuite dans l'administration. Il est actuellement sous-préfet de Loudéac (Côtes-du-Nord).*

En 1880, Jules d'Auriac avait obtenu à un concours de l'Académie des Muses Santones une médaille d'argent pour un poème d'un charme intime, L'Idylle d'Hier, *lorsque, deux ans plus tard, il obtint le premier prix pour un autre ouvrage,* Poèmes d'Autrefois *(1883). S'il prouvait ainsi qu'il avait plusieurs cordes à sa lyre, il montrait en outre qu'il avait le culte du souvenir. Les* Poèmes d'Autrefois, *sorte d'épopée dont le peuple français est le sujet, pourraient s'appeler « La Légende de la France. » L'auteur y procède par tableaux grandement espacés au point de vue chronologique, mais ces tableaux sont si bien choisis que leur enchaînement s'éclaire de lui-même à travers les siècles. On y voit l'âme de la Gaule s'épanouissant dès les premiers âges; on y sent naître le génie de la France; on y entend enfin la voix de l'immortelle Patrie. Si de l'ensemble on passe aux qualités de détail, on ne peut que louer la facture large et sévère de la poésie, l'allure mâle et ferme du style. Le vers, bien construit, aux rythmes variés, juste de ton, accommodé aux effets voulus, se soutient sans défaillance pendant tout le cours de l'œuvre.*

Les poésies de Jules d'Auriac se trouvent chez A. Lemerre.

A. L.

LE VIEUX CAHIER

J'AI gardé d'elle, ainsi qu'une exquise relique,
Un des premiers cahiers qu'elle écrivait enfant :
Son souvenir y dort tendre et mélancolique.
C'est un livre sorti de l'ombre d'un couvent,

C'est un cours presque entier d'histoire, écrit devant
Un crucifix, et fait par un bon catholique,
Où, depuis Pharamond jusqu'à la République,
Chacun se voit jugé d'un petit ton savant.

Ah! vous ne saurez pas, je ne peux pas vous dire
Combien je suis heureux de me prendre à relire
Dans ces récits naïfs mes rêves enfermés,

Comme j'en sais par cœur jusqu'aux moindres passages,
Et combien mes baisers ont suivi dans ces pages
Tous les mots qu'ont tracés ses petits doigts aimés !

(L'Idylle d'Hier)

L'EMPEREUR MORT

QUAND Suleiman mourut dans sa ville sacrée,
Du palais aussitôt on fit fermer l'entrée,
Afin que le sultan si puissant et si fort
Parût victorieux même contre la Mort.

On habilla le roi de ses robes de fête,
On lui mit la couronne altière sur la tête,
Et, pour que son corps froid se tînt debout encor,
On appuya sa main sur son long sceptre d'or.
Alors on fit entrer la foule dans l'enceinte.
Le peuple s'inclina sous la majesté sainte
Et salua, les yeux à terre et le front bas,
Suleiman, le vainqueur sublime du trépas.

Ainsi, quand l'Empereur Karle, maître du monde,
S'éteignit, fatigué de sa tâche féconde,
Pour qu'il pût voir encor sa race de géant,
On ne l'étendit point dans le tombeau béant :
Il resta droit, statue étincelante et fière,
Assis, sa grande épée à son poing, sur la pierre.

(Poèmes d'Autrefois)

LE TÉMÉRAIRE

Lorsque l'on ramassa le Téméraire mort
Aux fossés de Nancy, sombre fin d'épopée,
Il était sans pourpoint, sans casque, sans épée,
Tout nu, — tel qu'on ne put le connaître d'abord.

Il gisait oublié, dépouillé, sur le bord
D'une mare, où sa tête informe était trempée.
Des loups, troupe sinistre à la guerre occupée,
Rongeaient son crâne, fait pour les couronnes d'or.

Ainsi meurtri, souillé, hideux, nul n'eût pu dire
Si c'était là ce prince illustre de l'Empire
Que dans son camp, depuis deux jours, on attendait,

Ce duc, fleur de bravoure et de toute prouesse.
— Mais on le reconnut aux ongles, qu'il portait
« Merveilleusement longs, » en signe de noblesse.

(Poèmes d'Autrefois)

MENUET

J'AIME les anciens airs charmants
Des menuets, des vieilles danses,
Avec les ralentissements
De leurs gracieuses cadences :

C'était alors très bien porté,
Et l'on devait connaître, en somme,
L'art de faire un parfait jeté,
Si l'on était bon gentilhomme.

Toutes ces chansons d'autrefois
Ont la même grâce secrète :
Les violons et les hautbois
Perlent une phrase discrète.

Pourtant, dans le rythme léger
De la légère ritournelle,
Il est comme un cri passager,
Comme une plainte qui se mêle ;

Et l'on dirait que l'on entend
Un écho terrible des choses
Qui vont, dans le bal éclatant,
Pâlir ces fronts chargés de roses ;

Et, rêveur, l'on songe au destin
D'une de ces folles grand'mères
Qui froissaient leurs chairs de satin
Dans les gavottes éphémères.

C'est une marquise, à grand bruit,
Qui danse un soir chez un ministre ;
Elle est la reine, cette nuit :
— Mais ses yeux ont un air sinistre.

Tout en elle est plaisir, attrait :
Chacun l'applaudit et l'admire ;
Elle règne ; — mais on dirait
Qu'elle a pleuré, pauvre Thémire !

— C'est que la sorcière en crédit,
Par elle aujourd'hui consultée,
A la jeune femme a prédit
Qu'elle mourrait décapitée !

(Poèmes d'Autrefois)

MADAME GUSTAVE MESUREUR

(AMÉLIE DEWAILLY)

1855

MADAME GUSTAVE MESUREUR *a publié chez Lemerre, en 1885, sous son nom d'Amélie Dewailly, et avec une lettre-préface de M. François Coppée, le plus joli volume peut-être qu'aient jamais inspiré les enfants. Ce sont les siens avant tout, et puis ceux de ses amis, qu'elle a observés et dont elle nous rend ici, avec une finesse attendrie, tous les gestes câlins. Nous les voyons dans leurs jeux et dans leur sommeil, dans leurs joies et dans leurs chagrins, dans leurs naïvetés et dans leurs charmantes malices. Voici leurs grands yeux ouverts, pleins de questions devant l'inconnu, devant le train qui passe et dont ils voient la force sans la comprendre. Tout les émerveille et tout leur est déjà un objet de recherche. Ils essaient d'aller des faits aux causes, philosophes avant même d'avoir revêtu le pantalon viril ou habillé pour la première fois leur poupée.*

Le poète des enfants les suit jusqu'à la fin de l'adolescence. Mais alors ce ne sont plus les siens, c'est à ses propres souvenirs encore peu éloignés que fait appel madame Mesureur. — Quelle forme précieuse et familière bien appropriée au sujet dans Nos Enfants ! *Quel art de relever et de fixer les petites choses, les plus minces détails de la vie enfantine ! Chacun de ces tableautins est un chef-d'œuvre d'observation, de naturel, d'esprit parisien. Nulle part de l'effort; partout de la grâce. Sur tout cela est répandue cette légère teinte de mélancolie sans laquelle une œuvre poétique ne nous apparaîtrait pas dans sa vraie couleur.*

E. LEDRAIN.

BONNE HUMEUR

Nous marchions sous la fine pluie,
Le ciel était couleur de suie,
Le vent soufflait.
Le bois semblait toucher la nue,
Et sa carcasse maigre et nue
De froid tremblait.

Affrontant gaîment la tempête,
Hâtant le pas, baissant la tête,
Bébé chantait.
Et parfois, sur notre passage,
Un oiseau dans son clair langage
Lui répondait.

L'air piquant animait sa joue;
Tout en clapotant dans la boue,
Il me sourit.
En dépit de l'hiver morose,
Bébé garde au cœur une rose
Qui refleurit.

LA LOCOMOTIVE

L'enfant observe, calme et fier,
Appuyé sur la palissade,
Le pont et sa sombre façade,
La gare et ses longs rails de fer.

Avec une mine attentive
Il regarde venir un train,
Et sous sa cuirasse d'airain
S'avancer la locomotive.

Le dur sifflet déchire l'air,
La machine au loin s'époumonne...
Et le petit enfant frissonne
Aux sourds tressaillements du fer.

Il sent en ce monstre difforme
Quelque travail mystérieux,
Et suit d'un regard anxieux
Les hoquets de sa bouche énorme.

Malgré les aspects menaçants
De ces noirs engins sur la voie,
Il revient toujours plein de joie
Les voir manœuvrer en tout sens.

Cette œuvre imposante de l'homme
Charme plus son attention,
Que les brins d'herbes du sillon
Ou la structure d'une pomme.

Car un contraste le séduit
Et surprend son intelligence,
C'est cette force brute immense
Soumise au bras qui la conduit.

Elle lui prouve non sans cause
Ce que peut le génie humain.
Et tout bas le jeune gamin
Se dit que l'homme est quelque chose.

PRODIGALITÉ

Le petit mendiant, pieds nus, suit son chemin;
De village en village il va tendre la main,
Trainant à ses côtés son bâton et sa miche,
Car le rare passant d'aumône est assez chiche.
Devenu forcément philosophe et rêveur,
Il marche d'un pas lent dans l'air plein de saveur,
Ecoutant les oiseaux qui se cherchent querelle.
Comme il est fatigué, près d'une passerelle
Il s'assied. Devant lui, des canards fendent l'eau,
Tout en donnant la chasse au moindre vermisseau.
Alors, cassant son pain, lentement, miette à miette,
Au milieu de leurs rangs empressés il le jette.
Et ce déshérité, prodigue et généreux,
Se donne le plaisir de faire des heureux.

EXCURSION

Étant enfant, ma joie intime la plus chère
Etait de sortir seule, à pied, avec mon père.
Sous son large manteau, je lui donnais la main,
Je sautais et chantais tout le long du chemin.
Sans but déterminé, nous dévorions des lieues,
Et les fauves vallons et les collines bleues
Devant nous semblaient fuir comme pour nous lasser,
Et l'horizon sans fin toujours se déplacer.
Il préférait les bords de l'eau, longeait la berge
Ou le quai; nous faisions halte dans quelque auberge,

Devant les lourds bateaux et les engins de fer,
Avides de soleil, altérés de grand air.
Puis nous gagnions les bois pour chercher des noisettes,
Des fleurs, ou pour tailler à mon gré des baguettes.
Il me causait de tout; sans en avoir soupçon,
Je prenais ces jours-là ma meilleure leçon.
Je l'aimais tant! Sa voix était persuasive,
Et ses baisers au front me rendaient attentive.
Nous parlions des absents. Que je le trouvais gai,
Et brave, et jeune, avec son doux air distingué!
Un peu las, on rentrait le soir au clair de lune,
Suivant la route blanche ou la campagne brune,
Admirant une étoile épinglée au ciel bleu.
Il m'écoutait parler; si j'avais quelque aveu,
Je pouvais le lui faire, obtenir des promesses.
Oh! les bons souvenirs! Oh! les saintes ivresses!
Je les crois d'hier encor, tant ils me sont présents.
Et penser aujourd'hui qu'il a des cheveux blancs!

MAURICE BOUCHOR

1855

MAURICE BOUCHOR, *né le 16 novembre 1855, a publié, à l'âge de dix-neuf ans, ses premiers vers,* Les Chansons joyeuses *(1874); il a donné ensuite* Les Poèmes de l'Amour et de la Mer *(1876), le* Faust moderne *(1878), les* Contes Parisiens *(1880),* L'Aurore *(1883),* Les Symboles *(1888) et* Dieu le veut, *drame (1888). M. François Sauvy, dans la Revue libre, a ainsi jugé le poète des* Symboles : « *Après s'être quelque temps complu dans un matérialisme un peu superficiel dont les* Chansons joyeuses *donnèrent la note, matérialisme bientôt relevé d'un fervent amour de la nature dont on trouvera l'empreinte dans les* Poèmes de l'Amour et de la Mer, *l'auteur ne tarda pas à mesurer le vide et l'insuffisance de cette doctrine avec laquelle bon nombre d'actes humains restaient sans explication. M. Bouchor a traduit lui-même dans le* Faust moderne *l'espèce de dépression morale et les réelles souffrances qu'entraînaient des théories pessimistes aussi peu faites pour lui...*

« *Tiraillé entre son panthéisme mystique et sa recherche d'un Dieu personnel, il s'efforce de concilier ces tendances de manière à satisfaire à la fois « son désir d'un entier repos de l'âme au sein de Dieu « et le rêve d'une immortalité active consacrée au triomphe de la justice. » Au tumulte des idées, nous dit-il, s'ajouta le conflit des sentiments, et de cette crise sortit* L'Aurore.

« *Laissons-le maintenant exprimer lui-même les idées qui le guident aujourd'hui : « Je résolus d'exprimer mon adoration de l'Être inconnu en me servant des plus belles paroles qui, dans tous les temps, eussent jailli de l'âme humaine. J'admettrais les dogmes les plus différents pourvu que*

je ressentisse l'émotion des siècles et des races qui les avaient consacrés. »
Telle est l'idée mère d'où sont sortis Les Symboles. »

Les œuvres complètes de M. Maurice Bouchor ont été éditées par MM. G. Charpentier et Fischbacher.

A. L.

A WILLIAM SHAKESPEARE

SHAKSPEARE, emporte-moi sur l'aile de tes vers,
Car je veux saluer le soleil d'Italie.
Dans ton verre vidé je veux boire ta lie;
Je veux me parfumer de tes citronniers verts.

Par quelque chaude nuit, la cervelle à l'envers,
Au son des tambourins lointains, l'âme remplie
De lumière et de bruit, je veux voir la folie
Monter comme un ardent soupir aux cieux ouverts.

Et puis, remporte-moi sur tes puissantes ailes
Vers le Nord, où l'on voit par les nuits solennelles
Chaque rêve muet fleurir en astre d'or.

Noble mélancolie! Oh! mon âme affolée
Reprendra par les monts connus son libre essor,
Au milieu de la grande neige immaculée.

(Chansons joyeuses)

---

*
* *

QUE la brise du ciel est légère et joyeuse!
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles!
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles!

Oh! quand la sombre nuit apparaît et déploie
Ses ailes, lentement comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille, — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve!
L'Océan monstrueux me donne le vertige;
La lune, que le flot fait danser et soulève,
Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

(Poèmes de l'Amour et de la Mer)

SONNET

Si, comme je l'espère et comme tu le dis,
Dans cette lourde chair souffre une âme immortelle,
Au sortir de mon corps se délassera-t-elle
Sous les magnolias d'un calme paradis?

Goûtera-t-elle en paix, loin des brûlants midis,
Au bord d'un fleuve heureux qui mouillera son aile,
La fraîcheur d'une eau vive et d'une ombre éternelle,
Sur des tapis de fleurs par les sylphes ourdis?

Pourrai-je, sans douleur, revivre et me connaître?
Sentirai-je en rêvant se mêler à mon être
La musique de l'eau, des feuilles et du ciel?

Serai-je toujours moi, comme tu me l'assures,
Sans que le souvenir persistant et cruel
Dans ce qui fut mon cœur imprime ses morsures?

(L'Aurore)

CHANSON

Le bon soleil, père des choses,
Quand il a fait fleurir les roses
Dore les beaux sillons de blé;
Ainsi, la jeunesse passée,
Puisse ta virile pensée
Être l'épi dur et gonflé!

Puis, le ciel calme de septembre
Voit les raisins de pourpre et d'ambre
Mûrir sur leurs coteaux pierreux;
Ainsi je voudrais que ton âme
En elle renfermât la flamme
D'un vin splendide et chaleureux.

Lasse, l'humanité se traîne.
Que ta raison forte et sereine
Lui soit un pain substantiel!
Et, sentant le bonheur de vivre,
Qu'éperdument elle s'enivre
De ta chanson, fille du ciel!

Sans défaillance ni blasphème,
Marche devant toi : fais toi-même
Une large entaille à ton flanc
Pour que chacun s'y désaltère;
Et réjouis-toi, si ton frère
Mange ton cœur et boit ton sang.

(L'Aurore)

IDYLLE

Ta beauté radieuse illuminait mon rêve.
Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève;
Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur;
Et des couples erraient avec grâce et lenteur
A travers les bosquets mystérieux de l'île.
Que cette après-midi fut joyeuse et tranquille!
Tandis qu'une mer bleue aux flots étincelants
Mouillait mon front d'écume et baisait tes pieds blancs,
Non loin de nous, l'essaim des Dryades légères
Dansait pudiquement dans les hautes fougères.
Couché sur le rivage et regardant tes yeux,
Je laissais mon amour pur et silencieux
S'élever jusqu'à toi pendant ces heures saintes.
Tes cheveux, couronnés de grappes de jacinthes,
D'un flot brillant et noir baignaient ton cou neigeux.
Bercée au bruit lointain des chansons et des jeux,
Ton âme apparaissait dans ton vague sourire;
Et les flûtes mêlaient aux accords de la lyre
D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour.
Tu me l'abandonnais, ton âme, sans retour;
Et mes profonds désirs perdaient leur violence,
Car je pouvais baiser le virginal silence
Des lèvres qui m'avaient tenté cruellement.
Les saphirs de la mer et le beau ciel clément
Rayonnaient au soleil immortel de la Grèce;
De longs soupirs passaient dans l'air plein de tendresse;
La souffrance et le mal nous étaient inconnus,
Et moi, comme la mer, je baisais tes pieds nus.

MAURICE MONTEGUT

1855

MAURICE MONTÉGUT, *né à Paris le 16 juillet 1855, a abordé tous les genres de littérature : roman, poésie, théâtre. Ainsi que l'a fort bien dit un critique autorisé, M. Maxime Gaucher, « il y a dans les vers de M. Montégut un talent réel, de l'énergie, du souffle, une voix qui a son accent personnel alors même qu'elle exprime, elle aussi, des idées et des sentiments d'emprunt. Les défauts sont de ceux qui disparaissent avec les années; les qualités sont de celles que l'art et l'effort seraient impuissants à acquérir, un don des privilégiés et la marque des élus. »*

Les poésies complètes et les drames en vers de M. Maurice Montégut se trouvent chez G. Charpentier et Dentu.

A. L.

SYMPHONIE FUNÈBRE

UN rêve est bien souvent instructif en ce monde !
— L'autre nuit, j'ai rêvé que la mort était blonde,
Qu'elle vous ressemblait !... — Pour la première fois,
Sans faire la grimace en entendant sa voix

M'appeler, — j'ai quitté ma couche pour la suivre.
— Il est vrai que j'étais très passablement ivre. —
Elle m'a pris la main, — et, doucement, sans bruit,
A travers le mystère effarant de la nuit,
Je l'ai suivie. Alors elle m'a fait descendre
Dans la tombe, et m'a dit : « Etends-toi dans la cendre,
Je reviens, nous aurons un plaisir sans pareil !... »

— Mais un regret m'a pris des splendeurs du soleil,
Et je me suis levé... J'ai fui, droit, par la plaine,
Sans regarder derrière, allant à perdre haleine,
Malgré les arbres noirs qui me tendaient les bras.

— Car une voix en moi m'avait soufflé tout bas :
« Prends garde ! Ce fantôme a de sombres pensées !
Tu vas rester tout seul aux profondeurs glacées ;
La tombe, pesamment, va se fermer sur toi !
Et désormais, livide, étranglé par l'effroi,
Tu te consumeras dans des efforts funèbres
Pour soulever la pierre et sortir des ténèbres...
Oui, tu dois bien penser que ce fantôme ment,
Qu'il te trompe ! qu'il veut ton éternel tourment,
Qu'il va se réjouir de toute ta détresse, —
Car il te hait ! — puisqu'il ressemble à ta maîtresse ! »

UN CERTAIN SOIR

N'ETALE pas ainsi tes bras nus devant moi ;
Dissimule un peu plus ta beauté souveraine,
Ou prends garde : — Un sujet peut outrager la reine,
Et quelqu'un peut t'aimer qui ne fut jamais roi.

Vois-tu, — si tu savais tout ce que j'ai pour toi
D'amour inavoué que je crains qu'on surprenne,
Tu saurais que ta robe emporte dans sa traîne
Ce qui me reste encor de tendresse et de foi !

A quoi bon ? — Tous les deux nous vieillirons ensemble,
Sans que jamais ma main dans votre main qui tremble
Se repose un instant, l'ayant bien mérité !

Mais le rêve impossible et navrant qui me charme
Aura du moins prouvé la triste vérité
Qu'après tout ce qui passe, il nous reste une larme.

A UN COMPAGNON DE ROUTE

NON, tu n'étais pas fait pour les amours vulgaires,
Toi pour qui les baisers vendus sont douloureux !
Ton corps à ton esprit livre d'affreuses guerres,
Et c'est ton pauvre cœur qui doit payer pour eux.

Qui te délivrera des phrases toutes faites,
Des amours convenus, même de l'amitié ?
Que l'orchestre banal qui chante dans tes fêtes,
Avec ses airs joyeux, m'inspire de pitié !

A force de lever les voiles des corsages
Et de chercher l'amour entre mille bras nus,
Tu dois avoir acquis la science des sages
Et ne plus espérer de vagues inconnus.

Il faut en rester là. Nos jeunesses sont mortes,
Nos tristes vingt-cinq ans sont durs à traverser.
Il est un temple clos, les clés manquent aux portes,
C'est l'espoir... Désormais il n'y faut plus penser !

Tu te consoleras dans la philosophie,
A chercher d'où tu viens, sans savoir où tu vas.
Et tu diras souvent : « Bien fol est qui s'y fie ! »
Quand les vieux souvenirs te rouvriront les bras.

Tu ne seras ni gai, ni triste... Sans surprise,
Tu te compareras à ce livre fermé...
— Mais sur ton cachet d'or fais graver pour devise
Ces mots simples et vrais, — trop vrais — : J'aurais aimé !

GEORGES LEYGUES

1856

GEORGES LEYGUES, *né à Villeneuve-sur-Lot, est maintenant député de Lot et Garonne. Avant d'entrer au Palais-Bourbon, il avait fait ses preuves de poète dans :* Le Coffret brisé *(1882) et* La Lyre d'airain *(1883), recueil couronné par l'Académie française. Il y a dans ce législateur un chercheur heureux de mots rares et de phrases à la fois très expressives et très musicales. Si par hasard le tumulte oratoire manquait parfois à ses discours et à ses rapports parlementaires, la précision et l'élégance du style, la conscience littéraire le feraient certainement remarquer.*

Dans toute son œuvre M. Leygues ne s'est, semble-t-il, proposé pour objet que de plaire à la petite tribu des délicats. Même quand il chante en beaux vers dans La Lyre d'airain *la patrie vaincue, il s'abstient de tout cri désordonné, de tout ce qui pourrait blesser l'oreille sensible d'un homme de goût. De l'émotion partout, mais rien qui détonne dans ses livres. Heureux qui sait respecter à ce point les bonnes lettres et la saine raison!*

Les amis des choses exquises le deviennent fatalement des vers du député-poète.

Les œuvres de M. Georges Leygues ont été publiées chez Alphonse Lemerre.

E. LEDRAIN.

CREPUSCULE ROMANTIQUE

Quand le jour va finir et qu'on entend à peine
Les chants des laboureurs qui passent dans la plaine
Et les cloches aux voix d'airain;
Quand l'occident s'enflamme et que les hirondelles
Au bord des toits moussus viennent ployer leurs ailes,
Et descendent du ciel serein;

Lorsque des bruits confus passent dans la feuillée;
Quand la lune apparaît, rougissante et brouillée,
Sur la cime des bois jaunis,
N'avez-vous pas, fuyant vos bruyantes demeures,
Errant sans savoir où, laissé couler les heures,
Tout plein de vos beaux jours finis?

Et lorsque vous alliez sous l'ombreuse ramure
Des grands bois chevelus, dans la nuit calme et pure
Ecoutant parler votre cœur,
N'avez-vous pas, sortant de votre rêverie,
Surpris une ombre errant, là-bas, dans la prairie,
Un fantôme doux ou moqueur?

N'avez-vous pas saisi, dans l'éternel silence,
Quelque refrain joyeux, quelque vieille romance,
Un de ces airs qui ne fuient pas?...
Celui qu'en vous berçant on fredonnait peut-être,
Ou la chanson d'amour qu'à l'étroite fenêtre
Le soir vous lui disiez tout bas?...

Et sentant s'éveiller vos craintives pensées,
Au seul bruit de vos pas sur les herbes froissées,
Au faible murmure du vent,
N'avez-vous pas ouvert le livre où tout se grave,
Celui des jours passés, et d'un doigt lent et grave
Tourné les pages en rêvant?

Oui! car ce n'est qu'au soir, à l'heure où tout sommeille,
Quand le soleil descend dans sa couche vermeille,
Lorsque s'apaisent tous les bruits,
Que l'âme doucement dit sa joie et ses peines;
Et, sous le bleu regard des étoiles lointaines,
S'ouvre comme une fleur des nuits!

(Le Coffret brisé)

LES FRANCS

Un jour, dans l'infini, grave et silencieux,
Odin, le dieu pour qui le temps n'a pas de voile,
Debout, comme un guerrier, sur le bord d'une étoile,
Dans l'espace plongeait son regard soucieux.

Comme les flots muets d'un océan sans borne,
La lumière à ses pieds roulait en écumant;
Et lui, le front courbé, du haut du firmament,
Interrogeait toujours l'horizon sombre et morne.

Là-bas, dans le lointain, comme un globe perdu,
La terre se montrait à des millions de lieues
Avec ses continents vermeils et ses mers bleues,
Et jetait vers le ciel un sanglot éperdu.

Car près de l'Océan, pareils aux flots sauvages,
Des guerriers se ruaient à la mort par milliers,
Et, tels que des aurochs beuglant dans les halliers,
Faisaient de leurs clameurs retentir les rivages.

Lors, Odin, attiré par ce grand bruit de fer,
Se pencha lentement au-dessus de l'abîme,
Et pris d'une âpre joie, à ce combat sublime,
Il regarda joyeux, avec un rire amer!

Des Francs et des Romains luttaient. Casques, armures,
Javelots, chars rompus, gisaient amoncelés.
Les sables noirs fumaient, de sang rouge gonflés,
Et les hommes tombaient comme des moissons mûres.

Les barbares chantaient : « Sur des coursiers sans frein
Nous combattons, le sol se couvre de cadavres.
Vautours chauves, corbeaux qui rôdez dans les havres,
Venez fouiller les cœurs avec vos becs d'airain.

« La vie est comme un songe, et les heures sont brèves!
Mais nous savons braver la mort en souriant...
La bataille grandit sous le ciel flamboyant,
Le sol frémit du choc impétueux des glaives! »

Et, l'ardeur du combat les grisant peu à peu,
Dans la mêlée horrible ils volaient avec joie,
Plus prompts que des milans qui fondent sur leur proie,
Défiant le danger, farouches, l'œil en feu.

La plage n'était plus qu'une arène sanglante
Couverte de débris et d'épais tourbillons,
Où le fer et l'acier décrivaient des sillons,
Ainsi que des éclairs dans une nue ardente!

Cependant, au milieu des légions épars,
Les Francs frappaient toujours et leur main était lasse,
Mais soudain un long cri s'éleva dans l'espace :
Les Romains écrasés pliaient de toutes parts...

Le jour tombant mit fin à la grande tuerie.
Alors, flairant le sang qui coulait par ruisseaux,
Maigres et hérissés, de voraces oiseaux
Vinrent manger les morts dans la lande fleurie.

Là-bas, sur l'horizon, des chevaux éperdus,
Libres, les crins au vent, fuyaient la triste plaine,
Et la mer caressait de sa profonde haleine
Les blessés qui râlaient, par la douleur tordus.

Cependant les vainqueurs, enivrés par le rêve,
Epuisés de fatigue et les yeux demi-clos,
A côté des vaincus, au bruit lointain des flots,
Dormaient l'épée au flanc, étendus sur la grève.

Le silence se fit. La nuit sombre arriva,
Et sur le champ jonché des débris du carnage,
Impassible et glacée en son nid de nuage,
Dans un brouillard de sang la lune se leva !

Alors le dieu, du haut de son clair promontoire,
Jeta dans l'infini ces paroles : « O Francs,
« Vous qui savez braver la mort, vous serez grands,
« Votre nom redouté sera chargé de gloire !

« Tant que sous le ciel bleu le bouleau fleurira,
« Par Skinfax, fils du jour, vous aurez du courage ;
« Si longtemps que la mer battra son noir rivage,
« Votre race indomptable et forte durera ! »

(La Lyre d'airain)

LA LOUVE

J'ai fait un rêve étrange et dont le souvenir
S'est gravé pour jamais dans mon âme troublée.
J'errais dans les débris d'une ville écroulée,
Lorsque vers moi je vis une femme venir.

Hélas ! je reconnus la fière inconsolée.
Nous tendîmes nos mains qui ne purent s'unir.
Et grave, elle passa, de longs crêpes voilée,
Levant au ciel son front que rien n'a pu ternir.

Epiant tous ses pas d'un œil sinistre et louche,
Avec ses deux petits, une louve farouche
La suivait lentement et hurlait dans la nuit.

J'eus peur. Mais en marchant, sous sa robe défaite,
La femme laissa luire une épée, et la bête,
Soudain épouvantée, en sanglotant s'enfuit.

(La Lyre d'airain)

FERNAND ICRES

1856

ORIGINAL *parmi tous les poètes de sa génération, Icres (Jean-Louis-Marie-Fernand) naquit, le 15 novembre 1856, aux Bordes-sur-Arize, non loin de la Grotte du Mas-d'Azil, au pied des Pyrénées. Élève des lycées de Cahors et de Montauban, aussitôt qu'il eut terminé ses études, il quitta le Quercy. Paris l'attirait; il s'y rendit. A peine âgé de vingt ans, et ses malles bondées de manuscrits qu'il eut plus tard le courage de détruire après en avoir reconnu l'insuffisance, il publia chez l'éditeur de la Pléiade contemporaine, et sous le pseudonyme de Crésy, musical anagramme de son rude nom de montagnard, ses premières rimes :* Les Fauves, *que suivit bientôt un récit très hardi :* Le Justicier. *Ses œuvres de début lui valurent les encouragements de ses aînés, qui le tenaient déjà pour un artiste de race et qui ne peuvent que l'applaudir sans restriction pour son dernier recueil de poésies :* Les Farouches, *où se trouvent insérées de nombreuses pièces qui lui ramèneront de bons ouvriers en style que ses audaces souvent excessives avaient quelque peu écartés de lui.*

Fernand Icres est l'auteur d'un drame ayant pour titre : Les Bouchers, *de deux romans :* Perle *et* Le Café de l'Antre, *et d'un volume de nouvelles :* Les Amours baroques.

Ses œuvres poétiques ont été éditées par A. Lemerre.

LÉON CLADEL.

LE SUPPLICE DE PROMÉTHÉE

Enchaîné, nu, dompté, sous le ciel qui flamboie,
L'audacieux, lassé d'un effort impuissant,
Blasphème, fou de rage, et son torse se noie
Dans des torrents fumeux de sueur et de sang.

Et l'infernal vautour, qu'un dieu jaloux envoie,
Plonge son bec avide en ce sein frémissant ;
Il ronge, il creuse et fouille incessamment son foie
Toujours jeune, toujours mourant et renaissant.

Bien plus cruelle, hélas ! bien plus terrible encore
Est cette ambition brûlante qui dévore
Ma poitrine et mon cœur, à toute heure, en tout lieu.

Et, sous l'âpre douleur de l'atroce morsure,
Cachant aux yeux de tous l'incurable blessure,
Je me débats en vain, comme le demi-dieu.

(Les Fauves)

LA BALLADE
DU HIBOU QUI CHANTE

Le soir étend son crêpe gris
Sur le vallon et la colline.
Pas d'étoile, au ciel vert de gris,
Pleurant sa lueur opaline
Dans la cascade cristalline...

Lors, dans le fracas épaissi
Du ru que la pluie a grossi,
Au creux de la roche penchante
Où se tord le lichen roussi,
Entends-tu le hibou qui chante?

(Dans le foyer plein de cri-cris,
L'hiver, lorsque le chêne incline
Au vent ses rameaux amaigris,
L'aïeule, en fichu de maline,
Aux blancs cheveux de mousseline,
Me disait, une larme au cil :
« Quelqu'un trépasse, c'est ainsi,
Quand gémit cette voix méchante ;
Prions que Dieu l'ait en merci.
Entends-tu le hibou qui chante? »)

Or, troublé comme un homme gris,
J'écoute en mon âme orpheline
La plainte douce aux cœurs aigris
Verser sa caresse câline
De hautbois et de mandoline :
Un frisson soudain m'a saisi,
Le firmament s'est éclairci,
Et l'exquise musique enchante
Tout le paysage adouci ;
Entends-tu le hibou qui chante?

ENVOI

O la Toute Chère, voici
Que je tombe roide et transi.

Aux bras de la Mort alléchante
J'endors enfin mon long souci :
Entends-tu le hibou qui chante ?

(Les Farouches)

LA BALLADE DES ARAIGNÉES

Au-dessus de l'armoire, à l'angle du plafond,
Elles vivent en paix, les bonnes araignées...
Le mur, humide et mou, se lézarde et se fond
En sueurs dont se sont à la longue imprégnées
Les poutres de sapin que le ver a saignées...
Comme elles sont bien, là, dans la sécurité
De ce coin que le jour n'a jamais fréquenté !
Aussi, matin et soir, leur grise multitude
Pullule tout à l'aise et grouille en liberté,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

Tissandières en train, elles viennent et vont,
Ourdissant fil à fil leurs trames bien soignées,
Ouatant de voiles fins leurs retraites sans fond.
Le long des ais pourris et des planches rognées,
On dirait des cheveux de vierges dépeignées...
— Mais soudain, sous mes doigts l'épinette a chanté...
Et toutes, m'écoutant avec avidité,
D'une danse bizarre entreprennent l'étude,
Oubliant toile à l'œuvre et gibier convoité,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

Souvent, m'interrompant de mon souci profond,
Arbre longtemps battu des vents et des cognées,
Je lève mes regards, pour voir ce qu'elles font,
Vers ces sœurs que jamais mon cœur n'a dédaignées.
Et je sens mes douleurs s'adoucir, résignées...
Doux peuple, plein de grâce en son activité,
Ami de la musique et de l'étrangeté,
Que chérissent mon deuil et mon inquiétude...
Ainsi je les contemple avec fraternité,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

ENVOI

Tels les remords velus ont en foule habité
Mon âme, d'où la joie, hélas! a déserté.
Se faisant du repos une chère habitude,
Ils tendent d'un lacs noir tout mon être attristé,
Tourbillonnant dans l'ombre et dans la solitude.

(Les Farouches)

JOSEPH GAYDA

1856

JOSEPH GAYDA, *né à Carcassonne le 18 juin 1856, vint à Paris en 1876 pour terminer ses études de droit commencées à Toulouse, et s'adonna bientôt exclusivement à la littérature. Auteur d'un volume de vers,* L'éternel Féminin, *paru chez A. Lemerre en 1881, il prépare un autre recueil de poésies qui aura pour titre :* La Soif d'aimer.

Dans la préface du premier de ces ouvrages, Armand Silvestre a fort bien apprécié le sentiment et les aspirations de M. Joseph Gayda. « La caractéristique de son talent, dit-il, n'échappera à aucun de ceux qui ouvriront son livre. Elle se peut définir en deux mots : L'amour délicat de la Femme et la pieuse terreur de la Beauté. Outre que celle-ci est l'expression de la Nature dans ce qu'elle a conçu de plus parfait, le poète témoigne encore sa tendresse pour les choses, à l'égal de sa tendresse pour les êtres, en donnant sans cesse pour décors à ses voluptés ou à ses larmes le dôme du ciel, les féeries de la mer, le calme des bois, le silence du paysage. L'alcôve de Phryné ne le tente pas, et c'est Galatée qu'il poursuit volontiers sous les saules. Comme les bergers de Virgile, il aime avec des fleurs. »

A. L.

AMOUR SANS FIÈVRES

Si tu veux, nous nous aimerons
D'un amour profond mais sans fièvres,
Et côte à côte nous vivrons
Sans plus jamais unir nos lèvres ;

De nos regards seront exclus
Les feux des ivresses anciennes,
Et tes mains ne se tendront plus
Toutes fébriles vers les miennes ;

Sûrs tous deux de nos sentiments,
— L'exquise et la divine chose! —
Sans plus nous faire de serments,
Nous resterons la bouche close.

Tu comprendras que j'ai raison,
Que nos transports étaient des leurres,
Et qu'il est un mortel poison
Dans les caresses les meilleures.

Des passions nous éteindrons
A jamais les troublantes flammes,
Et, sans fin, nous nous aimerons
Comme doivent s'aimer deux âmes :

Paisibles et silencieux,
Du seul amour qui désaltère,
Tels que deux étoiles aux cieux,
Ou tels que deux morts sous la terre.

(L'éternel Féminin)

LA BEAUTÉ

Beauté ! présent divin dont mille chants joyeux
Sur la terre éblouie ont salué l'aurore !
Beauté ! présent fatal que des cris furieux
Ont maudit tant de fois et maudiront encore !

Beauté ! clarté céleste, astre aux rayons vainqueurs
Qui depuis six mille ans illumines le monde !
Beauté ! feu de l'enfer qui tortures les cœurs
Sous ta brûlure atroce, immortelle et profonde !

Beauté ! dictame pur qui des bleus paradis
A nos ardents désirs ouvres la porte auguste !
Beauté ! poison subtil et lent, tel que jadis
N'en prépara jamais la sauvage Locuste !

Beauté ! déesse bonne, aux doux yeux caressants,
Qui, pour nous consoler, nous prends sur ta poitrine !
Beauté ! furie avide, aux deux bras menaçants,
Qui nous déchires tous de ta dent vipérine !

Toi qui portes la vie et qui donnes la mort,
Chimère énigmatique, ô monstre bicéphale
Qui poursuis en riant, sans émoi, sans remord,
Dans le sang des humains ta marche triomphale !

Parle ! Qui donc es-tu ? pour que nous te gardions
Malgré tes cruautés un amour indicible,
O Beauté ! qui reçois nos adorations
Comme un sphinx de granit fièrement impassible !

(L'éternel Féminin)

ÉTÉ

ROSE, voici l'Eté ! Comme un vaste ostensoir,
L'Astre-roi, du zénith, rayonne sur les mondes
Où sa chaude lumière, en fécondantes ondes,
Verse une vie intense et retarde le Soir ;

Avec des mouvements rythmiques d'encensoir,
Les blés mûrs sous le vent penchent leurs crêtes blondes,
Et près des ruisseaux clairs, dans les forêts profondes,
Les amants éperdus par couples vont s'asseoir...

Au soleil de ton cœur, flamme surnaturelle
Dont la clarté divine a rejailli sur elle,
Ma passion grandit, s'il se peut, plus encor ;

Et moisson précieuse à tes désirs offerte,
Telle qu'un hélianthe au disque nimbé d'or,
La fleur de mon amour resplendit, large ouverte !

(La Soif d'aimer)

L'HEURE DE L'AMOUR

PANTOUM

DRAPÉ dans la splendeur de son rouge manteau,
Le soleil disparaît en un vaste incendie...
Ton image s'allume en moi comme un flambeau,
Idéale beauté dont l'éclat m'irradie !

Le soleil disparaît en un vaste incendie,
Les étoiles au ciel entr'ouvrent leurs yeux d'or...
Idéale beauté dont l'éclat m'irradie,
Je viens auprès de toi boire l'ivresse encor...

Les étoiles au ciel entr'ouvrent leurs yeux d'or,
L'hymne d'Hymen descend vers la terre épuisée...
Je viens auprès de toi boire l'ivresse encor,
Puisqu'en toi ma douleur enfin s'est apaisée...

L'hymne d'Hymen descend vers la terre épuisée
Sous les ardents baisers de la brise du soir...
Puisqu'en toi ma douleur enfin s'est apaisée,
Pour toi mon cœur se change en brasier d'encensoir...

Sous les ardents baisers de la brise du soir,
Les beaux lis languissants inclinent leurs calices...
Pour toi mon cœur se change en brasier d'encensoir,
Se consumant avec de suprêmes délices...

Les beaux lis languissants inclinent leurs calices,
Les roses ont tremblé d'émoi surnaturel...
Se consumant avec de suprêmes délices,
Mon cœur purifié monte vers ton autel...

Les roses ont tremblé d'émoi surnaturel;
Déjà toutes les fleurs se pâment, suppliantes...
Mon cœur purifié monte vers ton autel,
Comme vers l'Astre-roi les jaunes hélianthes...

Déjà toutes les fleurs se pâment, suppliantes,
De mystiques parfums ont traversé les airs...
Comme vers l'Astre-roi les jaunes hélianthes,
Mon espoir s'est tourné vers tes calmes yeux clairs...

De mystiques parfums ont traversé les airs
Aux sublimes accords d'un orchestre invisible...
Mon espoir s'est tourné vers tes calmes yeux clairs,
Puisant dans tes regards une extase indicible...

Aux sublimes accords d'un orchestre invisible,
Les bois sentent frémir leurs vertes frondaisons...
Puisant dans tes regards une extase indicible
Mes désirs jusqu'à toi poussent leurs floraisons...

Les bois sentent frémir leurs vertes frondaisons,
Tandis que vient la Nuit solennelle et sacrée...
Mes désirs jusqu'à toi poussent leurs floraisons,
Et voici que l'Amour descend de l'Empyrée...

Tandis que vient la Nuit solennelle et sacrée,
Ton image s'allume en moi comme un flambeau ;
Et voici que l'Amour descend de l'Empyrée,
Drapé dans la splendeur de son rouge manteau !

(La Soif d'aimer)

EUGENE GODIN

1856

EUGENE GODIN *est né en 1856, à Paris, d'une famille d'artisans. Après avoir terminé ses études au lycée Saint-Louis, il est entré à la Bibliothèque nationale, où il a été nommé sous-bibliothécaire en 1885. Il a débuté, vers 1877, par une* Lettre à Victor Hugo. *Vint ensuite* La Cité noire *(1880), un volume de vers, où sont agités les plus douloureux problèmes de l'esprit humain. Depuis, le pessimisme de M. Godin s'est encore accentué. Il a donné, en 1882,* Chants de Belluaire, *recueil de poésies enflammées, d'où s'exhale éloquemment le cri d'une âme juste, à jamais froissée par la brutalité des temps; en 1886,* La Populace, *livre de satires sociales, en vers, qui signées du pseudonyme de « Un Républicain » ont causé par leur virulence une grande émotion; enfin, en 1888,* La Lyre de Cahors, *un aimable à-propos classique.*

M. Eugène Godin a collaboré à divers journaux. Il signe au Figaro, *notamment, des critiques originales.*

Ses œuvres ont été publiées chez A. Lemerre, Ghio et Jules Lévy.

A. L.

VUES PROFONDES

J'AI regardé la goutte d'eau
A l'aide d'un bon microscope,
Et j'ai soulevé le rideau
Dont le mystère s'enveloppe.

Et, dans un globe lumineux,
J'ai vu des êtres formidables :
Des serpents, pareils à des câbles,
Remuant leurs anneaux haineux ;

Des bêtes horribles, des teignes
Au monstrueux hérissement,
Qui rappelaient exactement
La verte écorce des châtaignes.

Je distinguais, dans les rayons
Etincelants, des formes noires,
Cent variétés d'infusoires,
Des hydres et des vibrions,

Des punaises, des crocodiles,
Des animaux plats, longs ou courts :
Les uns vifs, remuant toujours,
Les autres toujours immobiles.

Un brusque enfer se dévoilait
Dans la faible goutte incolore :
C'était une hideuse flore
De monstres-plantes. C'était laid.

*
* *

J'ai regardé l'âme à travers
La conscience, microscope :
Alors j'ai vu dans quels travers
La misérable s'enveloppe !

On y voit les vices gluants :
On perçoit les volutes sombres
Des mauvais instincts remuants,
Qui s'effacent comme des ombres.

Avarice, colère, orgueil !
Une analyse un peu subtile,
Dans le cœur, à chaque coup d'œil
Nous révèle un nouveau reptile.

Et moi, je suis épouvanté
D'avoir vu dans mon âme amère
Tous les monstres qu'eût inventé
L'imagination d'Homère.

(La Cité noire)

UN SONGE

I

Un jour, j'ai vu passer trois ombres dans un rêve,
Trois femmes. L'une avait un habit précieux,
L'autre avait un rayon céleste dans les yeux,
Et la dernière était nue et blonde, comme Eve.

Chacune dit son nom en passant devant moi.
La première parla : « Fils, je suis la Richesse.
Quiconque de ma lèvre obtient une promesse
Devient en ce vil monde aussi fameux qu'un roi. »

La seconde me dit : « Je me nomme la Gloire ;
Un éternel encens fume sur mes autels ;
Sans moi qui seule fais les hommes immortels,
Toute étoile est pâlie, et toute aurore est noire. »

La vierge blonde et nue, approchant à son tour,
Leva sur moi ses yeux où rayonnaient des flammes,
Et me dit : « Moi, je suis la glaneuse des âmes ;
Je suis l'ange toujours vainqueur ; je suis l'Amour. »

II

Et je dis à ces sœurs dont le charmant sourire
Etait plein de transports et d'éblouissements :
« Voulez-vous que je compte au rang de vos amants ?
Je cherche le bonheur : m'y voulez-vous conduire ? »

« Toi, veux-tu me toucher avec ton sceptre d'or,
O Fortune ? — Veux-tu m'effleurer de ton aile,
Amour ? — Et toi, veux-tu m'être un moment fidèle,
O Gloire, que j'aimais sans te connaître encor ?

« Béni soit à jamais le ciel qui m'a fait naître,
Si vous êtes à moi ! Répondez-moi, mes sœurs,
De vos faveurs un jour saurai-je les douceurs ? »
Mais toutes trois, baissant le front, dirent : « Peut-être. »

III

Elles dirent : « Peut-être, » et tout s'évanouit.
L'étrange vision s'éparpilla dans l'ombre.
A mes regards troublés soudain tout devint sombre,
Et je vis s'ébaucher dans cette vague nuit

Une autre vierge encore. Elle n'était ni belle,
Ni fière ; elle n'avait point d'habits précieux ;
Elle avait deux trous noirs à la place des yeux...
Et je dis : « Le bonheur n'est complet que par elle. »

IV

Depuis, j'ai vu des gens qui se croyaient heureux
Par la gloire, ou l'amour, même par la fortune.
Hélas ! je n'eus jamais aucune envie, aucune !
De devenir comme eux, ni de faire comme eux.

Après l'avoir suivi dans ces métamorphoses,
J'ai gratté ce vernis qu'on nomme le bonheur.
J'ai démasqué ce spectre. — Alors, j'ai vu l'horreur
Et la mobilité des hommes et des choses.

Puisqu'il en est ainsi, c'est bien. Je veux souffrir
Au point que ma douleur se transforme en extase !
Soit ! Je boirai le fiel sans plainte. Et quand le vase
Sera vide, je veux le jeter — et mourir.

(La Cité noire)

*
* *

Après qu'il eut écrit le poème des mondes,
Jéhovah, satisfait de l'œuvre fraîche encor,
Entre ses doigts divins prit de la poudre d'or,
Qu'il sema lentement sur la page féconde.

Depuis, le ciel est plein d'astres flamboyants. Mais
Nous voyons mal les mots tracés sur la nature :
Les étoiles, là-haut, nous cachent l'écriture,
Et les humbles mortels ne la liront jamais !

(Chants de Belluaire)

ARTHUR RIMBAUD

1856

Arthur Rimbaud avait quinze ans environ lorsque, présenté à Victor Hugo, il fut accueilli par lui avec ces mots : « Shakespeare enfant. » Novateur et entreprenant, Rimbaud, qui, à cet âge-là, avait lu toutes les littératures, quitta les routes frayées, cherchant des rythmes inconnus, des images irréalisées, des sensations non éprouvées. Il s'y est perdu, de même qu'un aventureux et capricieux voyageur. Après avoir parcouru successivement la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, il quitta l'Europe pour d'autres continents et disparut sans laisser de traces ni jamais donner signe de vie.

Arthur Rimbaud, qui, avec Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé et Tristan Corbière, a été dans sa dernière manière largement imité par les décadents, ne publia qu'un seul recueil, une plaquette intitulée : Une Saison en Enfer *(Bruxelles, 1873), sorte de prodigieuse autobiographie poétique, au dire de Paul Verlaine. Son œuvre est cependant assez considérable pour le peu d'années qu'elle embrasse ; elle comprend de nombreux vers parus dans des Revues et dans l'étude des « Poètes maudits, » puis les* Illuminations, *mélange de vers et de prose, ébauches écrites au courant d'une plume fiévreuse. Il existe, en outre, de lui, un manuscrit de poèmes inédits, duquel nous extrayons deux sonnets.*

A. L.

LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits — misère ! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein,

Et quand pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche,
On sort le pain;

Quand sous les poutres enfumées
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons;

Quand ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits pleins de givre !
Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au grillage, chantant des choses
Entre les trous,

Mais bien bas, comme une prière,
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

— Si fort qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur lange blanc tremblote
Au vent d'hiver... —

LE BUFFET

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants.

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries
De fichus de grand-mère où sont peints des griffons.

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires!

LE DORMEUR AU VAL

C'EST un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil de la montagne fière
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut ;

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature ! berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine.
Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY

1856

LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY, *né à Nantes en 1856, n'a encore donné que le recueil de ses poésies de jeunesse. Dans le volume intitulé :* Les Mouettes, *de nobles inspirations, des vers d'une langue élégante et colorée, d'une facture solide, nous font très favorablement augurer de ce jeune poète qui, après de si illustres devanciers, a tenté de trouver des formes nouvelles pour dire le charme de l'amour, la mélancolie du passé et la beauté des choses.*

Les Mouettes *ont été publiées par Alphonse Lemerre.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

DORDOGNE

CHAQUE rive surplombe en profondes escarpes;
Pas une voile au fil de l'eau, pas un rameur,
Et dans le courant clair, d'où monte un bruit charmeur,
Luit l'écaille d'argent des brochets et des carpes.

L'orchestre du printemps, hautbois, flûtes et harpes,
Chante parmi les prés qu'Avril met en rumeur;
Le vent voluptueux berce le flot dormeur
D'un souffle plus léger qu'un frôlement d'écharpes.

Les pâtres bruns, couchés au pied des saules frais,
Sifflent un air patois sous leurs amples bérets,
Tandis qu'aux bords le gai troupeau de chèvres grimpe.

Toute la berge exhale un parfum d'églantiers,
Et les femmes qu'on croise au détour des sentiers
Ont le rire à la bouche et des fleurs à leur guimpe.

EN AVRIL

En avril, lorsque le printemps
En train de faire sa toilette
Farde les bourgeons éclatants
De poudre rose et violette,

Avez-vous vu, sous le couvert,
Pendre, avec un air d'agonie,
Au bout d'un jeune rameau vert
Une vieille feuille jaunie?

Relique d'une autre saison,
Qu'au départ oublia l'automne,
Parmi la vive floraison
Sa pâleur mourante détonne.

L'arbre qu'elle orna l'an passé
S'épanouit, oublieux d'elle;
Mais du vieux printemps effacé
Elle survit, témoin fidèle.

Lorsque de nouvelles amours
Succèdent aux amours qui meurent,
Quelques restes flétris, toujours
Dans le fond de l'âme en demeurent.

Tout sourire contient des pleurs,
Si toute souffrance a des charmes;
Près du jeune amour tout en fleurs
Meurt le vieil amour tout en larmes.

LE CHAMP DE BATAILLE

Sous le ciel morne rampe une plaine âpre, chauve,
Et vierge du fécond déchirement des socs,
Où rien ne croît, hormis aux fissures des rocs
Quelques brins mal venus de bruyère ou de mauve.

Aux moindres bruits, un vol de corneilles se sauve.
La pierre ruinée, éparse en sombres blocs,
Témoigne qu'autrefois d'épouvantables chocs
Ont consacré l'horreur de cette lande fauve.

Qu'un jour un laboureur habile aux durs travaux
Vienne, attelle ses bœufs trapus, ses forts chevaux,
Et marche jusqu'au soir dans la glèbe qu'il fouille;

Il heurte à chaque pas des restes de héros,
Javelots, boucliers, casques rongés de rouille...
Epouvanté de voir la grandeur de leurs os.

FLEUR DANS UN LIVRE

DANS le livre qui m'est sacré
J'enfermerai la fleur que j'aime;
A mon chapitre préféré
Je veux la confier moi-même.

Je veux qu'elle aille sommeiller
Sur la page que j'eusse écrite;
Qu'elle ait en guise d'oreiller
Ma belle stance favorite.

Si la rose un jour s'effeuillait,
Qu'il me reste au moins son arome;
La fleur ne touche qu'un feuillet,
Le livre tout entier s'embaume.

Ainsi, le jour où l'on entend
L'aveu qui jamais ne s'oublie,
Ce n'est qu'une heure, qu'un instant,
La vie entière en est emplie.

GEORGES NARDIN

1856

GEORGES NARDIN, *né à Bercy en 1856, a publié diverses études ou critiques d'art et des articles à la Revue Contemporaine. Il s'est fait connaître dans le monde poétique par un recueil de vers,* Les Horizons bleus *(1880), volume plein de promesses, où nous avons particulièrement remarqué* Les Digitales *et* Les Violettes, *strophes de jeunesse d'un sentiment pur et d'une heureuse allure.*

Les poésies de M. Georges Nardin ont été éditées par G. Charpentier.

A. L.

LES DIGITALES

Les genêts d'or étaient en fleurs
Et les cerises étaient mûres;
L'églantine aux frêles couleurs
Brillait dans les buissons de mûres;
L'air était plein d'enchantements,
Et sous les brises matinales,
Secouant de purs diamants,
Se balançaient les digitales.

Les oiseaux étaient éveillés :
On les entendait par centaines,
Dans les taillis ensoleillés
Où les voix claires des fontaines
Mêlaient leurs babils continus...
Jeanne, à mon bras, par intervalles,
Cueillait entre ses doigts menus
Les clochettes des digitales.

Son chapeau de paille voilait
D'ombre son gracieux visage;
Sa gorge était comme du lait;
Et la toile de son corsage
Se soulevant d'un tendre émoi,
Malgré ses craintes virginales,
Nous nous sommes aimés, ma foi!
Parmi les hautes digitales.

... Ces jours étaient déjà lointains :
Dans le vallon, sur les collines,
Le gris hiver, soirs et matins,
Etendait ses froides bruines;
Dans les bois, plus d'oiseaux chantants;
La neige volait en rafales...
Hélas! ce n'était plus le temps
Où fleurissaient les digitales!

Que de tristesses dans les cieux!...
Ma compagne, aux caresses franches,
Pour jamais a clos ses beaux yeux,
Doux et fleuris comme pervenches...

Il ne bat plus, son cœur aimant...
Dieu ! que ses lèvres étaient pâles !...
La mort m'a pris ce corps charmant,
Svelte ainsi que les digitales.

Depuis, que me font les beaux jours,
Les voix des sources bruissantes,
Et les prunelles de velours,
Et les paroles caressantes?
J'irai toujours désespéré,
Subissant les douleurs fatales...
Jusqu'à l'heure où, las, je boirai
Le suc mortel des digitales !

LES VIOLETTES

Je t'apporte des violettes.
Accepte-les comme autrefois,
Quand nous les cueillions dans les bois,
Si fraîches sous leurs gouttelettes.
Mignonne, ainsi qu'au premier jour
De notre inaltérable amour,
Je t'apporte des violettes.

Elles ornaient ta gorge pleine,
Tes seins en étaient embaumés,
Et quand nous nous étions aimés,
Leur suave et troublante haleine,
Qui ravissait encor nos sens,
Montait, comme un mystique encens,
Du milieu de ta gorge pleine.

Les violettes me sont chères :
Ce sont elles qui m'ont appris
Que, tous deux, nous étions épris,
A ton émoi des plus sincères
Quand tu les reçus de ma main.
Plus que la rose et le jasmin,
Les violettes nous sont chères.

Et ce sont tes fleurs préférées :
Te souvient-il? tu les glanais
Dans la mousse, au pied des genêts ;
Par les rougeoyantes vesprées,
Quand je te serrais sur mon cœur,
Tes baisers avaient leur senteur ;
Car ce sont tes fleurs préférées.

Si je te survis, bien-aimée,
En pleurant sur toi comme un fou,
Je planterai dans la terre où
Tu dormiras inanimée,
Des violettes : leur parfum
Semblera, sur ton corps défunt,
Ton âme exquise, ô bien-aimée !

JULES TRUFFIER

1856

ULES TRUFFIER *est né à Paris le 25 février 1856; le poète Léon Valade nous apprend en quel endroit :*

Si tu n'es pas bourré de prose
Et de raison comme un greffier,
Tête d'un rayon bleu férue,
C'est pour être né dans la rue
De la lune, ô pâle Truffier !

Entré au Conservatoire en 1871, il obtint deux ans après le premier accessit de comédie et débuta à l'Odéon. En 1875 il passa à la Comédie française, dont il est actuellement sociétaire. — Poète léger qui s'adonne facilement au madrigal et aux concettis, il a publié trois volumes de poésies : Sous les Frises *(1879)*, Trilles galants *(1880)*, Dimanches et Fêtes *(1886). De plus, il écrivit plusieurs pièces :* Petit-Jean; Saute, Marquis; La Phèdre de Pradon. *Il collabora avec André Gill* (La Corde au cou), *Léon Valade* (Les Papillotes), *Millanvoye* (Le Dîner de Pierrot), *etc., etc.*

Les ouvrages de J. Truffier ont été édités par Tresse et Stock et par P. Ollendorff.

A. L.

ARITHMÉTIQUE

Un *et un font deux.* La plaisante chose !
— Quand, seuls, à l'abri de tout importun,
Ma bouche se colle à ta lèvre rose :
Un et un font un !

Deux et deux font quatre. Oh ! la bonne histoire !
— Quand mes bras fermés, en leur cercle brun,
Tiennent prisonniers tes deux bras d'ivoire :
Deux et deux font un !

Deux et un font trois. Risible chimère !
— Scellant pour jamais notre amour commun,
Survienne un baby dont tu sois la mère :
Deux et un font un !

ANTITHÈSES MADRIGALESQUES

Pourquoi vos yeux que j'adore
Et dont l'éclat me conduit
Lancent-ils des feux d'aurore
Puisqu'ils sont couleur de nuit?

Et, si peu qu'elle le touche,
Pourquoi mon front pâlissant
Blêmit-il sous votre bouche
Puisqu'elle est couleur de sang?

Pourquoi, mi-hors du corsage,
Vos seins gonflés et polis
Font-ils rougir mon visage
Puisqu'ils sont couleur de lis?

Et pourquoi votre âme, où sombre
L'espoir de mon amour pur,
Me fait-elle un destin sombre
Puisqu'elle est couleur d'azur?

POUR UNE BRUNE

Enfants, quand nous avions, sans trop de barbarismes,
Epelé Cicéron, Quinte-Curce ou César,
Le maître, satisfait, nous lisait, au hasard,
Un conte oriental plein d'étranges lyrismes.

Nos esprits, allumés aux rayons de ses prismes,
Eussent fait bon marché des richesses d'un czar,
Pour aller, chevauchant le fabuleux lézard,
En plein bleu, par delà les monts, les mers, les isthmes...

Hélas! nous remontions dans nos brumeux dortoirs,
Ne rêvant que princesse aux bras blancs, aux yeux noirs,
Pour laquelle on brûlait d'une ardeur sans seconde!...

— Or, en vous regardant, madame, je revois
Un portrait enivrant des reines de Golconde
Qui m'ont parlé d'amour pour la première fois.

LAIDEUR

JUIN. — Le plein midi. Le soleil rutile
Dans un parc immense aux bleus horizons ;
Du chêne géant aux humbles gazons,
Tout fête, à l'envi, son éclat fertile.

Sur le socle blanc, d'un antique style,
La froide statue a ses pâmoisons ;
Les oiseaux entre eux mêlent leurs chansons,
Et les amoureux maint propos futile.

Cependant, tandis qu'en ce jour d'été
La nature est joie, amour et beauté,
A l'ombre que fait Vénus Aphrodite,

Un pauvre être tors, difforme, au milieu
Des fleurs, pleure, seul, sa laideur maudite,
Et fait de sa vie un reproche à Dieu !

HENRI-CHARLES READ

1857-1876

HENRI-CHARLES READ, *né à Paris le 24 août 1857, y est mort le 2 décembre 1876. Ainsi, c'est l'œuvre d'un enfant qu'a recueillie Lemerre sous ce titre :* Poésies posthumes *(1879)*. Mais qui donc, parmi les hommes, a été doué d'un sentiment plus aigu et plus subtil que cet enfant? Qui mieux que lui a entrevu la perfection? André Chénier en naissant avait reçu la visite des abeilles de Grèce et senti sur ses lèvres la douceur de leur miel. C'est la poésie latine qui s'est tenue auprès du berceau de Henri-Charles Read. En effet, ce qui distingue ses vers, n'est-ce pas la nuance toute virgilienne des adjectifs? Personne, parmi les plus habiles, ne l'a peut-être égalé dans l'art antique de choisir les épithètes. Il sait rendre, avec des mots et des tours latins exquis, sa mélancolie toute moderne et sa pensée toute personnelle.*

Parfois, sans doute, une couleur nouvelle anime la phrase du jeune poète. Lui était-il possible de se tenir complètement étranger à la langue de ceux qu'il entendait parler autour de lui? Quand on lit les Poésies posthumes, *deux artistes, l'un de Mantoue, l'autre de Paris, semblent souvent aux prises dans les mêmes endroits. Henri-Charles Read, mieux peut-être qu'aucun de nos contemporains, a perçu l'idéal littéraire tel que le concevaient les grands maîtres d'autrefois. Nul n'a eu plus d'originalité jointe à un goût plus raffiné. C'est ce qui nous fait regretter d'autant plus amèrement son départ prématuré, dont toute la poétique tristesse est si*

* Outre celle de 1879, il existe deux autres éditions des *Poésies* de Henri-Charles Read : 1886, Petite Bibliothèque Littéraire; 1888, in-8° avec dix dessins d'Émile Adan, gravés à l'eau-forte par Le Rat.

bien rendue dans les vers que M. François Coppée a mis en tête de l'œuvre du jeune poète.

E. LEDRAIN.

CHALEUR DE JUILLET

Les jours longs et brûlants de Juillet sont venus.
Les jeunes villageois, aux bras forts et charnus,
Agacent dans les champs les filles aux seins nus
Qui jasent, l'air alerte et la mine éveillée.
Ruisselants de sueur, de fatigue accablés,
Les moissonneurs se sont étendus dans les blés.
Les bœufs, près de la mare en groupe rassemblés,
S'abreuvent lentement dans l'onde ensoleillée.

Le village est désert, brûlant, silencieux ;
Les jeunes sont aux champs tout le jour, et les vieux
Fuient la lourde chaleur en s'enfermant chez eux.
Nul souffle : le zéphyr retient sa fraîche haleine ;
Les oiseaux somnolents ont cessé leurs chansons ;
Tout se tait. Geais, moineaux, alouettes, pinsons,
Merles, rendus muets, dorment dans les buissons.
Et le Soleil domine en roi toute la plaine !

Bientôt les travailleurs vont revenir des champs,
Abrégeant les longueurs du chemin par leurs chants,
Moissonneurs et bergers, faneuses, jeunes gens,
Au dernier rang, enfin, les filles babillardes.
Et le soir, quand la Lune, à l'œil terne et blafard,
Sur le Soleil mourant jettera son regard,
Nous verrons, au son dur du violon criard,
Danser le chœur joyeux des grasses campagnardes.

A L'AUBE

Sur son char rapide, la Nuit
S'envole, triste et blanchissante,
Et chaque étoile pâlissante
Dans les cieux en tremblant la suit.

Le Jour paraît; le léger bruit
D'une brise rafraîchissante
Vient saluer l'Aube naissante
Et le Soleil levant qui luit.

Déjà la rougissante Aurore,
Craintive et nuageuse encore,
Revêt les maisons d'alentour

D'une teinte pure et vermeille,
Et semble promettre un beau jour
A la cité qui se réveille.

---

* * *

De sa ceinture de glaçons
La campagne s'est dépouillée,
Et dans la plaine encor mouillée
Courent de langoureux frissons;

La brise agite les buissons;
L'herbe qui pousse est émaillée
Des pleurs de l'aube, et la feuillée
Retentit de mille chansons;

La fauvette, ivre de rosée,
Sur sa branche verte posée,
Gazouille en l'honneur du printemps;

La brume grise s'évapore,
Et monte en nuages flottants
Sur les bois que le soleil dore!

(Champigny-sur-Marne)

AU CIMETIÈRE

DÉJA l'automne arrive avec ses sombres jours,
Ses heures de tristesse et ses feuilles jaunies;
Elle est bien loin, déjà, la saison des amours!
Ses charmes sont éteints et ses grâces ternies.

Un vent sec et froid pleure à travers les tombeaux;
Le soleil est voilé par une brume grise;
On n'entend que le cri d'angoisse des corbeaux
Et le gémissement sinistre de la bise.

C'est là que je viens seul, par ma douleur guidé;
Car cette solitude a pour moi bien des charmes:
Le sol triste et fangeux paraît avoir gardé

L'empreinte, humide encor, de ce fleuve de larmes,
De regrets douloureux et d'éternels remords,
Qu'ont versé les vivants sur la cité des morts.

A LÉON COGNIET

AU SALON

« *Anch' io...!* »

En bas, dans le jardin, on circule à l'entour
Des bustes froids et nus, et le gros de la foule
Bat, comme des rochers que vient fouetter la houle,
Les sculptures au blanc et sinueux contour.

Dans les salles, bruyante et calme tour à tour,
La masse du public à flots pressés s'écoule;
Compacte, elle s'avance avec lenteur, et roule
Vers les tableaux aimés des favoris du jour.

Et pendant ce temps-là, devant moi, solitaire
Et pensif, sur un banc, les yeux baissés à terre,
Noble vieillard par l'âge et le travail lassé,

Un favori d'hier, un grand peintre d'histoire,
Voyant avec orgueil revivre son passé,
Songe qu'il eut aussi ses heures de victoire.

LA MAIN

J'aime la blancheur de la main,
Le doigt bien fin, l'ongle bien rose:
La pâleur, auprès du carmin,
Repose.

Quand je vois une belle main,
La nuit je la retrouve en songe,
Et souvent, tout le lendemain,
J'y songe.

Et si quelque femme, demain,
Me plaît et m'attire près d'elle,
On pourra dire que sa main
Est belle.

*
* *

Le temps fuit, au loin emporté,
Et n'est qu'un leurre :
D'où vient qu'on pleure
Sans cesse sa rapidité?

Au milieu de l'éternité
Qu'est-ce qu'une heure?
Rien ne demeure,
Tout passe dans l'immensité!

Et pourtant, ivre de tendresse,
Quand je suis près de ma maîtresse
A l'œil rêveur,

Qui me lutine et me caresse,
Une heure, une heure de paresse
A sa valeur!

PORTRAIT

Comme une jeune Infante, au mince et long corsage,
Au coup d'œil à la fois hautain et sérieux,
Au dédaigneux maintien, à l'air religieux,
Dont rien ne peut troubler le calme et pur visage,

De ton regard éteint, froid et silencieux,
Tu glaces les mortels, Déesse au blanc nuage,
Ou bien, Reine, chacun s'écarte à ton passage :
Car l'on croit voir toujours le mépris dans tes yeux.

Comme le nautonier sur sa barque rapide
Se penche lentement, et dans l'onde limpide
D'un grand lac azuré plonge son œil profond,

Ainsi j'ai regardé dans tes noires prunelles,
Hélas ! et je n'ai vu qu'un abîme sans fond,
Une froideur sans fin, des neiges éternelles !

* * *

Oh ! que d'amour perdu pendant les nuits d'été !
Que de joyeux instants, fertiles en caresses,
Consumés sans retour dans de vaines ivresses !
Que de courage à bas, que de bonheur gâté !

Dans les spasmes mortels d'une âpre volupté,
Que de talents, hélas ! dans vos molles paresses,
Vous nous avez flétris, sombres enchanteresses,
Chaudes et folles nuits, ô nuits d'impureté !

Que de soleils éteints, que de fraîcheur fanée,
Que de cœurs de Poète — ô morne destinée ! —
Dans vos bras à jamais vous avez engourdis !

O vous que j'aimai tant, ô nuits ! pour tant de crimes,
O nuits d'amour, ô nuits d'été, je vous maudis !
Nuits de mort, vous faut-il de si nobles victimes ?

*
* *

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Etait bien vieux, dès mon enfance.

Par économie, il logea
Dans ma juvénile poitrine,
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues.

O le plus terrible tourment!
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre! Aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime!

LUDIBRIA VENTIS

Que de fois le battement d'ailes
D'un vol de blanches colombelles
A fait fuir mes pensers rebelles,
Qui dans l'air partaient avec elles !

Que de vers à peine ébauchés
Les perdreaux dans les champs cachés,
Par ma venue effarouchés,
En s'envolant m'ont arrachés !

Maintenant, toutes ces pensées
Planent doucement balancées,
Et par les brises cadencées
Au loin mollement sont poussées.

Posés sur les feuillages verts,
Ou bien voltigeant à travers
La vague immensité des airs,
Les oiseaux gazouillent mes vers.

AUGUSTE DORCHAIN

AUGUSTE DORCHAIN

1857

AUGUSTE DORCHAIN, *né en 1857 à Cambrai (Nord), fit ses études classiques au lycée de Rouen et son droit à Paris, où il débuta dans les lettres en 1881.*

C'est un vrai jeune, d'esprit sain et bien équilibré, qui ne craint pas de se rattacher à ce qui s'est produit de bon et de beau avant lui. Il possède le pittoresque des images, la curiosité de l'expression, en un mot la forme savante sans laquelle il n'y a plus de poésie nouvelle possible; mais il ne croit pas que des sonorités étranges puissent remplacer l'idée absente, ni l'excitation maniaque des piqûres de morphine se substituer à l'inspiration même.

Dans son premier livre, La Jeunesse pensive *(1881), il souffre, il cherche, il doute, comme tout homme digne de ce nom, mais il rejette loin de lui la mode ridicule de poser pour le Bas-Empire. Porté à fuir un hypnotisme énervant, il a déjà abordé le théâtre avec une comédie shakespearienne,* Conte d'Avril *(1885), qui a conquis le succès par son double mérite lyrique et dramatique. Il a, en outre, écrit plusieurs à-propos en vers,* L'Odéon et la Jeunesse, Alexandre Dumas, A Racine, *qui ont été fort appréciés.*

L'Académie française a couronné La Jeunesse pensive *et* Conte d'Avril.

M. Dorchain est de ceux qui permettent d'espérer qu'en dépit des théories de quelques hallucinés, ni la France ni la Poésie ne sont encore mortes.

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre.

ARMAND RENAUD.

EROS ENCHAINÉ

I

Au seuil de la forêt, à l'ombre d'un grand arbre,
Un vieux Faune sourit dans sa gaîne de marbre.
Sous les regards du dieu de pampres couronné,
A ce socle rustique Erôs est enchaîné.

Triste, il rêve à Psyché : pour se rapprocher d'elle,
Souvent, pauvre captif, il a battu de l'aile,
Croyant rompre sa chaîne en un sublime vol,
Mais les tyrans divins l'ont cloué sur le sol.

Maintenant il succombe et sa tête se penche
Mélancoliquement sur son épaule blanche;
Il s'est enveloppé de ses ailes, lassé,
Les ouvrant à demi, comme un oiseau blessé.

Derrière lui, lubrique, appelant la caresse,
Le Faune a beau chanter la chanson de l'ivresse,
Erôs ne l'entend plus : calme et silencieux,
De ses profonds regards il contemple les cieux.

II

Va, pauvre adolescent, ne baisse pas la tête !
Quand tu volais, là-haut, dans l'éternelle fête
De l'amour toujours chaste et toujours triomphant,
Ainsi que ta Psyché tu n'étais qu'un enfant;

Mais sur la terre, hélas ! Psyché s'en est allée.
N'y poursuivais-tu pas la divine exilée,
Le jour où t'attira par ses folles chansons
Le satyre impudique, à travers les buissons ?

Imprudent ! tu prêtas une oreille attentive
Aux mots qui s'échappaient de sa bouche lascive,
Car ils flattaient alors, dans leur rythme moqueur,
Je ne sais quels instincts qui te troublaient le cœur.

Pourquoi te révolter ? C'est la Mère nature
Qui par ces durs liens à présent te torture
Et qui, marâtre, aveugle en sa fécondité,
Te verse la tristesse après la volupté.

N'espère plus, Erôs, t'enfuir loin de ce monde
Vers la sérénité des cieux inoubliés ;
Souffre et résigne-toi, car sur la terre immonde
Le Désir et l'Amour sont à jamais liés.

(La Jeunesse pensive)

LES ÉTOILES ÉTEINTES

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles,
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
Comme la mer, a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres ?

Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait majestueusement
L'amour, la pensée et la vie.

Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel;
L'espace autour d'elle est livide;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encor touché la terre.

Au ciel, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
Personne ne sait qu'elle est morte.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve !

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles !

*
* *

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encor
A d'autres clartés disparues ?

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encor vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables maîtresses
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle,
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres, un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

Oh ! bien fou qui prendrait pour éclairer ses pas
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas ! ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

(La Jeunesse pensive)

CHANSON

Amants, quelle erreur est la vôtre,
Quand vous vous croyez séparés !
Si vos cœurs sont faits l'un pour l'autre,
Tôt ou tard vous vous rejoindrez :

Ni le sort et son injustice,
Ni les pères et leurs serments,
N'empêchent que tout aboutisse
A la rencontre des amants.

Quelquefois, c'est votre cœur même
Qui met un obstacle à vos pas :
Tel ne croit pas aimer, — il aime !
Tel croit aimer, — il n'aime pas !
Mais comme il faut que les yeux s'ouvrent,
Un jour, après mille tourments,
Toutes les erreurs se découvrent
Pour la rencontre des amants.

Voici fleurir les giroflées,
Les anémones, les ajoncs,
C'est Avril ! Aux branches gonflées
Viennent d'éclater les bourgeons ;
Dans le jardin, dans la broussaille
S'envolent des baisers charmants ;
Tout sourit, tout chante et tressaille...
— C'est la rencontre des amants !

(Conte d'Avril)

A RACINE

(COMÉDIE FRANÇAISE, DÉCEMBRE 1887)

MAITRE, à qui l'on devrait un encens immortel,
Laisse nos humbles vers fumer sur ton autel !

Certes, ceux-là sont grands qui d'une main hardie,
Dans la prose d'une âpre ou folle comédie,

Sans nous calomnier ni flatter, nous font voir
Le reflet de la vie ainsi qu'en un miroir,
Montrant le ridicule ou le vice et la honte,
Afin qu'à ce spectacle une rougeur nous monte
Et que nous puissions prendre à ce reflet brutal
L'effroi de la laideur et le dégoût du mal.
— Mais si ceux-là sont grands, combien plus haut encore
Celui qu'éperdument la soif du Beau dévore,
Le poète sublime, au jeune aiglon pareil,
Qui dès le premier vol regarde le soleil,
Celui qui par le chant des vers, — moule de flamme
Où dans le moins de mots s'enferme le plus d'âme, —
Donne à son noble rêve une réalité,
Eternise pour nous la grâce et la beauté,
Et ravissant notre âme à la Splendeur première,
Nous fait monter aux yeux des larmes de lumière !

Ce chanteur, ce poète, ô Racine ! c'est toi !
— Tandis que, suscitant le courage et la foi,
Corneille de son âme espagnole et romaine
Pétrissait des héros à taille surhumaine,
Toi, du monde idéal tu pris l'autre moitié,
Et personne, évoquant l'amour et la pitié,
Ne peupla notre ciel de formes plus charmantes,
Poète des amants, poète des amantes !

Les femmes ! — Ah ! sinon Shakspeare, nul jamais,
Nul ne les sut aimer comme tu les aimais.
Toi seul as su chanter, toi seul as su comprendre
Ce qu'enferme leur cœur d'héroïque et de tendre,
Combien il peut lutter, par le sort combattu,
Que pour elles l'amour est presque une vertu,
Mère des passions et des vertus plus hautes,
Et qui reste vivante au milieu de leurs fautes,

Imposant le respect de leur cœur aveuglé,
Comme un temple debout sur un monde écroulé.

O pures visions ! ô troupe magnanime !
C'est Bérénice, Esther, Andromaque et Monime,
C'est Hermione et Phèdre aux tragiques douleurs,
C'est Junie aux doux yeux voilés de tendres pleurs,
Les amantes en deuil, les pâles fiancées,
Toutes, le sein meurtri, toutes au cœur blessées,
Mais toutes, sans se plaindre et sans vouloir guérir,
Fières de leur blessure, heureuses d'en mourir.

Écoutez-les parler : leur voix enchanteresse
Est comme une musique et semble une caresse :
Appels, soupirs, aveux... — et les plus chauds accents
Pour arriver au cœur ne troublent point les sens.
Regardez-les marcher : de leur blancheur vêtues,
Elles passent avec des gestes de statues ;
Elles gardent, ainsi qu'un souvenir du ciel,
Jusque dans la douleur le rythme essentiel
Et meurent en chantant, comme de divins cygnes,
Sans altérer la paix et la splendeur des lignes.
— Car tu nous fais rêver, poète aimé des dieux,
A l'âme harmonieuse un corps harmonieux,
Car, par un admirable et délicat mystère,
Tes vers laissent toujours, comme aux fleurs de la terre,
A chaque fleur de l'âme une suave odeur :
A la beauté la grâce, à l'amour la pudeur.

Depuis, hélas ! combien ont traîné sur la scène
L'équivoque grossière et la laideur obscène !
D'autres, pires encor, peut-être, ont insulté
A toutes nos raisons d'espoir et de fierté,
Sali, — pour dissiper, disent-ils, nos chimères, —

Celles qui sont les sœurs, les amantes, les mères,
Souffle le vent de mort sur les fleurs du printemps
Et la peur de l'amour dans les cœurs de vingt ans...
— O Racine ! ô mon maître ! ô bienfaisant génie !
Pour nous avoir à flots versé de l'harmonie,
Pour avoir, en exemple à lui-même, montré
Dans ses nobles amours l'homme transfiguré,
Pour n'avoir pas connu l'ironie inféconde,
Pour avoir ajouté de la tendresse au monde,
Pour tes chants, des affronts et de l'oubli vainqueurs,
Voici la palme d'or, poète ! — et tous nos cœurs !

MUSIQUE AU BORD DE LA MER

Un soir, un soir d'été calme et propice au rêve,
Nous nous étions ensemble assis près de la grève.
Une ineffable paix tombait des cieux en nous,
Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
Nous écoutions la plainte à peine saisissable
Des vagues qui là-bas se mouraient sur le sable.
— Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain
Chanta : ce chant vers nous flottait, comme incertain,
Mais si mélancolique et si beau, qu'à l'entendre
On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
On eût cru des baisers, des soupirs, des adieux...
Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah ! tristes, chantait-il, sont les roses fanées !
Tristes, les jours perdus et les nuits profanées,

Les amours qu'un matin suffit à défleurir !
Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir,
La beauté que le temps inexorable emporte,
Et la virginité du cœur flétrie et morte !...
— Mais douces sont les fleurs et douces les amours
Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours !
Doux, les chastes baisers, charmants, les jeunes couples
Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,
Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
Joyeux et l'un pour l'autre étant tout l'univers !
Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie,
Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
Qu'ils passeront quand même, en se donnant la main !
Beaux, les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
Vers le même sommet ont pris la même route,
Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
Qui sentent leur amour pareil à la vertu,
Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles ! »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
Auprès des flots, chantait harmonieusement.
Puis s'assombrit le ciel et se tut la musique...
Et nous pleurions d'avoir, pendant cette heure unique,
Goûté, dans un accord grave et délicieux,
L'infini de l'amour, de la mer et des cieux !

TROIS SONNETS

I

PEUR DE LA VIE

Le soir descend sur nous, le soir silencieux.
Nous rêvons, enlacés depuis de longues heures,
Sans rien dire, oubliant le monde et ses vains leurres,
Comme si nous étions seuls vivants sous les cieux.

Mais voici que nos fronts deviennent soucieux;
Tu te sens bien heureuse, et cependant tu pleures;
Et moi, qui n'ai pas eu de minutes meilleures,
Ainsi que toi, pourtant, j'ai des pleurs dans les yeux.

C'est que la vision subite de la vie,
Comme une ombre, a passé sur notre âme ravie...
Alors nous frissonnons, nous nous serrons plus fort,

Et nous songeons tous deux que la nuit est trop brève,
Qu'il faudrait s'endormir ensemble dans la mort
Pour fixer à jamais la douceur de son rêve.

II

NOTRE RÊVE

Donc, en ce même instant, flottait à mon insu
Au fond de tes regards humides de tendresse
Ce rêve qui mettait dans les miens son ivresse :
Un frêle et doux enfant de notre chair issu.

Notre enfant ! Quel espoir en lui serait déçu ?
Quels dons ne recevrait avec son droit d'aînesse
Ce fruit de notre force et de notre jeunesse,
Ce fils, en plein bonheur, en plein amour conçu ?

Car pour te révéler jusqu'au bout ma chimère,
Je veux un fils : les fils ressemblent à leur mère.
Qu'il ait tes yeux, tes traits, ta fierté, ta douceur...

Et s'il doit retenir une part de moi-même,
Que son cœur seulement soit pareil à mon cœur,
Afin qu'un jour il sache aimer comme je t'aime !

III

RÉCONCILIATION

J'ai voulu de l'Amour séparer le Désir,
Quand ce maître fatal, d'un regard ou d'un signe
Liant ma chair fragile à quelque chair indigne,
M'imposait en dégoût la rançon du plaisir.

Depuis ce temps, — ô joie ! orgueil ! j'ai pu choisir
La beauté dont l'amour a des pudeurs de cygne,
Et j'ai compris, alors, quelle faveur insigne
Fit, quand s'aiment les cœurs, les bras pour se saisir.

O mon Amour unique ! à présent que je t'aime,
Je vois dans le Désir la Chasteté suprême,
L'ineffable lien de la terre à l'azur ;

Et sur ton sein pâmé lorsque mon sein se pâme,
Je me sens noble et fier, je me sens jeune et pur,
Comme si j'étreignais la forme de ton âme !

EDMOND HARAUCOURT

1857

EDMOND HARAUCOURT, *né à Bourmont (Haute-Marne) le 18 octobre 1857, a publié* L'Ame nue, *poésies, chez Charpentier, en 1885, et* Amis, *roman, chez le même, en 1887.*

Entre tous les jeunes poètes qui se sont révélés dans ces dernières années, Edmond Haraucourt est assurément le plus remarquable et le mieux doué comme penseur et comme artiste. L'Ame nue *est un recueil de fort beaux poèmes, où il a su exprimer de hautes conceptions en une langue noble et correcte, et prouver qu'il possédait, dans une parfaite concordance, un sens philosophique très averti, uni au sentiment de la nature et à celui du grand art. Son talent, si élevé déjà, ne peut manquer d'acquérir encore plus de certitude et d'éclat, à mesure qu'il illustrera d'images vivantes et colorées la ferme substance de ses vers.*

LECONTE DE LISLE.

MAGNIFICAT

Les dogmes sont perdus qui consolaient la terre ;
Les âmes des rêveurs sont des étangs bourbeux
D'où monte vers la brume un sanglot solitaire,
Comme un cri de crapaud écrasé par des bœufs.

Et l'antique tristesse élargit son empire,
Ajoutant jour par jour les regrets aux regrets;
Et chacun de nos maux nous en engendre un pire,
Ainsi que les forêts qui naissent des forêts.

Tout s'en va; la raison tremble, l'amour s'effare,
Et le monde, toujours plus souffrant et plus vieux,
Entassant ses chagrins, grossit comme un avare
Le trésor de douleurs légué par les aïeux.

Donc, puisque nous voilà tout nus dans la nature,
Orphelins de la foi, seuls avec nos rancœurs,
Salut à toi, Beauté, religion future,
Dernier secours des dieux, recours dernier des cœurs!

Beauté, vertu palpable, esprit de la matière,
Sœur de la vérité, vierge mère de l'art;
Beauté, splendeur du bronze et gloire de la pierre,
Culte saint des fervents qui sont venus trop tard!

Ame des corps sans âme et règle sans caprice;
Germe et terme de tout; force, but et moyen;
Loi douce qui défends que l'univers périsse,
Suprême et seul amour qui fasses croire au bien!

Sagesse des couleurs, mysticité des choses;
Majesté de la vie et sacre de la chair;
Terre promise, Eden des yeux, Paradis roses,
Astre qui nous conduis et rends le soir plus cher!

Arc-en-ciel apparu sur l'orage des larmes
Que versait notre angoisse en attendant sa fin;
Aurore de la joie et couchant des alarmes,
Manne d'idéal pur dont notre rêve a faim!

C'est toi le vrai sauveur et toi le vrai messie,
Rédemption des sens, crèche des voluptés,
Verbe que promettait l'antique prophétie,
Seul don de Jéhovah à ses déshérités!

Salut! Nous dresserons dans des châsses d'ivoire
De blancs socles d'argent sous tes pieds immortels,
Et l'homme, ayant des dieux auxquels il puisse croire,
Rajeunira son cœur en baisant tes autels.

Nous, tes prêtres émus, apôtres et prophètes,
Chanterons l'hosannah sur des rythmes joyeux;
Les vierges tresseront des myrtes pour tes fêtes,
Et la paix fleurissante embaumera les cieux!

Mais si je meurs trop tôt pour saluer ton temple
Et voir grandir nos fils dans l'amour de ta loi,
J'aurai du moins l'orgueil et l'honneur de l'exemple,
Moi qui brûle ma vie à n'adorer que toi!

LE CLOITRE

Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil.
De larges remparts gris ceignent le cloître austère,
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.

Le saint lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil,
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère:
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et sous le voile blanc portent leur propre deuil,

Tous les ressorts humains se sont rompus en elles;
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temps, hors du Lieu.

Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie,
Êtres inexistants qui s'abîment en Dieu,
Vivantes dans la mort et mortes dans la vie.

ARMA VIRUMQUE

ORGUEIL! Cuirasse d'or, casque d'airain poli!
Armure surhumaine à la taille de l'homme,
Heaume fait de dédains, de pardons et d'oubli,
Flamme qui luis dans l'œil des fiers, dès qu'on les nomme!

Baudrier de la foi! Virilité du cœur!
Orgueil, consolateur fraternel du génie,
Qui fis Satan vaincu plus grand que Dieu vainqueur!
Baume dans le combat, chrême dans l'agonie!

Intime avènement des gueux qui sont nés rois!
Lumière astrale, aux fronts divins souillés d'insultes;
Nimbe étoilé des saints et des martyrs en croix;
Orgueil, bourreau du doute et réconfort des cultes!

Béni sois-tu, péché plus beau que la vertu,
Toi qui venges les forts de la force du nombre:
Géant maudit des nains, orgueil, béni sois-tu,
Toi qui pleus des soleils sur l'envie et sur l'ombre!

LE VIEUX CHRIST

Très loin, sous la falaise aux murs profonds et droits,
Le vent berce le cri vespéral des macreuses;
La lande rousse endort ses ornières ocreuses
Que le soleil couchant fait saigner par endroits.

Seul, vers le ciel morbide où des nuages froids
Traînent avec ennui leurs masses douloureuses,
Debout dans l'herbe rare et les roches lépreuses,
Un Christ exténué tend ses deux bras en croix.

Son socle crevassé sort d'une fondrière;
Et lui, penchant son front lassé de la prière,
Comme pour être deux se regarde dans l'eau :

Mais l'onde, dont son œil scrute en vain les mystères,
Ne lui montre au miroir que son propre tableau
Et l'immense douleur des âmes solitaires.

CRI DU COQ

La brume s'épaissit. Par minute, une goutte,
Lourde, tombe des toits et claque sur les rocs.
Un vague rayon blanc luit sur le fer des socs;
L'ombre rêve, immobile, et le silence écoute.

Soudain, vif, poignardant le ciel, trouant la voûte,
Un coq lance son cri d'acier : le cri des coqs
Répond, sonne et ressaute au loin de chocs en chocs.
« Je ne dors pas ! » La nuit vibre et frissonne toute.

— Oubli, soir du malheur ! L'âme va s'assoupir...
Mais qu'un chagrin nouveau nous arrache un soupir,
Un seul, toute la vie en pleurs s'éveille et tremble !

Et l'on entend, du fond des vieux passés, là-bas,
Stridentes, tour à tour, sans fin, sans nombre, ensemble,
Les lointaines douleurs crier : « Je ne dors pas ! »

CLAIR DE LUNE

Jadis, aux jours du feu, quand la Terre, en hurlant,
Roulait son bloc fluide à travers le ciel blanc,
Elle enfla par degrés sa courbe originelle,
Puis, dans un vaste effort, creva ses flancs ignés,
Et lança, vers le flux des mondes déjà nés,
La Lune qui germait en elle.

Alors, dans la splendeur des siècles éclatants,
Sans relâche, sans fin, à toute heure du temps,
La mère, ivre d'amour, contemplait dans sa force
L'astre enfant qui courait comme un jeune soleil :
Il flambait. Un froid vint l'engourdir de sommeil
Et pétrifia son écorce.

Puis, ce fut l'âge blond des tiédeurs et des vents :
La Lune se peupla de murmures vivants ;
Elle eut des mers sans fond et des fleuves sans nombre,

Des troupeaux, des cités, des pleurs, des cris joyeux;
Elle eut l'amour; elle eut ses arts, ses lois, ses dieux,
Et, lentement, rentra dans l'ombre.

Depuis, rien ne sent plus son baiser jeune et chaud;
La Terre qui vieillit la cherche encor là-haut:
Tout est nu. Mais, le soir, passe un globe éphémère,
Et l'on dirait, à voir sa forme errer sans bruit,
L'âme d'un enfant mort qui reviendrait la nuit
Pour regarder dormir sa mère.

SUR UN BERCEAU

Enfant, pauvre petit qui tends tes deux poings roses,
Comme deux fleurs d'hiver sur la neige des draps,
Être vague qui ris et qui pleures sans causes,
Enfant, la vie est dure, et tu la connaîtras.

Dure et longue, la vie, hélas! la vie humaine,
Et demain, dès l'aurore, il faudra marcher seul,
Pour faire, avant le soir, la grand'route qui mène
Des plis du berceau blanc vers les plis du linceul.

Debout! Le jour a lui sur la côte escarpée:
L'or du soleil, dans les lointains, crépite et bout.
Va: c'est l'heure; voici la cuirasse et l'épée,
Et souviens-toi d'aller sans faillir, jusqu'au bout!

Fausses vertus, lois sans raisons, devoirs factices,
Efface de ton cœur les mensonges dévots:
Cherche la vérité par-dessus nos justices;
Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu vaux.

Chéris la mer, la grande impuissante éternelle
Qui console des vœux déçus et des regrets :
La nature bénit ceux qui vivent en elle,
Le calme naît au cœur du calme des forêts.

Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte;
Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous.
Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte;
Pardonne aux criminels et respecte les fous.

Laisse l'être à tous ceux que ta force te livre;
Ne rougis pas ta main dans la chair des mourants :
Car tous sont tes égaux devant le droit de vivre,
Et les plus outragés sont parfois les plus grands.

Ne daigne point haïr; sois fidèle à tes pactes;
Sois franc; ris peu; sois doux pour ceux qu'on fait souffrir,
Mais garde de juger les raisons ou les actes,
Car rien n'est absolu que l'espoir de mourir.

RÊVES GRIS

VIENS dans le mystère ému des longs soirs,
Dans l'air gris des soirs douteux et sereins,
Des soirs où les bois font des reposoirs
Pour les grands amours et les grands chagrins...

Tes yeux sont plus froids quand le ciel est pâle.
Oh! que les reflets du fleuve sont tristes!
On dirait un lac de nacre et d'opale
Où le ciel répand des fleurs d'améthystes.

Il pleut sur les monts des bleuets fanés,
De lentes vapeurs traînent sur les monts;
Les prés sont fauchés, les blés sont glanés;
Pourquoi souffrons-nous, nous qui nous aimons?

Sur le profil mou des toits et des arbres
La lune qui naît verse de la cendre,
Et les champs carrés ressemblent aux marbres
D'un grand cimetière où tu vas descendre...

Aimes-tu la nuit, la mort, le sommeil?
Aimes-tu l'oubli plus que les baisers?
J'en sais qui n'ont plus l'effroi du réveil!
Viens dormir au fond des bois apaisés.

TANCREDE MARTEL

1857

TANCRÈDE MARTEL *est né à Marseille le 16 mars 1857. Au sortir du collège, il débuta comme journaliste, fit représenter dans sa ville natale un acte en vers admirablement rimés,* Les Fiançailles de Villon, *et vint se fixer à Paris en 1879. La même année, parut son premier volume de vers,* Les Folles Ballades, *auquel Théodore de Banville donna l'accolade dans un feuilleton du* National. *Le prosateur se révéla plus tard par* La Main aux Dames *(1885), contes originaux et colorés, et surtout par le beau roman :* L'Homme à l'Hermine *(1886).*

En 1887, Tancrède Martel a publié un second volume lyrique : Les Poèmes à tous Crins, *et, comme prosateur,* La Parpaillote, *roman, puis* Paris Païen *(1888). Poète, romancier, conteur et critique, il est l'une des figures les plus intéressantes de la jeune génération. Tancrède Martel est un vrai poète et un gaulois. Sa langue est franche, gaie, naturelle. Le mot précis, l'épithète imprévue, le refrain piquant, le vers lancé comme à pleine voix, il a tout ce qui fait le charme de ce délicieux poème si français, la ballade. Son œuvre n'est déjà plus celle d'un disciple. Elle porte sa saveur originale. Elle dénote* quelqu'un.

Les poésies de Tancrède Martel sont éditées par la maison A. Lemerre.

JEAN RICHEPIN.

BALLADE

DES PARNASSIENS DE LA PROVINCE

Ils possèdent une guitare,
Deux dagues et trois bicoquets.
Ils ont l'œil clair, le cheveu rare,
Des accoutrements peu coquets.
Leurs chiens sont de vilains roquets.
Fous des femmes à taille mince,
Ils leur décochent des bouquets,
Les Parnassiens de la province.

Leur humeur est folle et bizarre :
On les tient pour des paltoquets.
Leur oncle, encor jeune, est avare
Et boit sans avoir de hoquets.
Ils fréquentent les mastroquets,
Sachant que leur cousine évince
Les étrangleurs de perroquets,
Les Parnassiens de la province.

Quand ils se rendront à la gare,
Nul ne portera leurs paquets.
Ils font une ode à leur cigare,
Se donnent d'affreux sobriquets,
Plantent partout de gros piquets,
Font baron Banville, Hugo prince;
Et pour fusils disent : mousquets,
Les Parnassiens de la province.

ENVOI

Honneur aux porteurs de toquets !
C'est pour l'art que leur âme en pince.
Ils ont les vers pour bilboquets,
Les Parnassiens de la province.

(Les Folles Ballades)

BALLADE

EN L'HONNEUR DE LA RUE DE LA LAMPROIE A TOURS

L'ÉTÉ dernier, j'ai découvert à Tours
Une ruelle étroite et tortueuse,
Où le truand dut faire de bons tours
Et se montra paré d'une tueuse.
Nulle maison n'y semble somptueuse,
Et le quartier porte un nom de poisson :
Filles de joie et marchands de boisson
Hantent ces lieux propices aux mécomptes ;
Mais le flâneur y voit maint écusson !
La vieille rue est un recueil de contes.

Plus d'une gouge aux robustes contours,
Vous promettant la nuit voluptueuse,
S'y promena, superbe en ses atours,
Fardée à point, fière et majestueuse.
Le bon vieux temps, époque impétueuse,

Entre ces murs fredonnait sa chanson :
Les clercs, épris de leur maître Gerson,
Les escholiers, les gueux et les vicomtes,
Ont mangé là rillette et saucisson...
La vieille rue est un recueil de contes.

J'aime à rêver au coin des carrefours,
En contemplant la muraille lépreuse
Des vieux logis aussi noirs que des fours.
Le martinet, dont l'aile langoureuse
Bat les pignons, me rend la vie heureuse.
Quand les ruisseaux, en roulant un tesson,
Font dans la rue un refrain de basson,
On est si loin de l'or et des escomptes,
Et de la rente et de Pont-à-Mousson !
La vieille rue est un recueil de contes.

ENVOI

Prince, dînez sous l'arbre à Robinson ;
Mangez, la nuit, l'écrevisse en buisson,
Et dans le jour soyez tout à vos comptes :
Je vais à Tours payer votre rançon !
La vieille rue est un recueil de contes.

(Les Poèmes à tous Crins)

ETRENNES A MA MIE

Ce soir, en regagnant mon gîte
Sans joyau pour toi dans la main,
Le cœur tout attristé, Brigitte,
J'ai rêvé le long du chemin.

Éclaboussé par les gouttières,
Je songeais aux coffrets nacrés,
Aux colliers, aux plumes altières,
Aux bijoux, aux écrins dorés.

Ils me chantaient jusqu'à l'ivresse
La sérénade du Métal;
Et leur éclat, ô ma maîtresse!
Leur fol éclat m'a fait du mal.

Pourtant, je te dois des étrennes.
Que veux-tu de moi pour cadeau :
Un gai pinson, mangeur de graines,
Ou des fleurs dans un verre d'eau?

J'ai des trous à mon escarcelle,
Et les éventails sont bien chers;
Dédaigne la vieille vaisselle,
Choisis un cachemire, — en vers!

Mais, puisque dans notre demeure
L'amour habite aussi, veux-tu,
Jusqu'à ce que l'un de nous meure,
Tirer la langue à la vertu?

(Les Poèmes à tous Crins)

BALLADE

POUR LA PLUS BELLE

TOUTE ma vie, en tous lieux, en tous temps,
Je chanterai ta grâce et ton sourire,
Et ton regard qui brave les autans,
Et ta beauté, cause de mon martyre!
Ton œil ardent, mystérieux, m'attire

Mille fois plus que l'implacable aimant.
Être angélique, adorable et charmant,
Ouvre tes bras : je n'ai plus rien à craindre!
Tout disparaît inévitablement;
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

Aimons! A quoi servirait le printemps
Si je n'avais pas le droit de te dire :
A toi ma vie, à nous deux nos vingt ans!
Nous nous aimons ainsi que dans Shakspeare,
Et s'il fallait conquérir un empire
Pour qu'à ton front brillât le diamant,
Je partirais, belle, sur le moment :
Tu n'aurais pas le soin de m'y contraindre.
Tout ira choir en un gouffre inclément;
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

Le dieu d'amour aime les combattants
Au cœur desquels la passion respire.
Honte à jamais aux pleurs débilitants!
Ton œil profond, où mon âme se mire,
N'a point douté du plaisir qu'il m'inspire
Et ne veut plus rompre l'enchantement.
Si ta pensée est mon soulagement,
Tu garderas la mienne sans te plaindre;
Et nous fuirons ce monde en nous aimant!
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

ENVOI

Princesse! ô toi ma gloire et mon tourment!
Plus qu'un sommeil de Belle-au-bois-dormant,

Laisse durer mon extase, et, sans feindre,
Laisse mon cœur te dire éperdument :
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre !

(Les Poèmes à tous Crins)

---

*
* *

Comme un phare éclatant dans la profonde nuit,
Je t'ai toujours suivie, ô Muse, ô ma chimère !
Malgré, comme dit Gill, les frayeurs d'une mère,
Malgré l'envieux louche et le traître qui nuit.

Midi n'est plus. Je vais maintenant vers minuit,
Le front toujours levé dans la tourmente amère,
Conquérant l'existence ainsi qu'un fils d'Homère ;
Mais sans dire mon mal, mon dégoût, mon ennui !

Ah ! je l'aurai connu, le triste honneur de vivre !
J'ai laissé des lambeaux de mon cœur dans ce livre,
Mais j'entends rester seul à juger de mon cas.

Qu'importe la douleur puisque la vie est brève !
Il me reste, en ce temps d'insipide fracas,
Le culte de mon art et l'orgueil de mon rêve.

(Les Poèmes à tous Crins)

FELIX JEANTET

1857

FELIX JEANTET, *né à Saint-Claude-sur-Bienne (Jura), a publié en 1887 un remarquable volume de vers,* Les Plastiques. *M. Jeantet doit être rangé parmi les poètes de la Femme. Ce qu'il exalte surtout en elle, — justifiant ainsi le titre de son ouvrage, — c'est la splendeur des lignes et des couleurs, la gloire des beaux corps tels que les ont évoqués les grands peintres de la nudité, Titien, Rubens, Henner, dont les noms reviennent volontiers sous sa plume. Mais ses vers font plutôt songer, par leur naturalisme hardi, aux belles courtisanes des artistes de la Renaissance qu'aux nymphes si divinement chastes du maître contemporain. M. Jeantet est de ceux que la Femme obsède plus qu'elle ne les émeut; ses émotions, du moins, sont plus souvent esthétiques et sensuelles que morales. — Toutefois, en quelques poèmes écrits sous la dictée du Souvenir, cette sensualité se tempère d'un sentiment exquis; ainsi dans ces* Yeux de Velours *dont la tristesse mystérieuse enveloppe et fascine comme l'Antonia d'Hoffmann ou la Ligeia d'Edgar Poë. — Et c'est encore en ces pages, nous semble-t-il, que le poète rend son plus profond hommage à la Beauté.*

Les poésies de M. Félix Jeantet se trouvent chez G. Charpentier et Cᵉ, éditeurs.

AUGUSTE DORCHAIN.

PAYSAGE ANTIQUE

Il est des jours de rêve où d'un poète éteint
Le souvenir chantant sous le front vous bourdonne,
Air démodé, vieil air à qui l'on s'abandonne :
Ma mémoire aujourd'hui parlait grec et latin,

Et, tandis que j'allais en rêvant de Virgile,
Mâchonnant par lambeaux des vers inachevés,
J'ai vu soudain germer aux fentes des pavés
Les vertes floraisons d'une riante idylle.

— C'était la mer d'azur et le blanc Archipel,
Une île, fleur de marbre, étroite et peu profonde,
Comme un bijou serti dans l'anneau bleu de l'onde,
Et — plus bleu que les flots encor — c'était le ciel !

C'était un frais gazon et des grottes ombreuses
Où la source bavarde égrenait ses refrains,
Et, dans l'or cru du jour, sous les astres sereins,
Les fières nudités des Nymphes amoureuses.

Jusqu'à leurs pieds bénis apportant ses baisers,
Le flot, le flot sonore éclaboussait la rive,
Cependant que leurs seins à la pointe rétive
Rayonnaient au soleil de perles arrosés.

Des couplets alternés la vague mélodie
M'arrivait en dansant sur la cime des flots,
Des couplets qu'au lointain chantaient les matelots
Sur les rythmes légers de la molle Lydie ;

Et, tandis que l'écho des vers, l'écho menteur,
Endormait doucement mon oreille charmée,
Il me semblait sentir, dans la brise embaumée,
De ces divines chairs l'odorante moiteur :

Car des corps alanguis et des lèvres mi-closes,
De l'épaisse toison des cheveux blonds et bruns,
S'exhalait à l'entour l'ivresse des parfums,
L'ivresse assoupissante où dort l'oubli des choses !

LES SIRÈNES

BLEUE à peine et laiteuse, étincelante et pâle,
Sous les claires blancheurs qui tombent de la lune,
Tu gonfles, ô Thétys, ton beau ventre d'opale
Qui se prête aux vaisseaux des chercheurs de fortune.

Vers des bords insondés ils iront faire escale,
Poussés par l'avarice et la brise opportune ;
Et puis, ils reviendront, chargés à pleine cale
Des perles, des coraux dérobés à Neptune...

Cependant, à l'avant, j'interroge les vagues,
Moi dont le cœur, Déesse, est plein de choses vagues,
Moi que charment la lune et la musique tendre,

Je me penche, la nuit, sur l'onde, et m'évertue,
Ecoutant, écoutant, car mon rêve est d'entendre
La Sirène aux yeux verts qui si longtemps s'est tue !

LES YEUX DE VELOURS

Ceux dont le court destin doit borner la jeunesse
A la fuite de quelques jours
Ont souvent des yeux doux dont le regard caresse,
Diamants qui seraient velours !...

*
* *

Clairs et troubles pourtant comme un flot trop profond,
— Ciel renversé tout plein d'oiseaux,
Où, las de traverser les eaux,
Le soleil absorbé se disperse et se fond, —

Ces yeux inquiétants des êtres condamnés,
Vos yeux timides, vos yeux fous,
Vos grands yeux turbulents et doux,
Si bleus quand vous viviez, la Mort les a fanés !

Si bleus, ma chère amour, ah ! que je les aimais,
Limpides sources de clarté,
Comme en ses jours de pureté
L'azur nouvel éclos des avrils et des mais !

Ouvrant sous les cils d'or leurs corolles de fleurs,
Parmi la moisson des cheveux,
C'étaient comme des bleuets bleus
Qu'une rosée à peine eût humectés de pleurs.

Si bleus quand vous viviez, la Mort les a flétris,
Ces yeux, ces chers yeux fleurissants,
Que j'ai fermés et dont je sens
Peser encor sur moi les regards défleuris !

****

Pauvres yeux, maintenant muets et sans couleur,
Oh! combien tristes les voilà,
Élargissant dans l'au-delà
Le mystique secret de leur fixe pâleur!

Car la Mort n'éteint pas les yeux qu'elle a fermés :
Ils se rouvrent dans l'infini,
Mais leur éclat reste terni...
Peut-être du regret de ceux qu'ils ont aimés;

Et, dans le morne empire où vont les cœurs élus,
Parmi l'espace inhabité,
Remplis de vague éternité,
Ils nous voient, et c'est nous qui ne les voyons plus!

*
* *

Tes yeux, ou seulement l'*image* de tes yeux,
O chère amante morte,
Il me semble qu'ainsi dans le lointain des cieux
Un triste et doux rayon en sorte.

Astres pâlis, déteints, effacés, je les vois,
Je les rêve peut-être :
La nuit, on entend bien les morts avec des voix
Que l'oreille croit reconnaître!

Tes yeux, ou seulement *cette âme* de tes yeux,
(Qu'importe que je rêve?)
Mon cœur est comme un firmament silencieux
Où leur reflet tremble et s'élève :

Ils sont là, toujours là, tendres languissamment,
Oh! tendres et si tristes,
Tels qu'ils étaient, et plus semblables seulement
A de très pâles améthystes;

Et toute la douceur de leurs effluves lents
Me caresse et me couve :
Tels que jadis, troublés et plus encor troublants,
Oui, tout pareils je les retrouve !

Chers yeux, miroirs plaintifs, quelle ombre habite encor
Vos dolentes prunelles,
Alors que maintenant s'est ouvert le décor,
Pour vous, des choses éternelles ?

Toujours ce regret vague ou cet arrière-effroi
Qui les emplit vivantes !...
Chers yeux, je vous contemple, à présent, et c'est moi
Qu'envahissent des épouvantes :

Puisque la Mort n'a pas changé votre regard,
Sous vos paupières lasses
Était-ce donc déjà son fantôme hagard
Dont l'ombre ternissait leurs glaces ?

Est-ce elle, ô mon amour, que j'ai vue en tes yeux,
Veloutant leur caresse ?
Est-ce elle, en les voilant, qui m'a fait chérir mieux
Les yeux profonds de ma maîtresse ?

O Mort fatale, écrite en ces yeux que j'aimais,
Une angoisse me hante :
Si c'était toi, secrètement, qui me charmais,
Mort dormant sous leur eau dormante ?

Et quand si tendrement sur eux tant de baisers
Descendaient de mes lèvres,
Si j'y baisais déjà tes tourments déguisés
Et la menace de tes fièvres ?

Comme de doux oiseaux dans leur nid dérobés
Et qu'un souffle effarouche,
Je les sentais, sous l'or des longs cils recourbés,
Remuants et chauds sous ma bouche :

Ah ! follement, oui, follement, sans rien prévoir,
Mes baisers extatiques,
Loin de le détester, cherchaient le spectre noir
En leurs langueurs énigmatiques,

Et toujours, dans les nuits, je me repentirai,
Toi qui dors sous le chêne,
D'avoir obscurément en toi-même adoré
Le *charme* de ta mort prochaine !...

*
* *

Ah ! c'est horrible, et le Destin est trop cruel
Dont les lois ténébreuses,
Voilant et trahissant le mal éventuel
Au fond des prunelles heureuses,

Se plaisent à donner ce regard de velours,
Doux comme une caresse,
Aux êtres condamnés dont s'envolent les jours
Et qui n'auront qu'une jeunesse !

LAURENT TAILHADE

1857

LAURENT TAILHADE *est d'une famille originaire de l'Espagne. Il a publié en 1880 un volume de poésies,* Le Jardin des Rêves, *pour lequel Théodore de Banville écrivit une préface, dont il faut citer les premières lignes au moins, car venant du poète des* Stalactites, *elle est le meilleur et le plus juste éloge des vers qu'elle précède:*

« *Voici, lecteur, un des plus beaux et des plus curieux livres de poèmes* « *qui aient été écrits depuis longtemps, un livre qui s'impose à ton atten-* « *tion, car il est bien de ce temps, de cette heure même, et il contient au* « *plus haut degré les qualités essentielles à la jeune génération artiste et* « *poète, c'est-à-dire à la fois la délicatesse la plus raffinée et la plus* « *excessive, et le paroxysme, l'intensité, la prodigieuse splendeur de la* « *couleur éblouie.* »

Les poésies de M. Laurent Tailhade ont été éditées par Alphonse Lemerre.

A. L.

TRISTESSE AU JARDIN

Le doux rêve que tu nias,
Je l'ai su retrouver parmi
Les lis et les pétunias,
Fleurs de mon automne accalmi.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

La vigne pourpre aux raisins bleus
Festonne les murs du jardin
Où nichent maints oiseaux frileux
Sous le feuillage incarnadin.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Dans le bassin qu'elle verdit,
L'eau pleure inconsolablement
Et, mélancolique, redit
Les mots trompeurs de ton serment.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Automne ! deuil précoce et doux !
Sous le ciel aux feux apaisés,
Les languissantes roses d'août
Gardent l'odeur de tes baisers.

Voici que par les allées
Meurent les branches d'azalées.

LES FLEURS D'OPHÉLIE

FLEURS sur fleurs! fleurs d'été, fleurs de printemps! fleurs blêmes
De novembre épanchant la rancœur des adieux
Et, dans les joncs tressés, les fauves chrysanthèmes.

Les lotus réservés pour la table des dieux;
Les lis hautains, parmi les touffes d'amaranthes,
Dressant avec orgueil leurs thyrses radieux;

Les roses de Noël aux pâleurs transparentes.
Et puis, toutes les fleurs éprises des tombeaux,
Violettes des morts, fougères odorantes;

Asphodèles, soleils héraldiques et beaux,
Mandragores criant d'une voix surhumaine
Au pied des gibets noirs que hantent les corbeaux.

Fleurs sur fleurs! Effeuillez des fleurs! Que l'on promène
Des encensoirs fleuris sur le tertre où, là-bas,
Dort Ophélie avec Rowena de Trémaine.

Amour! Amour! et sur leurs fronts que tu courbas
Fais ruisseler la pourpre extatique des roses,
Pareille au sang joyeux versé dans les combats.

Jadis elles chantaient, vierges aux blondeurs roses,
Les Amantes des jours qui ne renaîtront plus,
Sous leurs habits tissés d'ors fins et d'argyroses.

O lointaine douceur des printemps révolus!
Epanouissement auroral des Idées!
Porte du ciel offerte aux lèvres des élus!

Les vierges à présent, mortes ou possédées,
Sont loin ! bien loin ! L'espoir est tombé de nos cœurs,
Telles d'un arbre mort les branches émondées.

Et l'Ombre, et les Regrets, et l'Oubli sont vainqueurs.

*
* *

A travers les iris et les joncs, Ophélie
Abandonne son âme aux murmures berceurs
Du fleuve seul témoin de sa mélancolie.

Et voici qu'au fond des verdâtres épaisseurs
Tintent confusément des harpes cristallines
Attirantes avec leurs rythmes obsesseurs.

L'or diffus du soleil empourpre les collines
Par delà le château d'Elseneur et les tours
Qu'assombrissent déjà les Ténèbres félines.

La Nuit féline dans sa robe de velours
Berce les eaux, les vals profonds et les ciels mornes,
Et des saules noueux estompe les contours.

Et les nuages roux du ponant sont des mornes
Où grimpent, lance au poing, d'atroces cavaliers
Eperonnant le vol furieux des licornes.

Or, la Dame qui rêve aux serments oubliés
Marmonne un virelai très ancien. La démence
Élargit sur son front les deuils multipliés.

Fleurs sur fleurs ! Des sanglots éteignent sa romance,
Tandis que, les cheveux couronnés de jasmin,
Elle s'incline vers les joncs du Fleuve immense.

Les Nixes près du bord lui montrent le chemin,
Et, calme, au fil de l'onde en les glauques prairies,
Elle descend avec des bleuets dans la main.

Les fleurs palustres sur ses paupières meurtries
Poseront le dictame infini du sommeil,
Dans des jardins de nacre au sol de pierreries.

Sous les porches d'azur où jamais le soleil
Ne dore des galets la candeur ivoirine,
Sous les nymphéas blancs teintés de sang vermeil,

Ophélie a fermé ses yeux d'algue marine.

RAPHAËL-GEORGES LEVY

1857

LÉVY (RAPHAËL-GEORGES) *est fils d'un inspecteur-général de l'Université. Nourri des fortes études de l'*Alma Mater, *il remporta au Grand Concours le prix d'honneur de Rhétorique. Tout en s'adonnant plus spécialement aux études de droit et d'économie politique, il gardait au fond du cœur le culte ardent des lettres. Il a publié en 1886 un volume de vers qui dénotent un effort personnel et la gravité d'un travailleur consciencieux. Nous reproduisons, entre autres pièces, la dédicace* In Memoriam, *hommage éloquent et ému au père de l'auteur.*

Les poésies de M. Lévy ont été éditées par A. Lemerre.

A. L.

IN MEMORIAM

HEUREUX ceux qui, groupés près du chef de famille,
Ont atteint l'âge heureux de leur maturité,
Sans que la mort, à l'heure où tout sourit et brille,
Ait fait un vide affreux sous leur toit dévasté.

Ceux-là peuvent encor retremper leur courage
A la saine gaîté du paternel foyer,
Et, se fortifiant au contact d'un autre âge,
Les soucis de la vie un instant oublier !

Mais quand le sort impie arrache un jeune frère
A ceux qui l'entouraient de tendresse et d'amour,
Et que, brisant l'espoir d'une illustre carrière,
Il lui ravit l'éclat et la douceur du jour;

Quand nous lisons, au front pâli de notre mère,
La douleur qu'elle porte et qu'elle ne dit pas,
Hélas ! où retrouver la force nécessaire
Pour remplir jusqu'au bout notre tâche ici-bas?

Et pourtant, au plus fort des épreuves cruelles,
Tu nous soutins, mon père, et nous montrant là-haut,
En face de la mort, les clartés éternelles,
Tu tiras les leçons de vivre du tombeau.

Mais tu fus enlevé longtemps avant ton heure,
Toi dont le mâle exemple est mon ferme soutien;
Toi qui veux que je lutte et non pas que je pleure,
Les yeux fixés toujours sur le vrai, sur le bien;

Toi, jusqu'au dernier jour fort comme en ta jeunesse,
Dont le cœur rayonnait de féconde chaleur,
Toi dont la bouche, même à l'heure de détresse,
Eut ce divin souris qui fut notre bonheur;

Toi qui, dans l'assidu commerce des grands hommes,
Puisas et leur sagesse et leur sérénité,
Et qui ne connus pas, agités que nous sommes,
Le doute où se débat notre fragilité.

Mon père, c'est à toi qu'est consacré ce livre ;
A ton saint souvenir je veux le dédier.
Comme tu me l'appris, je m'efforce de vivre
Et de mener à fin ma tâche d'ouvrier.

Aux matins de printemps, par les bois et la plaine,
Tu conduisais mes pas lorsque j'étais enfant.
Sous tes yeux je courais jusqu'à perdre l'haleine,
Puis je venais t'offrir mon butin, triomphant.

Aujourd'hui comme alors, j'ai cueilli parmi l'herbe
Les plantes dont l'éclat m'a paru le plus beau,
Et pour toi, comme alors, j'ai lié cette gerbe :
Mais je l'apporte, hélas ! au marbre d'un tombeau.

CHANT DE GUERRE RUSSE

Allons, mon beau cheval ! Voici les saintes guerres !
Courons du Pruth à Marmora !
Sous les palais des janissaires,
Dans les ondes amères
Mon beau cheval se baignera.

Le pope du village a levé la croix grecque,
La divine croix du Seigneur !
Depuis Bagdad jusqu'à la Mecque,
De Médine à Tchesmé, les Musulmans ont peur.

Vois-tu briller là-bas la coupole arrondie
Que parmi les hauts minarets
Fait resplendir Sainte-Sophie ?
Par mon sang, par ma vie,
Cheval, ferme sur tes jarrets !

Ton sabot est-il dur, puissante ton haleine?
Sous les balles des ennemis
Sauras-tu traverser la plaine,
Où nous fauchons les Turcs ainsi que des épis?

Sauras-tu me porter jusqu'aux murs de Byzance,
Lorsque l'assaut s'y donnera?
Viens! le Petit Père s'avance,
Et de la Providence
Le dessein s'exécutera.

Ils ont beau déployer l'étendard du Prophète,
L'étendard et le croissant d'or:
Comme le soleil la tempête,
Nous les disperserons: le Czar est le plus fort.

Allons, mon beau cheval aux fumantes narines,
Mange de l'avoine et du foin:
Des Turcs les hordes assassines
Ont semé les ruines
Et la mort sur notre chemin;

Et, plus d'un soir peut-être, en ces pays bulgares,
Ton maître et toi, vieux serviteur,
Trouveront avoine et pain rares.
Mais qu'importe la faim, pourvu qu'on soit vainqueur?

Allons, mon beau cheval, quittez le pâturage;
Je mets le pied à l'étrier:
Armons tous deux notre courage,
Et puis nous ferons rage
Contre les bataillons d'acier.

De nos fiers escadrons les lignes onduleuses
Se déroulent sous le ciel bleu :
Entends-tu leurs clameurs joyeuses?
A la charge, en avant, pour le Czar et pour Dieu !

PORTRAIT VÉNITIEN

J'AIME les cheveux roux et les visages pâles
Comme les a toujours aimés le Titien :
Ces deux couleurs sont pures et royales ;
Elles vont aux enfants de sang patricien.

J'aime les fines mains aux ongles longs et roses,
Aux veines qui de bleu se colorent parfois :
Ces fines mains nous disent tant de choses,
Tant de force et de grâce est unie en leurs doigts !

J'aime sur de grands yeux les paupières baissées,
Et l'ombre des cils noirs qui les rendent plus doux ;
Car le reflet des divines pensées
S'échappe de ces yeux et descend jusqu'à nous.

MELLE JEANNE LOISEAU

JEANNE LOISEAU

(DANIEL LESUEUR)

1858

MADEMOISELLE JEANNE LOISEAU *a publié de nombreux romans, sous le pseudonyme de* DANIEL LESUEUR. *C'est même ce nom-là qu'elle a choisi pour signer l'un de ses volumes, moitié prose et moitié vers :* Un Mystérieux Amour. *Une seule page ouverte au hasard dans l'œuvre déjà considérable de cette jeune femme suffit pour révéler son immense talent. Tout en elle découvre un esprit d'une essence véritablement supérieure; au moindre geste se trahit la déesse.*

Comme bien peu de ses contemporains, Melle Loiseau s'élève tout naturellement, sans effort, même dans les poésies les plus passionnées, jusqu'à l'idée générale. — Quand elle chante, elle rend l'âme humaine, tout en traduisant avec sincérité ses impressions personnelles. Interpréter les sentiments de tous, porter quelque chose de l'humanité dans son propre cœur, voilà ce qui distingue avant tout l'écrivain du simple homme de lettres, et ce que l'on trouve, à un degré surprenant, chez Melle Loiseau.

*Penseur et artiste, elle fait preuve, pareillement, surtout dans la partie philosophique d'*Un Mystérieux Amour, *de connaissances aussi précises qu'étendues. Deux sonnets :* La Lutte pour l'Existence *et* La Voix des Morts, *résument, sous la forme la plus belle, deux théories qu'exposent moins sûrement les longs volumes des philosophes de profession.*

Schopenhauer avait trouvé son poète en Mme Ackermann; Darwin possède le sien, inférieur à nul autre, en Melle Loiseau, qui, après avoir

débuté par des vers gracieux : Fleurs d'Avril *(1882), a trouvé sa voie dans* Un Mystérieux Amour *(1886).*

Les poésies de Melle Loiseau et ses derniers romans ont eu pour éditeur A. Lemerre. Ses premiers romans sont chez Calmann Lévy.

E. Ledrain.

UNE GOUTTE D'EAU

Élément merveilleux, source, miroir ou flamme,
Flot d'azur, qu'un rayon du ciel peut embraser,
Dans ton sein palpitant tu dois cacher une âme,
Vive, douce pourtant, et prompte à s'apaiser.

Ne dit-on pas : « Changeant comme l'onde et la femme ? »
Contre le roc ému la mer vient se briser :
L'écume que, farouche, élève chaque lame,
Sur les fleurs, dans la nuit, descend comme un baiser.

Roulant au flanc des monts, la cascade légère
Semble glisser gaîment sur les lits de fougère ;
Le ruisseau chante ou pleure à travers les forêts.

Rien n'a tant de pouvoir et rien n'a tant de charme.
O pure goutte d'eau ! qui dira tes attraits ?
N'es-tu pas l'Océan ?... N'es-tu pas une larme ?

(Fleurs d'Avril)

SUPRÊME SAGESSE

Ami, lorsque, pensif, et chargé de science,
Les pieds encor poudreux du chemin parcouru,
Sceptique, et détrompé par votre expérience,
Vous m'êtes apparu ;

Je me suis dit, moi, faible, et l'âme si meurtrie :
Il connaît des secrets pleins d'âpre volupté,
Pouvant donner au cœur qui sanglote et qui prie
L'impassibilité.

Il sait, lui qui fraya sa route inexplorée,
A travers des tombeaux, vers les siècles lointains,
La valeur véritable et l'essence ignorée
Des bonheurs incertains.

Sans doute il guérira l'espoir qui reste encore,
Et qui fait tant souffrir, étant toujours déçu,
L'espoir, mal immortel, qui charme et qui dévore
Le sein qui l'a conçu.

La résignation et l'ardeur de connaître,
Le spectacle évoqué des jours évanouis,
Ont calmé doucement dans le fond de son être
Les désirs inouïs.

Il sonde le passé. Les vieilles pyramides
Ne sont plus à ses yeux que des témoins d'hier ;
Il voit à ses débuts sauvages et stupides
L'homme, aujourd'hui si fier.

De nos illusions, de la folle espérance,
Il a vu commencer et finir le pouvoir :
Règne court, séparant de l'heureuse ignorance
Le tranquille savoir.

Depuis quelques mille ans à peine l'âme humaine
Par un songe divin s'est voulu consoler,
Et ce songe, en la route où son destin la mène,
Déjà va s'envoler.

Ayant vu tout cela, ces choses que l'Histoire
Cache sous sa sévère et froide majesté,
Elle qui d'un état fragile et transitoire
Fait une éternité ;

Ayant vu cet abîme et sondé ces problèmes,
Vous deviez rapporter, chercheur audacieux,
Le dernier mot voilé par tant d'obscurs emblèmes
Sur terre et dans les cieux.

Et moi qui vous admire, et moi qui vous envie,
J'ai levé sur vos yeux mes yeux mouillés de pleurs,
Pour apprendre de vous à dérober ma vie
Aux stériles douleurs.

Je vous ai demandé : « Par quoi faut-il, sur terre,
Par quoi faut-il emplir nos cœurs, qui n'ont qu'un jour ? »
Vous m'avez répondu, vous, le savant austère :
« Emplissez-les d'amour. »

Quoi ! l'immense univers n'a point comblé le vôtre ?
Parmi tout ce qui naît et tout ce qui périt,
Quoi ! nul bien ne valait un autre cœur, un autre
Qui pour vous seul s'ouvrît ?

Vous m'avez révélé ce mystère suprême ;
Vous m'avez dit : « Le monde et le ciel éclatant
Sont un gouffre effroyable et vide à moins qu'on n'aime,
N'aimât-on qu'un instant ?

« De l'homme disparu chaque infime vestige
Dévoilerait vraiment trop d'atroce douleur,
Si l'amour n'entr'ouvrait sur sa cendre, ô prodige !
Son immortelle fleur ! »

Partout il a germé, l'amour qui nous enivre ;
Vous l'avez vu partout où votre esprit plongea,
Et vous venez me dire : « Il faut aimer pour vivre. »
Je le savais déjà.

(Un Mystérieux Amour)

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

La loi, l'unique loi, farouche, inexorable,
Qui régit tout progrès, c'est la loi du plus fort.
L'être imparfait périt ; marâtre impitoyable,
La nature l'écrase et poursuit son effort.

Partout est engagé le combat redoutable :
A l'heure harmonieuse où la terre s'endort,
Il rend la nuit sinistre et l'ombre épouvantable ;
Tout brin d'herbe est un champ de carnage et de mort.

L'angoisse de la faim, qui toujours hurle et gronde,
Est le ressort puissant jouant au cœur du monde,
Et celui qui dévore est l'élu du destin.

L'esprit même naquit des brutales entrailles,
Et la rivalité du repas incertain
Fait surgir l'avenir en de sombres batailles.

(Un Mystérieux Amour)

LA VOIX DES MORTS

MORTS qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières,
Parfois, en relisant tous vos noms oubliés,
Je songe que nos cœurs à vos froides poussières
Par des fils infinis et puissants sont liés.

Muets, vous dirigez nos volontés altières,
Par vos désirs éteints nos désirs sont pliés,
Vos âmes dans nos seins revivent tout entières,
En nous vos longs espoirs vibrent, multipliés.

Bien que nous franchissions une sphère plus haute,
Vos antiques erreurs nous induisent en faute,
Nous aveuglant encor malgré tous nos flambeaux.

Car le passé de l'homme en son présent subsiste,
Et la profonde voix qui monte des tombeaux
Dicte un ordre implacable, auquel nul ne résiste.

(Un Mystérieux Amour)

LE TEMPS

Saisis du vain regret des grands songes antiques,
Parfois nous repeuplons nos Olympes déserts :
Erreur des aïeux morts hantant nos cœurs mystiques !
Le Temps, dernier des dieux, chancelle au sein des airs.

L'atome, obéissant aux forces despotiques,
Dans l'abîme infini n'a point d'âges divers ;
L'horloge suspendue aux éternels portiques
Marque une heure immuable à l'immense univers.

Le passé, l'avenir, — inconstantes chimères, —
Troublent par leurs aspects des êtres éphémères
Qui naquirent hier et périront demain.

Quel sens auraient ces mots pour la matière sombre,
Qui, soumise à jamais aux changements sans nombre,
N'a point eu d'origine et n'aura point de fin ?

(Un Mystérieux Amour)

A MES VERS

Laissez-moi vous bénir, douces rimes fidèles,
Puisque vos sons, légers comme un battement d'ailes,
Quelquefois l'ont charmé.
Laissez-moi vous bénir, ô mes vers, frais calices !
Puisque mon bien-aimé respire avec délices
Votre souffle embaumé.

Vous l'avez consolé sur la rive lointaine.
Sans le quitter jamais, dans sa route incertaine,
Vous chantiez sur son cœur.
Un peu de moi par vous vivait sur sa poitrine,
Il sentait naître en lui l'espérance divine
A votre accent vainqueur.

Le soir, il s'asseyait, lassé, pour vous relire :
La farouche forêt, vibrant comme une lyre,
Tout à coup se taisait ;
Il n'entendait que vous dans l'immense nature,
Et le pesant souci de sa rude aventure
Un instant s'apaisait.

Vous portiez devant lui, dans l'ombre et dans l'espace,
Afin de diriger ce voyageur qui passe,
L'amour, brillant fanal.
L'affreux péril en vain posait sur lui ses ongles,
Votre vive lueur éteignait dans les jungles
L'œil du tigre royal.

Il vous a répétés à l'écho des vieux temples,
Aux portiques déserts, montrant, mornes exemples,
Notre fragilité.
L'homme meurt, et ses dieux, que le temps brise et roule :
L'autel, étant de marbre, un peu plus tard s'écroule
Que la divinité.

Vous partagiez ainsi ses profondes pensées.
Vous lui devez la vie, ô strophes cadencées !
Il vous fit naître en moi.
Vous procédez de lui. Moi, je suis votre mère,
Je ne vous ai donné que la grâce éphémère ;
Lui, la force et la foi.

Partez pour l'enchanter, fruits d'un hymen sublime.
Votre naissance est haute, et pure, et légitime :
Qu'il soit donc fier de vous !
Vous êtes siens. Sans lui, vous dormiriez encore,
Germes obscurs marqués pour ne jamais éclore,
Dans le néant jaloux.

Souvent je sens en moi son esprit qui s'éveille. .
Alors il faut écrire, et prolonger la veille,
Et vous naissez, mes vers.
J'aime ce doux travail qui me tient accoudée :
Enfermer en tremblant l'essor de son idée
Dans mes rythmes divers.

Et s'il la reconnaît, pour peu qu'il lui sourie,
Si, puissante, elle vit sous la strophe fleurie,
Quel triomphe charmant !
Lorsque aussi pleinement deux êtres se possèdent,
Il n'est point sous le ciel de bonheurs qui ne cèdent
A leur enivrement.

Laissez-moi vous bénir, douces rimes fidèles,
Puisque vos sons, légers comme un battement d'ailes,
Quelquefois l'ont charmé.
Laissez-moi vous bénir, ô mes vers, frais calices !
Puisque mon bien-aimé respire avec délices
Votre souffle embaumé.

(Un Mystérieux Amour)

JEAN RAMEAU

1858

JEAN RAMEAU, *né à Gaas (Landes), le 19 février 1858, a publié trois volumes de vers :* Poèmes fantasques *(1882),* La Vie et la Mort *(1886), et* La Chanson des Étoiles *(1888).*

Bien que jeune encore, M. Jean Rameau a témoigné qu'il est à la fois un artiste et un penseur. Doué d'une réelle originalité, il a, comme l'a fort bien dit un critique, une rare connaissance du rythme, et, par-dessus tout, un souffle de grand poète panthéiste qui donne son âme aux choses de la Nature, les rend vivantes comme l'homme et chante passionnément l'éternelle vigueur de l'existence universelle. A cette appréciation de M. Fernand Lafargue, il faut ajouter que M. Jean Rameau possède une véritable puissance lyrique qui se traduit par des pièces de vers d'une large envergure auxquelles on doit reconnaître beaucoup de finesse et de philosophie.

Les poésies de M. Jean Rameau ont été éditées par A. Baschet, A. Savine et P. Ollendorff.

A. L.

L'ŒUVRE

I

OH ! prendre une montagne en ses mains magistrales,
La pétrir, la broyer, la tailler en blocs lourds,
Puis la faire revivre en blanches cathédrales
Frigeant dans l'azur d'extravagantes tours !

Des tours de marbre avec de folles broderies,
Des tours bravant le temps de leur front exalté,
Des tours lançant là-haut, par leurs flèches fleuries,
Le nom de l'architecte à l'immortalité !

— Homme vain, homme aveugle ! A quoi bon ?... Cathédrales,
Monstres de pierre assis sous les clartés astrales,
Palais, manoirs, forums, monuments innombrés,
Entassements de sable un jour équilibrés,
De quelque dur granit qu'on ait fait leurs murailles,
Quels que soient leurs auteurs, quelles que soient leurs tailles,
Qu'ils soient cirque, donjon, cathédrale, opéra,
Tout croulera, tout s'en ira, tout périra,
Tout deviendra poussière un jour, vaine poussière !
Et, faisant tout renaître à sa forme première,
La nature sereine annulant nos efforts
Fera des monts nouveaux avec les temples morts.

II

« Oh ! de ses larges mains bouleverser la terre !
Faire un canal d'un isthme, un isthme d'un canal,
Faire rire une source où hurlait un cratère,
Retoucher après Dieu le vieux globe banal !

Déformer l'univers sous sa puissante étreinte,
Dérouter le soleil qui l'éclaire, anxieux,
Pour que le globe neuf, marqué de votre empreinte,
Proclame votre gloire en roulant dans les cieux !

— Homme vain, homme aveugle. A quoi bon !... Sources, fleuves,
Et vous, lits inconnus des mers vieilles et neuves,
Vous vous déplacerez, vous vous dessécherez ;
D'autres mers surgiront sur d'autres monts sombrés ;

Et les volcans de feu seront des lacs de glaces ;
Et les lourds continents aux branlantes carcasses,
Comme de vieux pontons crevassés et pourris,
Se déchiquèteront en informes débris ;
Et se disloquera la terre dans l'espace ;
Et les astres, voyant cette sphère qui passe,
S'écarteront là-haut et croiront vaguement
Voir un spectre de globe errer au firmament.

III

« Oh ! prendre son cœur rouge en ses mains frénétiques,
Oh ! le broyer, un jour, sur des feuillets fumants !
En faire un grand poème aux strophes fantastiques,
Au milieu des vivats des peuples acclamants !

En faire un grand poème, un colossal poème,
Que nul ne pût nier, que rien ne pût ternir,
Ecrire, écrire enfin le Chef-d'œuvre suprême
Sur qui s'extasieront les siècles à venir !

— Homme vain, homme aveugle ! A quoi bon ?... O poèmes,
O vols d'oiseaux chanteurs partant de nos fronts blêmes,
O vers, rythmiques vers, ô vers tant adorés,
Et vous aussi, tous, tous, hélas ! vous périrez !
Et l'homme un jour rira de notre saint délire !
Et l'homme un jour n'aura plus des yeux pour nous lire !
Et rien ne sera plus de ce dont nous parlions :
Ni chênes, ni roseaux, ni fleurs, ni papillons !
Et rien ne sera plus de ce qui fut au monde ;
Et l'homme aura passé comme une larve immonde ;
Et le soleil, ce cher soleil qui luit là-bas,
Luira sur des vivants qu'il ne connaîtra pas ! »

Ainsi rêvait, un soir d'automne, las de vivre,
Un vieux poète blanc penché sur un vieux livre.

Tout à coup il frémit...

La Mort noire était là.

« Oh! non! oh! pas encor! je veux avant, râla
Le poète, je veux faire une œuvre immortelle...

— Fais! lui permit la Mort.

Il pâlit devant elle,
Il pâlit, il pleura. Puis, gagnant la forêt,
Ayant cherché longtemps quel poème il ferait,
Quel œuvre glorieux, sublime, impérissable,

Il fit sur un chemin quelques pâtés de sable.

(La Vie et la Mort)

RESSEMBLANCE

J'EUS un père très doux, il dort sous une pierre ;
J'eus un enfant très rose, il dort dans ce lit-là ;
« Mon fils! » murmura l'un à son heure dernière,
« Papa! » bégaya l'autre aussitôt qu'il parla.

Mon âme en y pensant est heureuse et chagrine ;
Quand il dormait encore au cher lit que voici,
Mon père doux joignait les mains sur sa poitrine ;
Mon fils rose en dormant joint les siennes ainsi.

Mon fils n'a jamais vu mon père dans ce monde,
L'un descendait des cieux quand l'autre y retournait ;
Mais leurs âmes ont dû se voir une seconde
Dans un nuage doux et rose qui planait ;

Et dans cette rencontre — ô nature, ô mystère ! —
Un peu de l'aïeul mort dut rester sur l'enfant
Pour qu'en voyant mon fils, moi, je pense à mon père,
Et qu'à la fois je pleure et sourie en rêvant.

(La Chanson des Étoiles)

L'ACACIA

Le svelte acacia pavoisé de fleurs blanches
Titube dans la brise et semble ivre de mai ;
Il présente au ciel bleu son long rire embaumé
Et fait de verts saluts à l'homme avec ses branches.

Or, l'homme prend sa hache et frappe l'arbre cher,
Et la hache s'abat, rythmique, lourde, sûre,
Et les éclats de bois volent sous sa morsure
Comme de grands lambeaux sanguinolents de chair.

Alors l'arbre odorant regarde l'homme lâche :
Il tressaille, il frémit comme un humble sureau ;
Puis, grave et magnanime, il jette à son bourreau
Une averse de fleurs pour chaque coup de hache.

Et, de mon front tremblant, ces strophes de langueur
Tombèrent, un matin de tristesse infinie,
Pour honorer la femme implacable et bénie,
Dont j'ai senti la hache ensanglanter mon cœur.

(La Chanson des Étoiles)

PRIÈRE AU SOLEIL

Au nom de la Lumière, au nom du Ciel immense,
Au nom de l'astre jaune, Arcturus le charmeur,
Au nom de l'astre blanc, Sirius qui commence,
Au nom de l'astre rouge, Aldebaran qui meurt,

O Soleil, astre blond, Père ardent des neuf Terres,
Roi doré des cieux bleus qu'honorent les couchants,
Toi qu'escorte le chœur des globes tributaires
Et que suit l'œil pieux des fleurettes des champs ;

Toi le grand chevaucheur des plaines éclatantes,
Toi le pâtre qui vers quelque but redouté
Entraînes le troupeau des sphères haletantes,
Comme un bétail obscur beuglant vers la clarté ;

Toi le creuset géant où bout l'âme des mondes,
Toi le cœur formidable et ruisselant de jour
Qui propulses vers nous, par explosions blondes,
Toute la Vie, et tout l'Espoir, et tout l'Amour ;

Toi dont les flancs ignés pleins d'ouragans de joie
Épanchent, éperdus dans le spasme profond,
Au ciel, tout l'azur tiède où le globe se noie,
En nous, toute l'extase où notre cœur se fond ;

Soleil qui vois rougir comme des épousées
Les planètes vibrant sous ton baiser astral,
Toi que la Terre pleure, au soir, dans ses rosées,
Toi qu'elle fête, au jour, d'un salut auroral ;

Soleil à qui l'oiseau fervent chante des proses,
Parmi les encensoirs mystiques de jasmins,
Soleil béni, Soleil à qui les pommiers roses
Offrent ingénument des fleurs à pleines mains ;

Soleil glorifié par les sept chants du Prisme,
Toi pour qui fume aux cieux l'holocauste des soirs,
Soleil vers qui les monts haussent avec lyrisme
Des floraisons de neige au bout de leurs bras noirs,

Et vers qui rit la mer, et fleurent les pétales,
Et rugissent d'amour les lions chevelus,
Et montent, chœurs divins des flores cérébrales,
Les graves Rythmes d'or des Poètes élus,

Soleil, nous t'implorons! Soleil, que tes oreilles
Entendent l'oraison de nos cœurs douloureux :
Tes grandes sœurs du ciel, les Étoiles vermeilles,
Daignent ouïr la voix des grillons ténébreux.

Toi qui nous as tenus dans tes flancs de lumière,
Toi qui nous exilas sur la Terre au sein gris,
Fais chanter les oiseaux sur nos fronts en prière
Et pousser les gazons sous nos orteils meurtris

Fais éclore le Bien dans nos âmes aimantes,
Fais fleurir la Candeur en nous comme un lin pur,
Et fais croître en Avril de belles fleurs de menthes
Pour les moucheronnets qui dansent dans l'azur.

Fais mûrir nos raisins, fais odorer nos roses,
Fais surgir les trésors confiés aux sillons,
Et fais s'épanouir dans nos cerveaux moroses
De beaux pensers joyeux comme tes papillons.

Et compose des fruits savants dans nos ramées,
Et colore d'orgueil nos drapeaux triomphants,
Et garde aux fiers héros des seins fleuris d'aimées,
Et garde aux bons aïeux des sourires d'enfants.

Et quand nous et nos fils, têtes blanches ou blondes,
Nous tomberons, fauchés par la Mort au vol noir,
Soleil béni, Soleil qui répands sur les mondes
Toute la Vie, et tout l'Amour, et tout l'Espoir,

Si c'est vrai ce que dit la science barbare,
Si l'effrayant repos des morts est sans réveil,
Si les fronts adorés que la tombe sépare
Ne doivent se revoir jamais — jamais, Soleil? —

Oh! nous t'en conjurons par les sucs de nos moelles,
Prends et rassemble au moins nos restes endormis,
Et fais éclore d'eux, sous la paix des étoiles,
Des groupes fraternels de liserons amis,

Au nom de la Lumière, au nom du Ciel immense,
Au nom de l'astre jaune, Arcturus le charmeur,
Au nom de l'astre blanc, Sirius qui commence,
Au nom de l'astre rouge, Aldebaran qui meurt.

(La Chanson des Étoiles)

FELICIEN CHAMPSAUR

1858

FELICIEN CHAMPSAUR *est né à Digne (Basses-Alpes). Mais arrivé de bonne heure à Paris, il s'est rapidement initié aux secrets de la grande ville, qu'il connait dans ses replis les plus cachés. Romancier des mœurs intimes, chroniqueur hardi et parfois redoutable, il excelle à peindre les corruptions du boulevard, du théâtre et des salons. Chez lui, il n'y a pas de scission, du reste, entre le poète et le prosateur. — Ce ne sont pas les bois et leurs parfums que l'on respire dans les vers de M. Champsaur, mais les senteurs pénétrantes et artificielles s'échappant des coins les plus étrangement mondains. C'est l'iris et l'ylang-ylang qui sont répandus dans le volume si bien nommé :* Parisiennes *(1887). — La muse de M. Champsaur se garde de vêtir aucun costume antique. Pas de solennité dans sa démarche. Légèrement effrontée et le nez au vent, elle porte le chapeau à la dernière mode, à la mode de demain, et se promène avec des mouvements qui ne rappellent en rien la Sapho grecque, mais en tout la Sapho nouvelle.*

Tant de modernité est absolument naturel à M. Champsaur. Rien de voulu dans sa curiosité et son goût pour les mystères que produit et recèle une civilisation avancée comme la nôtre. — Physionomie originale, écrivain preste, rompu avec les rythmes comme avec le joyeux savoir, M. Champsaur est, parmi les jeunes gens, l'un de ceux qui mérite le plus d'attirer et de retenir l'observateur et le critique.

E. LIDRAIN.

LE BAL DES ROSES

La maison est charmante, et vaste le jardin.
On est en mai. Partout des fleurs, partout la sève,
et la terre, à l'éveil, semble sortir d'un rêve.
On est en mai.
Le vent souffle et pleure soudain.

Venant du nord-ouest, il paraît anodin,
puis il s'enfle. Aux taillis de roses il enlève
pétales et pistils. Il tempête sans trêve
et défait ce que fit Avril incarnadin.

Toute fleur effeuillée entre, en plein, dans la danse,
tournoyant au mistral qui donne la cadence,
et plus d'une périt dans ce bal attristant.

La maison, très tranquille, a les fenêtres closes.
Un bruit, de là, s'envole. On dirait qu'on entend
un air mêlant ses sons au tourbillon des roses.

FOLIE BLONDE

Maitresse, tu naquis à la clarté lunaire ;
l'astre pervers donna de ses rayons afin
d'en former tes cheveux, — et le reste, où ma faim
de ta caresse fauve est comme dans une aire.

Mie aux cheveux si blonds que c'est de la lumière,
ma rousse volupté, Reine au casque d'or fin,
si tu fuis, de ma vie, oh! ce sera la fin!
Mon désir, loin de toi, la nuit, sous la lune, erre

ainsi qu'un insensé. Blonde, par qui je veux
mourir de pâmoison, ma bouche en tes cheveux,
sans doute la brune est une blonde ratée.

Que mon amour leur semble à la lune pareil,
pour vos charmes divins, mais noirs, je suis athée,
corps bruns, avant l'hymen, baisés par le Soleil!

L'HEURE GRISE

Le soir qui monte fait la nature indistincte;
le bourg et son clocher, le torrent caillouteux
s'étendent adoucis en des contours douteux.
Le paysage a pris une incertaine teinte.

Dans les bouleaux le Vent murmure la complainte
de la mort du soleil en souffles ténébreux.
L'air, veuf de la clarté, geint comme un amoureux;
au vent se joint le pleur d'une cloche qui tinte.

C'est la fin d'un beau jour dans la belle saison.
Tombé, le soleil traîne encore à l'horizon
de grands lambeaux pourprés qui soudain s'interrompent.

L'étoile du berger scintille, et, dans l'air chaud,
parmi les vagues bruits des terres qui s'estompent,
on entend, au lointain, le cri doux d'un crapaud.

L'ARGENT

Il prend son pauvre cœur, la journée au sommeil
s'inclinant, et s'en va pour l'offrir à sa belle.
La charmante écoutait, à l'abri de l'ombrelle,
en fixant l'horizon où coulait le soleil.

Des blessures du cœur, à flots, le sang vermeil
s'épandait. La mignonne, à présent infidèle,
repoussait son ami ; mais il était fou d'elle,
et des baisers d'hier implorait le réveil.

Le cœur perdait son sang, l'astre en feu sa lumière,
et, l'heure pour tous deux semblant l'heure dernière,
un train sifflait, au loin, par-dessus les grands bois.

Elle lève sur lui ses yeux, où l'amour manque,
et dit avec raison, de sa très douce voix :
« Enveloppe ton cœur dans un billet de banque ! »

HALTE

En campagne, le soir. L'homme était un grand vieux.
Il avait pour seul bien une ânesse docile,
et, dans tout le pays, passait pour imbécile :
très âgés l'un et l'autre, ils s'aidaient de leur mieux.

C'étaient de braves gens. Ils allaient en tous lieux,
mangeant n'importe quoi, n'ayant nul domicile.
Lorsqu'on est ainsi pauvre, on n'est pas difficile,
et leur grande bonté se lisait dans leurs yeux.

La lune se levait.
Au bord de la grand'route,
ils étaient arrêtés. Le ciel servait de voûte
à leur hôtellerie et d'astres s'emplissait.

La lune, dans l'azur, semblait la douce hôtesse.
Qui donc règne là-haut? Sur ce que nul ne sait,
le vieux était songeur, ainsi que son ânesse.

LES SOUVENIRS

Les corbeaux sont venus.
Allumant un cigare,
il se rappelle. Ici, la brune, aux yeux troubleurs,
lui dit qu'elle l'aimait. A présent, les douleurs!
Un train passe. Fumée; en l'air, elle s'égare.

C'est novembre. L'hiver, entré sans crier gare,
a tué les chansons et sombri les couleurs.
Tout est triste avec lui qui pense aux jours où leurs
baisers fêtaient les bois d'avril, — loin de la gare.

Parmi les souvenirs tant cruels et si beaux,
un vol éparpillé de funèbres corbeaux
croasse. (Où vos baisers, bouche petite et rose?...

Avec les soleils morts?...) Sous les grands arbres nus,
par bandes, maintenant, autour de quelque chose, —
un cœur qu'on a jeté, — les corbeaux sont venus.

VICTOR D'AURIAC

1858

VICTOR-EUGÈNE D'AURIAC *est né à Neuilly-sur-Seine, le 30 juin 1858. Après avoir été successivement élève des lycées de Versailles et Henri IV, à Paris, il entra en même temps à l'École des Chartes et à la Bibliothèque Nationale, où il est actuellement sous-bibliothécaire. Le 6 avril 1888, il a été détaché au Ministère de l'Instruction publique en qualité de Secrétaire particulier du Ministre.*

Ce fut à la suite de sérieuses études faites sur le Moyen-Age et la Renaissance que Victor d'Auriac prit le goût d'une poésie raffinée et pleine de préciosités de style. Il semble, en effet, qu'elle soit sœur de cette architecture mixte où l'ogive sévèrement gothique se marie à la richesse des dentelures italiennes. Poète à la fois mièvre et précis, il aime à remplir du subtil parfum de l'idée l'impeccable forme d'un sonnet, ainsi qu'on verse en une buire vénitienne de clair cristal multicolore l'essence pénétrante des roses d'Orient. C'est aussi un parfait diseur des choses de l'amour, qui fixe merveilleusement en de courts poèmes le charme indécis des aveux.

Victor d'Auriac a publié, chez Alphonse Lemerre, deux volumes de vers: Pâques-fleuries *(1883) et* Renaissance *(1887). Il a collaboré à de nombreuses Revues poétiques, et il est un des Secrétaires de la Cigale.*

RODOLPHE DARZENS.

FLEUR DES RUINES

Mon cœur vaincu n'est plus que ruine et décombre,
Tel qu'un vieux burg battu des hiboux au vol noir.
Entre les quatre murs dévastés, chaque soir,
Tournent des revenants effrayants et sans nombre.

Le jour, les hautes tours d'autrefois font tant d'ombre
Que, même en plein midi, l'on peut à peine y voir.
La solitude y donne asile au désespoir.
Un silence de mort étreint le château sombre.

Tout est ténèbres, deuil, désert, effondrement.
Tout s'effrite et s'écroule, et l'on ne sait comment
La pierre peut encor s'accrocher à la pierre ;

Mais là, dans les débris désolants du passé,
Sous un rayon glissant par une meurtrière,
Une petite fleur — ton amour — a poussé.

LA FIN

Le silence pesait sur les choses ; c'était
Au temps fatal que la science nous présage.
Le monde était usé jusqu'au dernier rouage,
Et plus rien de la vie ancienne n'existait.

La matière, dès lors stérile, inerte et nue,
Impuissante à verser la sève aux floraisons,
Et ne connaissant plus ni climats, ni saisons,
Semblait aux premiers jours des siècles revenue.

Les soleils consumés s'étaient éteints, depuis
Des cent mille ans, depuis des millions d'années,
Abandonnant encor les sphères consternées
Au linceul accablant des éternelles nuits.

Le chaos reprenait enfin ses droits antiques
Sur le morne univers moribond, suranné,
Et tout ce qui jadis suivant l'ordre était né
Sombrait dans l'infini des temps hypothétiques.

Et dans l'immensité, gouffre noir et béant,
Dans le ciel, autrefois splendide et rempli d'astres,
Dépeuplé par de lents et successifs désastres,
C'était déjà la Fin et presque le Néant.

Et la Terre s'étant refroidie elle-même,
Ses habitants avaient aussi suivi son sort,
Et bientôt le dernier des hommes était mort
En insultant ses Dieux dans un dernier blasphème.

— Or, dans la solitude horrible m'éveillant,
J'ai crié : « Qu'est-ce donc que tout cela peut être ?
Est-ce pour ce tombeau qu'un jour on nous fit naître ?
Et qui nous a menés à ce but effrayant ?

« A quoi donc a-t-il pu servir que tant de races
Aient longuement cherché le vrai, le beau, le bien,
Puisque de nos efforts il ne reste plus rien,
Pas même la mémoire et pas même les traces ?

« Est-ce donc pour cela que nous avons aimé,
Lutté, haï, souffert, enfanté des merveilles ;
Que nous avons pâli par l'étude et les veilles,
Et que tant d'idéal en nous fut enfermé ?

« Savants, musiciens, peintres, sculpteurs, poètes,
Qu'est-ce que votre ardent génie est devenu ?
Vous n'avez rien pensé, rien trouvé, rien connu,
Puisque tout est détruit des œuvres jadis faites ! »

Et je parlais ainsi dans la nuit, éperdu,
Fouillant avidement l'obscurité profonde
Et demandant le mot de son énigme au monde.
— Mais dans le ciel désert rien ne m'a répondu.

(Pâques-fleuries)

LA FILLE DU TINTORET

Quand la Tintoretta fut morte, resté seul
Devant elle, il alla soulever son linceul,
Puis, comprimant un cœur que la souffrance obsède,
Et le père appelant alors l'artiste à l'aide,
Il prit son chevalet, sa toile, son pinceau,
L'arrangea dans son lit comme dans un berceau,
Et, ployant sa douleur à cette œuvre sacrée,
Fit le dernier portrait de sa fille expirée.
Tout le jour, retrouvant sa force et son savoir,
Il travailla, farouche, obstiné, sans rien voir
Que le modèle à suivre et que la pose à rendre,
Et quand, le lendemain, à l'aube, on vint la prendre
Et clouer pour toujours au cercueil son beau corps,
Las du travail, à bout de torture et d'efforts
Après son accablante et funèbre journée,
Il put enfin pleurer, l'œuvre étant terminée.

O Maître ! mon amour est mort ce matin-ci.
Rentrant mon désespoir en moi, j'ai fait aussi

Ma tâche de science et de deuil solitaire.
Tout mon ancien bonheur, qu'il me faut mettre en terre,
J'ai voulu, cette fois encor, le regarder,
Et je l'ai gravé dans mon vers, pour en garder
L'image chère, avant que le passé l'emporte,

Comme le Tintoret peignant sa fille morte.

(Pâques-fleuries)

CAS DE CONSCIENCE

EMPESÉ dans sa fraise et droit dans son pourpoint,
Après avoir ouï la messe à Saint-Eustache,
D'un groupe de muguets le Baron se détache
Et part en retroussant sa rapière du poing.

Par les quartiers fangeux, que l'on ne pave point,
Il chemine, sacrant et tirant sa moustache,
Et fripe ses crevés du bout d'un gant pistache,
Tout rêveur et troublé d'un souci qui le point.

Car le prédicateur, très docte et très sincère,
A parlé du péché — hideux comme un ulcère ! —
Où la faiblesse envers les Huguenots fait choir ;

Et le galant, devant le logis de sa dame,
Se demande, au moment de lever le heurtoir,
S'il n'y va pas risquer le salut de son âme.

(Renaissance)

PATRICIENNE

Pâle, appuyant son sein gros de sanglots pesants
Au balcon dentelé que la lune caresse,
Près de son vieil époux très las, la Dogaresse
Courbe sous l'air du soir la fleur de ses seize ans.

Elle songe, parmi les envoyés Pisans,
A ce seigneur qui, beau d'orgueil et de paresse,
Chaque jour à Saint-Marc attend qu'elle paraisse,
Et lui trouble le cœur de rêves épuisants.

Mais, fière de son rang et digne de sa race,
Elle n'admettra pas qu'un désir la terrasse :
Pas de tache au blason des Sénateurs défunts!...

La lagune dormeuse a des chansons câlines,
La nuit flambe, et le vent, alourdi de parfums,
Passe, apportant des sons vagues de mandolines.

(Renaissance)

GASTON DE RAIMES

1859

GASTON DE RAIMES, *né le 29 décembre 1859, à Honfleur (Calvados), a publié en 1882 :* Les Croyances perdues. *Le poète avait alors vingt-trois ans. Ce que l'on a perdu de croyances à cet âge n'est pas d'ordinaire très considérable. Si l'on aperçoit malaisément l'essaim d'idées philosophiques qui avaient bien pu, à cette première aube de la vie, s'être envolées du cerveau de M. de Raimes, en revanche on distingue sans difficulté, dans l'œuvre de début, de belles qualités poétiques. M. de Raimes est avant tout un artiste consciencieux, très épris de la forme, romantique et parnassien à l'excès. Une belle rime lui parait, comme à M. de Banville, au moins égale sinon supérieure à une grande idée.*

Autant il a le souci de son art, autant il a le respect du titre qu'il procure. M. de Raimes marche dans la vie, persuadé que le sonneur de rimes possède une réelle suprématie sur les autres habitants de la planète. Qui aurait le courage de le troubler dans son rêve enchanté?

En 1884, M. de Raimes a fait paraitre un second volume : L'Ame inquiète, — *dans lequel son talent et la nature particulière de son esprit n'ont fait que s'affirmer. Une* Ode *de lui* à Corneille *a été lue à l'Odéon.* L'Artiste *a pareillement donné un de ses poèmes bibliques :* Le Chant de Débora. *Quand donc le poète livrera-t-il au public ce qu'il détient en ses tiroirs, la masse de beaux vers dans lesquels il a si somptueusement rendu l'âme du vieil Israël?*

L'œuvre de M. de Raimes a paru chez A. Lemerre.

E. LEDRAIN

PLATON

Lorsque Platon, meurtri par l'idéal géant
Qui lui crevait les yeux dans les nuits d'insomnie,
Sentait choir sa raison et faiblir son génie,
Une peur lui montait en face du Néant;

Le problème éternel, insondable, béant,
Martyrisait Platon d'une angoisse infinie!
Et pâle il revenait aux bras de Lasthénie
Coucher son rêve vaste ainsi que l'Océan.

Les baisers de la femme endormaient sa fatigue :
A l'esprit opposer la chair — chétive digue. —
Il songeait : « Ah que n'ai-je ainsi toujours vécu ! »

Chimère! le besoin du grand pourquoi des choses
Découvrait au penseur des routes encor closes,
Son vrai mal eût été de s'avouer vaincu !

(Les Croyances perdues)

NUIT D'ÉTÉ

Dédaigneux des grands mots et des tirades creuses
Que l'éphèbe gémit aux pieds des amoureuses,
Pour que les chers aveux que couve encor mon cœur,
Timidement éclos, battent de l'aile en chœur;
Je veux un soir d'été plein d'odeurs et d'étoiles,
Près de la mer, devant les horizons sans voiles :

Nous serons côte à côte assis, et n'oserons
Pas même l'un vers l'autre incliner nos deux fronts.
Je tiendrai dans mes mains tes mains — frêles mésanges;
Alors j'évoquerai le langage des anges
Pour dire la caresse et la fraîche douceur
De tes regards d'amie et de tes airs de sœur;
Et tu m'écouteras, des larmes aux prunelles,
Car nous répéterons en jeunes ritournelles
La très vieille chanson qui s'appelle l'amour.
Et nous resterons là jusqu'au réveil du Jour,
Engourdis par le charme ineffable du rêve.
Le lent adagio des vagues sur la grève
Rythmera nos baisers silencieux et longs.
Chère, tu poseras ta tête aux cheveux blonds,
Câlinement pâmée, au creux de ma poitrine,
Et nous savourerons cette extase divine
D'être deux, d'être seuls confiants et frileux
A nous aimer, la nuit, sous les firmaments bleus.

(L'Ame inquiète)

LAMENTATIONS DE DAVID

SUR SHAOUL ET YONATHAN

ISRAEL, ton honneur est couché sur les hautes
Collines, que rougit le sang des Guibborim;
Et dans les vals profonds, sur les talus des côtes,
Râlent ceux-là qu'aimait Iahvé, notre Élohim!

Hélas! ne publiez la nouvelle sinistre
Ni dans Gath, ni parmi les carrefours d'Asqlon;
Car elles danseraient aux tintements du sistre,
Les filles des incirconcis dans le vallon.

Que les flammes du ciel stérilisent ta glèbe,
Que la bonne rosée ignore tes épis,
O mont de Guilboa piétiné par la plèbe
Des vainqueurs, sur nos morts dépouillés, accroupis !

Sois balayé toujours par l'aride tempête,
Que la grêle t'assiège, ô mont de Guilboa !
Comme si Shemouël n'eût point sacré sa tête,
Là des mains de Shaöul le bouclier tomba.

O Yonathan, ton arc invincible et tes flèches
N'ont pu briser le vol de cailloux meurtriers;
Tes flèches, qui jamais n'entraient au carquois, sèches
De la graisse et du sang des plus fauves guerriers.

Ton épée, ô Shaöul, ta redoutable épée
Que tant de fois teignit la pourpre des combats,
En deux tronçons rompus gît dans ta main crispée,
Et sur un fer d'esclave, ô maître, tu t'abats !

Les aimés, les charmants, ceux que le peuple admire,
Shaöul et Yonathan, voilà leurs jours finis;
Baignez leurs corps de pleurs, parfumez-les de myrrhe,
Défunts comme vivants, ils sont toujours unis.

Leur course défiait le vol léger des aigles,
Ils franchissaient d'un bond ravines et ruisseaux;
Ils fauchaient de l'aurore au soir des champs de seigles,
Et leur vigueur domptait celle des lionceaux.

O filles d'Israël, pleurez toutes vos larmes;
Car le guerrier n'est plus, qui vous parait d'habits
Somptueux, et faisait pour l'éclat de vos charmes
Monter sur les tissus l'onyx et le rubis.

Yonathan est tombé là-bas sur les collines,
Sanglant, les yeux fermés à la splendeur du jour;
Son corps est transpercé de mille javelines.
La honte et la douleur me poignent tour à tour.

O Yonathan, ta mort met la mort dans mon âme;
Hélas, je t'aimais tant, frère qui m'es ôté!
Ton amour m'était cher plus qu'un amour de femme,
Et j'aurais désiré vieillir à ton côté!

Comment sont-ils perdus, ces instruments de guerre?
Pourquoi sont-ils tombés là-bas, les Guibborim?
Toi qui nous protégeais, comme tes fils, naguère,
Pourquoi nous frappes-tu maintenant, Elohim?

(Poèmes héroïques)

L'AUTOMNE

SEXTINE

Sous le fardeau des fruits dorés par le soleil,
Les feuilles des pruniers laissent pendre leurs franges;
La poire est d'or, l'abricot roux, le coing vermeil:
La fièvre du labeur abrège le sommeil,
Dès l'aube, la charrette attend au seuil des granges;
Car les opulents ceps sont mûrs pour les vendanges.

Voici septembre et les moissons, et les vendanges,
Les suprêmes beaux jours et le dernier soleil:
Les blonds épis, fauchés pour la chaleur des granges,
Jonchent les sillons bruns de leurs soyeuses franges.
Et la grive, en dépit d'un dangereux sommeil,
Se soûle dans la vigne au jus du grain vermeil.

Une brume ténue ondoie au ciel vermeil :
Et l'air a charrié l'ivresse des vendanges.
Dédaignant les coins d'ombre et le demi-sommeil,
Gars et filles, bras nus, travaillent au soleil ;
Et les sarments qui font aux ceps de fines franges
Pour les flammes d'hiver sèchent devant les granges !

Les charrettes le soir s'en reviennent aux granges,
Et des rires joyeux montent dans l'air vermeil ;
Les mèches de cheveux éparpillent leurs franges
Jusqu'aux lèvres où luit le sang clair des vendanges.
A l'horizon pourpré décline le soleil,
Plus d'une va rêver d'amour dans son sommeil.

La terre va dormir le fécondant sommeil,
Comme on s'embrassera sur la paille des granges !
Dans l'âtre rallumé par l'exil du soleil,
Sur les landiers de fer rira le feu vermeil ;
Et le vin fermenté des dernières vendanges
Au bord des brocs mettra sa dentelle de franges.

Loin des cirques, des clowns et des robes à franges,
Et du Paris fêteur qu'abhorre le sommeil,
Que la campagne est belle aux fêtes des vendanges,
Quand les épis et les raisins comblent les granges,
Et que les bois ont pris un chatoiement vermeil
Sous les rayons calmés que verse le soleil !

Le soleil du nuage ensanglante les franges.
Ton front vermeil est las de rêve et de sommeil,
Dans les granges allons voir les fruits des vendanges.

(Poèmes héroïques)

EUGENE LE MOUËL

1859

EUGÈNE-LOUIS-HYACINTHE-MATHURIN LE MOUËL, *de famille bretonne, né à Villedieu (Manche) le 24 mars 1859, a publié chez Alphonse Lemerre deux volumes de vers :* Feuilles au Vent *(1879) et* Bonnes Gens de Bretagne *(1887).*

Doué d'un tempérament vraiment littéraire, M. le Mouël possède deux qualités maîtresses en poésie : le mouvement et la sincérité. Dans son premier recueil paru au cours de sa vingtième année, il avait déjà montré un talent sympathique et consciencieux. Son deuxième volume a prouvé, en outre, qu'il sait joindre au charme des expressions la beauté des images. Nous y avons particulièrement remarqué une pièce intitulée : La Veuve, *que M. A. de Pontmartin a caractérisée de « chef-d'œuvre, » après avoir dit que M. le Mouël « tout en parlant, comme Brizeux, le français le plus pur, nous donne la sensation de la poésie bretonne aussi complète, aussi intense que s'il parlait bas-breton... Toute la Bretagne est là, la Bretagne des* Bonnes Gens.*»*

A. L.

LES PETITS PAYSANS

LES petits paysans bruns sous leurs blouses blanches,
Reviennent de l'école et courent, très heureux
D'enjamber le soleil qui passe entre les branches
Semant de plaques d'or l'herbe des chemins creux,
Les petits paysans bruns sous leurs blouses blanches;

Les buissons ont des nids, et les fossés, des fraises...
On déniche les œufs, on remplit les paniers
Pour les petites sœurs, qui vont être bien aises
Ce soir, sur le gazon, à l'ombre des pommiers,
De regarder les œufs et de manger les fraises.

Les vaches vont rentrer, les bonnes vaches rousses,
Lentement, faisant peur aux canards étourneaux,
Avec le cou tendu, broutant les jeunes pousses,
Et frottant leur museau rose sur les rameaux
Quand elles vont rentrer, les bonnes vaches rousses!

Les garçons de la ferme, étendus dans la paille,
Le chapeau sur les yeux, siffleront un refrain,
Et le chat, accroupi sur un pan de muraille,
Guettera les oiseaux qui picorent du grain
Près des garçons de ferme étendus dans la paille.

Comme ils vont bien dormir sous les rideaux à fraises,
Les petits paysans et leurs petites sœurs!
Et pendant que le chien rôdera sous les chaises,
Ils vont rêver qu'ils sont près des pommiers en fleurs,
Qu'ils dénichent des œufs et qu'ils mangent des fraises.

C'est ainsi tous les jours! On court après les poules ..
On cueille des bleuets et des coquelicots...
On va sur les versants rouler comme des boules...
A force de chanter on lasse les échos,
Et sous les plants ombreux on court après les poules!

Qu'ils dénichent des nids et qu'ils mangent des fraises,
Et qu'ils soient bien heureux, les petits paysans!
Ici-bas, il en est beaucoup qui seraient aises
De s'arracher un jour à la torpeur des ans,
Pour dénicher des nids et pour manger des fraises!

(Feuilles au Vent)

LA VEUVE

I

La mer est endormie, et le vent a semé,
Par les champs, des bleuets, des thyms et des lavandes ;
Sur la falaise il fait un beau soleil de mai,
Il fait un beau soleil de mai le long des landes !

Dans l'air, la brise est douce et faite seulement
Pour emporter aux flots les senteurs de la rive,
Tandis que les oiseaux s'envolent lourdement
Des rocs à fleur de grève où la marée arrive.

Oh ! le beau temps !... le beau soleil !... Entendez-vous
Tout au loin, par delà le sable qui scintille,
La bombarde qui chante avec les binious ?
C'est si loin qu'on dirait un enfant qui babille !

C'est la noce qui vient, la noce de Névo,
Marin dont l'âme est bonne et dont la tête est haute ;
Il épouse Marie, — et ce n'est pas nouveau,
Car déjà tout petits ils pêchaient côte à côte.

Mari-Naïk est grande, et ses cheveux sont noirs ;
L'air a bruni le sang qui colore ses lèvres ;
Elle est naïve encore, et s'endort tous les soirs
Sans crainte des langueurs et sans souci des fièvres !

Vous les verrez passer ! Ils ont le front joyeux,
Ayant au fond du cœur la grande paix des grèves ;
Vous les verrez ! Ils ont la franchise des yeux,
Et, la main dans la main, ils font les mêmes rêves !

Ils rêvent d'une barque et d'une humble maison ;
L'homme continuera la pêche coutumière ;
Mais, comme il n'ira pas plus loin que l'horizon,
Naïk verra la barque, et Névo la chaumière !

Ils rêvent d'un jardin bien clôturé de houx,
Avec la mer au bas éclaboussant d'écume
Les bandes des fraisiers et les carrés de choux,
De bons choux dont la soupe en bouillant se parfume !

Ils rêvent de petits, gais comme des pinsons,
Avec les cheveux drus et la figure rose,
Auxquels on donnera, pour jouer, des poissons
Quand Névo reviendra de la pêche, à nuit close !

Et le cortège va derrière ces rêveurs,
S'allongeant, s'égrenant, et plein de gaîtés franches ;
Par ce beau temps, les gars ont de douces ferveurs,
Si bien que les chapeaux sont près des coiffes blanches !

Quant aux vieux de la noce, autrefois amoureux,
Maintenant discoureurs et graves personnages,
Ils bavardent sans trêve et se disent entre eux
Qu'ils voudraient bien aussi parfois être moins sages !

La mer est endormie, et le vent a semé,
Par les champs, des bleuets, des thyms et des lavandes ;
Sur la falaise il fait un beau soleil de mai,
Il fait un beau soleil de mai le long des landes !

II

Les mois noirs sont venus, et c'est la nuit des morts !
Mettez du bois dans l'âtre et soufflez sur les flammes,
Berccz bien vos petits, et, pour chasser les sorts,
Signez-vous longuement, car c'est la nuit des âmes !

Les trépassés s'en vont des tombeaux, plus nombreux
Que les récifs jetés parmi la mer profonde,
Que les feuilles des bois au fond des chemins creux,
Plus nombreux que les jours depuis les temps du monde !

Les uns iront revoir les champs qu'ils ont semés,
Où croissent maintenant des blés qu'un autre emporte,
Et les autres iront, aux logis tant aimés,
S'asseoir pour un instant sur le banc de la porte !

Ils sont partout, les morts ! Ils pleurent dans les vents !
C'est leur voix qu'on entend se plaindre sur les chaumes
Et le long des grands mâts aux cordages mouvants,
Dont les voiles s'en vont par morceaux, blancs fantômes !

Cette nuit, la mer hurle au front chauve des rocs ;
Les sables emportés roulent dans les rafales
Qui soulèvent les flots en formidables chocs !
Et dans les voix des mers sont des voix sépulcrales !

Ils sont partout, les morts ! Dans les joncs frémissants,
Dans les tours où la pierre a d'étranges murmures,
Dans les dolmens vieillis, dans les landiers naissants,
Dans la clameur des airs et le cri des ramures !

III

Est-ce une ombre qui marche ainsi le long du flot,
Avec un voile noir argenté par la lune?
Est-ce une âme échappée au corps d'un matelot
Que, cette nuit, la mer a poussé vers la dune?

Est-ce l'esprit flottant de quelque trépassé,
Dont un frêle bateau jadis berçait la vie,
Et qui s'est échappé de son tombeau glacé
Pour tendre au bruit des vents son oreille ravie?

L'ombre noire a marché jusqu'aux derniers récifs
Que font gémir les flots sous leurs rudes étreintes,
Et là, se cramponnant au flanc des rocs massifs,
L'ombre pleure, et voici ce que disent ses plaintes :

« O mon époux, si tendre et si bon, que j'aimais,
Cette nuit, j'ai marché sans rencontrer ton âme!
Cher époux que mes yeux ne reverront jamais,
En quel endroit profond dors-tu sous l'onde infâme?

« La mer n'a pas rendu ton pauvre corps gelé!...
Avec de longs baisers j'aurais clos ta paupière,
J'aurais fleuri ta tombe, et nous aurions parlé,
Toi, sous les fleurs, et moi, le front contre la pierre!

« Tendre époux que j'aimais, je serai vite à toi!
J'ai pleuré tout mon cœur, et je me sens très lasse ;
O mort, viens me saisir en cette nuit d'effroi!
Esprits, lequel de vous veut me donner sa place? »

Et l'ombre se dressa dans le vent et la nuit!
Elle prit sous son voile un bouquet de bruyères,
Et, malgré le fracas des houles au long bruit,
On entendit ces mots lents comme des prières :

« O flots qui rencontrez parfois, sous le ciel lourd,
Les cadavres perdus au sein des mers désertes,
Je vous jette ces fleurs pour les porter, un jour,
A l'époux endormi parmi les algues vertes!

« O bruyères, allez vers l'époux tant aimé!...
Parlez de notre noce où la joie était grande,
De nos rêves passés et du soleil de mai
Qui baignait de clartés notre cœur et la lande! »

Car l'ombre était Naïk, la femme de Névo.
L'homme ne revint pas, un jour, à la mer haute;
Depuis, Naïk se meurt, — et ce n'est pas nouveau,
Car ils avaient rêvé de vivre côte à côte!

(Bonnes Gens de Bretagne)

RONDE D'ENFANTS

Ohé, Daniel le pâtre, et toi, petit Elo,
Déjà grand écolier malgré ta tête blonde,
Et toi, Pol, bûcheron aussi droit qu'un bouleau,
Et toi, Jan, petit mousse aux yeux verts comme l'onde,
Allez-vous pas danser la ronde?

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou!

D'abord, chanta Daniel : Je garde des moutons,
Je les conduis, gaiment, par les bois et la plaine,
Et j'irai, Dieu le veuille, à beaucoup de pardons
Avant que mes cheveux soient blancs comme leur laine ;
Aussi, je chante à perdre haleine !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

Elo dit, le second : Je sais lire en latin ;
Je fais de beaux écrits sur des pages bien blanches,
Je suis un trop bon clerc pour rester sacristain ;
Quand je serai recteur, j'aurai de longues manches ;
Et je prêcherai, les dimanches !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

Pol chanta, le troisième : A l'ombre des forêts
La hache, sans repos, taille la branche torse,
J'ai déjà les bras forts et souples les jarrets ;
Je sais des arbrisseaux à la légère écorce
Qui vont grandir avec ma force !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

Jan, le dernier, chanta : Moi, j'irai sur les flots ;
La mort, qui rôde autour, me prendra petit mousse ;
Dieu ne laisse vieillir que peu de matelots ;
Bien avant qu'on vous fasse une tombe de mousse,
Je serai sous la mer qui mousse !

Iou, iou,
La lande est belle et l'on est fou,
La ronde tourne on ne sait où,
Iou !

(Bonnes Gens de Bretagne)

JACQUES MADELEINE

1859

JACQUES MADELEINE, *né à Paris le 16 mai 1859, a publié :* La Richesse de la Muse *(1882)*, L'Idylle éternelle *(1884)*, Livret de Vers anciens *(1885)*, Pierrot divin, *comédie (1888). Le premier ouvrage est une plaquette d'essai, déjà pleine de promesses; le* Livret, *un surprenant pastiche, écrit dans la langue et dans l'esprit du vieux Tristan L'Hermite; le* Pierrot, *une charmante fantaisie dialoguée; mais* L'Idylle éternelle *n'est pas seulement l'œuvre d'un subtil ouvrier de poésie; elle nous révèle un poète à l'inspiration jeune, charmante, humaine. « Il est, dit Catulle Mendès, le chanteur sans malice, épris de tout ce qui est gracieux, luisant, sonore, le promeneur ravi a travers les rues où le soleil fait s'épanouir, comme de grandes fleurs de mousseline, les ombrelles des jeunes filles, le bohème des sentiers pleins d'abeilles et de fauvettes; et c'est lui qui, dans le parc de Silvia, apprend aux bouvreuils la sérénade de Zanetto. » Oui, ce sont bien la les chansons de Zanetto : d'abord les chansons joyeuses, « Mignonne, voici l'Avril! » puis celles, plus mélancoliques déjà, que le doux* Passant *a dû soupirer aux étoiles en reprenant sa route « du côté de l'Aurore, » après les premières déceptions de la vie et les premières tristesses de l'amour.*

*Les poésies de Jacques Madeleine ont été éditées par L. Vanier, P. Ollendorff et A. Quantin. Il prépare dans la même note que l'*Idylle *un recueil de* Brunettes ou Petits Airs tendres.

AUGUSTE DORCHAIN.

L'IDYLLE ÉTERNELLE

AUTREFOIS je vous ai chantés,
Rêves aux splendeurs décevantes,
Et j'ai mis des sonorités
Dans l'or pur des formes savantes.

Mes vers ardents, audacieux,
Ailes blanches et larges rimes,
Se perdaient dans les vastes cieux,
Ne se posaient que sur les cimes.

Mais, par un matin de printemps,
Une fleurette à peine éclose
(O blonde qui n'as pas vingt ans)
M'a charmé, si fraîche et si rose!

Et, l'âme en fête, j'ai compris
La chanson discrète et naïve,
Les mots doucement attendris
Que voulait son âme pensive.

— Le souvenir triste et charmant
D'une enfant qu'on a trop aimée
Sans avoir été son amant,
Rose de passé parfumée;

Un reproche dans un baiser,
Une larme dans un sourire,
L'aveu qu'on ne voulut oser
Et le mot qu'on n'a pas su dire;

Le profond, le subtil frisson
Des amours troublantes et brèves,
Voilà ma vie et ma chanson,
Et je ne veux pas d'autres rêves.

Et je vais, me laissant charmer
Dans l'extase de vivre en Elle
Et dans l'enivrement d'aimer,
En chantant l'Idylle éternelle.

(L'Idylle éternelle)

DÉPART

QUAND, après l'exquise journée
Qui n'aura pas de lendemain,
L'heure du départ fut sonnée,
Je ne t'ai pas tendu la main.

La nuit tombait, la nuit profonde;
Les contours flottaient indécis.
Mes yeux de larmes obscurcis
Ne voyaient plus ta tête blonde.

Peut-être en tes yeux passait-il
Un regret qui s'envola vite
Ou l'angoisse étrange et subite
D'un rêve doux, triste et subtil?

Dans la grande mélancolie
De cette belle nuit d'été,
Je n'aurai pas même emporté
Leur expression affaiblie.

Tristes jusqu'à la mort, les cieux
Etaient pleins dans la nuit profonde
De rêves défunts, et mes yeux
Ne voyaient plus ta tête blonde.

(L'Idylle éternelle)

SUR LA PLAGE

BLANCHES ailes des barques frêles,
Vois ces taches d'un ton plus clair
Sur le vert sombre de la mer :
Sont-ce des voiles ou des ailes?

N'est-ce pas que l'une d'entre elles
Doit cingler — ô le rêve cher! —
Vers une île adorable où l'air
Est tout peuplé de tourterelles.

Rêveuse qui les suis des yeux,
Veux-tu regarder tous les deux
La même voile, au loin, qui tremble?

La seule extase sans rancœurs,
Le plus délicat des bonheurs,
C'est encor de rêver ensemble.

SILHOUETTE

TRÈS droite sur vos pieds d'enfant
Que baise en y mourant la vague,
Le regard perdu dans le vague,
Vous aviez un air triomphant.

La crânerie est sans seconde
Qui dans vos yeux met un éclair;
Vous sembleriez braver la mer
Si vous n'étiez pas aussi blonde.

Mais vous êtes là simplement
Pour faire l'antithèse exquise
D'un monde énorme qui se brise
Contre un tout petit rien charmant.

La divine mer maternelle
N'a mis dans le bleu de vos yeux
Qu'un petit coin mystérieux
De sa rêverie éternelle.

De sa magnifique beauté
C'est la grâce qu'elle vous donne,
Et devant cette immensité
Vous semblez encor plus mignonne.

Et l'on va se demander si
La vague verte qui déferle
N'a pas apporté jusqu'ici
Une petite fine perle.

HIRONDELLES

Une minute avant l'ondée
Les hirondelles sont là-haut;
Elles descendent aussitôt
De la profondeur insondée.

La rivière est déjà ridée
Par un frisson fait d'un sanglot;
Elles viennent raser le flot
Avec leur aile intimidée.

O chère Muse, c'est ainsi
Que tu viens, délicate aussi,
Nous consoler par tes caresses,

Dans l'attente ou le souvenir
Des plus douloureuses tendresses,
Lorsque les larmes vont venir.

(L'Idylle éternelle)

CHANSON DES MARIETTINIS

Dans les fleurs à peine écloses,
Dans les lilas et les roses,
Nous ferons nos nids.

Mariettinis!

Des nids près des sources vives,
Pleins de promesses furtives
Et de doux nennis.

Mariettinis!

Marions-nous, ma petite
Mariette, et que bien vite
Nos maux soient finis.

Mariettinis!

Nous serons, comme en un rêve
Qui plus jamais ne s'achève,
Pour toujours unis.

Mariettinis!

Adieu les souffrances rudes,
Les mornes inquiétudes
Dont je me plaignis.

Mariettinis!

O les heures de tendresse,
Nuits d'une seule caresse,
Et longs jours bénis!

Mariettinis!

Confiances attendries,
Petites coquetteries,
Bonheurs infinis.

Mariettinis!

Mariettinis, mariettinis,
Mariettinis d'amour!

(Brunettes ou Petits Airs tendres)

JULES FORGET

1859

*Né à Bar-le-Duc, le 27 novembre 1859, de souche paysanne, M. Jules Forget doit à son origine d'avoir, dès son enfance, vécu en contact intime et fréquent avec le milieu campagnard du Barrois. Ses vacances de collégien se sont passées au village, à courir les champs et les bois et à organiser ces tendues aux petits oiseaux, chères aux Lorrains, et qu'un des leurs, Toussenel, tendeur repenti sur le tard, vantait comme une école incomparable de sens pratique, de courage et d'ingéniosité. De là un goût marqué pour le plein air et les choses de la nature, goût que M. Forget put satisfaire à souhait dans les fonctions de forestier dont il a librement fait choix, et qui, des bois de la plaine bressane, l'ont ramené dans le pittoresque pays d'Argonne, aux forêts profondes entrecoupées d'étangs et de défilés. C'est à Sainte-Menehould où il était alors garde-général que, de 1885 à 1886, M. Forget écrivit ses poésies forestières, réunies sous le titre d'*En plein Bois *(1887), et dédiées au grand paysagiste lorrain, au poète forestier par excellence, enfant lui-même du Barrois, M. André Theuriet.*

Le recueil de vers de M. Forget a été publié par A Lemerre.

A. L.

L'HEURE DE LA PASSE

Toute droite, comme un sillon blanc, la tranchée
S'enfonce au cœur du bois, d'anémones jonchée.

C'est le déclin d'un jour tiède de mars; la paix
Avec l'ombre grandit dans les taillis épais.

Au ciel, à pas de loup, le crépuscule arrive;
Seule, on entend chanter encor la haute grive.

Du haut d'un chêne nu que dore le couchant,
Elle envoie, au soleil qui meurt, son dernier chant.

Dans le calme du soir, sa voix harmonieuse
Aux sons flûtés éclate en fanfare joyeuse.

Son chant monte sonore et câlin; on dirait
Que, pour l'ensommeiller, il berce la forêt.

Et bientôt la forêt semble s'être engourdie
Aux refrains caressants de cette mélodie.

L'ombre s'accroît; la nuit comme un flot de velours
Sur le bois lentement déroule ses plis lourds.

Mille vagues senteurs écloses de la terre
Au travers des fourrés flottent avec mystère.

Voici que le soleil enfin s'est abaissé
Sous l'horizon; le chant de la grive a cessé.

La forêt, prise alors de langueurs amoureuses,
Tressaille jusqu'au fond de ses entrailles creuses.

Mi-pâmée, elle sent passer de courts frissons
Voluptueux, dans sa futaie et ses buissons.

Pareils aux doux soupirs qu'une amante murmure,
De longs chuchotements courent sous la ramure.

Soudain, ainsi qu'une ombre errante dans la nuit,
Un oiseau prend son vol lourdement et s'enfuit.

De son aile rasant les taillis, la bécasse
Croule amoureusement : c'est l'heure de la passe.

COMBAT DE CERFS

TABLEAU DE COURBET AU LOUVRE

OCTOBRE a mis la gamme entière de ses ors
Sur les bois éclatants de teintes vigoureuses,
Et son âcre parfum accroît les amoureuses
Ardeurs qui s'éveillaient au cœur des vieux dix-cors.

Toute la nuit, dans la clairière, au pied des chênes,
Ont eu lieu tour à tour de furieux combats.
La lutte dure encore, et cependant là-bas
L'aube blanchit déjà les lisières prochaines.

Dans un suprême effort raidissant leur vigueur,
Deux cerfs plus acharnés restent toujours aux prises
Et par le jour naissant leurs fureurs sont surprises ;
Mais les coups inégaux désignent le vainqueur.

Sur son trop obstiné rival, tête baissée,
Il fonce, et, l'étreignant dans ses longs andouillers,
Voudrait, pour en finir, trouer ses flancs souillés
Où pendent des lambeaux sanglants de chair blessée.

L'autre, à demi vaincu, sent ses jambes fléchir,
Et surpris par le choc de cette charge ardente,
L'œil vague, le col lâche et la langue pendante,
Il boit à pleins naseaux l'air pour se rafraîchir.

Près du ruisseau s'achève un autre acte du drame.
Adversaire éclopé dans un premier tournoi,
Exténué, tremblant de douleur et d'émoi,
Mufle au vent, d'une voix effrayante, un cerf brame.

De ce duel à mort impassibles témoins,
Les femelles, en harde étroitement groupées,
Attendent quelque part, dans l'ombre des cépées,
Que leur futur seigneur ait un rival de moins.

LE RÈGNE DE LA FORÊT

Lorsque l'humanité, lasse de se survivre,
Laissera de sa race éteindre le flambeau,
On verra la forêt, pour couvrir son tombeau,
S'épandre comme un flot endigué qu'on délivre.

Ses grands arbres alors agiteront leurs fronts;
Ainsi qu'un jeune essaim, leur semence féconde
Ira joyeusement reconquérir ce monde
D'où les avait chassés le fer des bûcherons.

La lande, la prairie où le fleuve s'étale,
Et les plaines sans fin où les bras assemblés
Des hommes avaient fait jadis germer les blés,
Elle envahira tout dans sa marche fatale.

Vainement les remparts des puissantes cités
Opposeront leur masse à cette étrange houle;
Comme une lèpre au corps, les végétaux en foule
Dévoreront en paix leurs flancs inhabités.

Tout ce que les humains croyaient impérissable,
Leurs monstrueux palais de granit, leurs airains,
Corrodés par la plante aux suçoirs souterrains,
S'effriteront en un chétif monceau de sable.

La forêt, sous les plis d'un verdoyant linceul,
Fera s'évanouir notre dernière trace,
Et, toujours étendant sa conquête vorace,
Aura pour borne à ses massifs l'Océan seul.

LES GEAIS

Dans la cime ronde des chênes
Épars à la rive du bois,
On entend toutes à la fois
S'élever des clameurs soudaines.
Concert fait d'étranges accents !
Voix rauques, cris assourdissants,
Coups de gosier faux, notes aigres,
C'est un tapage d'enragés.
Quels sont donc ces braillards allègres ?
Jacques ! Jacques ! Ce sont les geais.

On croirait ouïr des ivrognes
Pérorant dans un cabaret
Autour d'un petit vin clairet
Dont la sève empourpre leurs trognes.
Les gras propos s'en vont leur train,
Chacun y met son petit grain ;
L'esprit s'échauffe et l'œil s'allume,
De gros mots sont vite échangés
Et chacun hérisse sa plume.
Jacques ! Jacques ! Ce sont les geais.

Ils ont l'allure turbulente,
Le mot brutal et sans apprêt,
Ces grands rustres de la forêt
A la livrée étincelante.
Leur œil bleu limpide est méchant,
Et sous cet air rogue et tranchant
On devine la couardise.
Leur gros bec trapu noir de jais
N'est qu'un outil de gourmandise.
Jacques! Jacques! Ce sont les geais.

Amateurs jurés de maraude,
Pillards effrontés, s'il en fût,
Ils sont là toujours à l'affût
De quelque bonne et sûre fraude
Leur jabot sait digérer tout;
Tout leur est bon, tout sert leur goût,
Graines, glands et guignes juteuses.
Maint oiseau voit ses œufs mangés
Pendant l'absence des couveuses:
Jacques! Jacques! Ce sont les geais.

PIERRE DE NOLHAC

1859

PIERRE DE NOLHAC, *né à Ambert (Puy-de-Dôme), s'est fait tout jeune encore une situation importante dans le monde philologique. La Renaissance est son domaine, de Plutarque à Ronsard. Ses principaux ouvrages sont :* La Bibliothèque de Fulvio Orsini *(1887) et* Érasme en Italie *(1888). Ancien membre de l'École de Rome, il est aujourd'hui professeur à l'École des Hautes Études, et appartient, en outre, aux Musées Nationaux.*

Esprit large et prompt, travailleur infatigable, Pierre de Nolhac n'a jamais délaissé la poésie, qui fut sa première et sa plus chère occupation. Peu soucieux de la publicité, il n'a encore fait imprimer de vers que ses Paysages d'Auvergne *(Lemerre, 1888), petit livre destiné aux seuls amis. Dans ce recueil, comme en quelques pièces qu'il a données à différentes Revues, on trouve une connaissance délicate de la langue, une belle ampleur de rythme, et, sous une forme artistique sévère, un sentiment philosophique et religieux de la destinée.*

FRÉDÉRIC PLESSIS.

LE VIEUX CRATÈRE

VOICI douze mille ans que le volcan s'est tu :
Depuis que les grands monts, témoins de sa colère,
Dorment autour de lui dans leur paix séculaire,
D'un manteau verdoyant son flanc s'est revêtu.

Les arbres et les fleurs ont germé sous la lave ;
A peine si l'on voit, dans les jeunes forêts,
Sur cette verte mer de mousse et de genêts,
Un bloc stérile et noir flotter comme une épave.

A travers le réseau du taillis odorant,
Sur la côte facile et les pentes fleuries
Qui s'encombrent parfois de monceaux de scories,
Court un étroit sentier connu du pâtre errant.

J'ai gravi d'un pied lent le cône solitaire,
Et j'ai suivi des yeux l'horizon qui grandit ;
Mais, soudain, devant moi la crête s'arrondit
Et me voici debout au-dessus du cratère.

Il s'offre, vaste et calme, aux pas de l'étranger,
Aujourd'hui que les vents ont balayé sa cendre ;
Grand cirque de verdure, il invite à descendre,
Déroulant les tapis de son gazon léger.

Aux regards hésitants sa largeur se dérobe ;
Et l'on rêve, en voyant s'ouvrir, sous un ciel pur,
La coupe d'émeraude au couvercle d'azur
Où fermenta longtemps la jeunesse du globe.

Le cratère n'a point d'issue, et ses parois
Mêlent l'airelle brune à la bruyère rose.
Jamais sur l'herbe courte un oiseau ne se pose,
Comme s'il avait peur des flammes d'autrefois.

Rien ne vient animer la solitude morne
De cet étrange lieu, d'où l'on voit, vers midi,
Répandant brusquement des flots d'air attiédi,
Le soleil s'élancer dans l'espace sans borne.

C'est un asile sûr où nul bruit ne descend.
Aucun cri de grillon, aucun battement d'ailes.
Des hauteurs du ciel clair, seules les hirondelles
Au fond de l'entonnoir pourraient voir en passant.

Et quand le soir décline, et que la nuit épanche
Son urne de parfums au fond du puits dormant,
L'étoile à son zénith regarde fixement,
Pendant que sur le bord la lune aussi se penche.

*
* *

Un jour fut, où le feu sortait en tourbillons
Du cratère éventrant la montagne ébranlée;
La lave descendait de la cime brûlée,
Creusant sur son chemin de lumineux sillons.

Elle engloutissait tout dans sa houle sauvage :
Les serpents se tordaient surpris sous le couvert;
La forêt, pétillant comme un brin de bois vert,
Disparaissait au gré du fleuve sans rivage.

Le ciel faisait pleuvoir la cendre et le granit.
La fuite et la terreur au loin gagnaient la terre.
Aux cris des animaux, au fracas du tonnerre,
Les détonations se mêlaient dans la nuit...

Tout s'est tu. Pour toujours la nature calmée
A clos le gouffre antique où bouillait le torrent;
La nuit, mordant le sol de son feu dévorant,
On ne voit plus jaillir la coulée enflammée;

La peur ne chasse plus, sous le ciel refroidi,
Les habitants émus des forêts primitives;
Tremblements souterrains, secousses convulsives,
Tout s'apaise. Le temps marche. L'homme a grandi.

O vieux volcan! les flots dont ta gorge était pleine
Se sont taris un jour pour ces nouveaux venus,
Et tes bois ont ouvert des abris inconnus
A ces premiers chasseurs qui montaient de la plaine.

La hache a pu choisir, sur ton sol crevassé,
Les bûches des foyers et les planches des huttes;
Dès leurs grossiers travaux et leurs antiques luttes,
A tes pieds bienveillants les races ont passé.

Sur ta pente aujourd'hui les grands troupeaux font halte;
Les familiers printemps viennent te rajeunir,
Et, pour faire leur place aux villes à venir,
Ta lave a recouvert les couches de basalte.

Géant! ton œuvre est faite et ton sort est rempli.
Ton cratère muet s'endort, et l'herbe y pousse,
Et l'étranger pensif, qui marche sur ta mousse,
Y cherche le repos, le silence et l'oubli.

A ÉRASME

O mon vieux maître Erasme, incomparable ami,
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille,
Où ton esprit, armé de sa verve subtile,
Se livre tour à tour et se cache à demi.

Quand les pharisiens et les sots ont frémi,
Sur ton paisible seuil pressant leur foule hostile,
Tu n'avais que ta plume, ô maître, et ce beau style
Dans ton latin muet désormais endormi.

Tu souffrais de quitter les livres et tes Muses;
Mais, pour cingler le vice et démasquer les ruses,
Ta riposte pourtant vibrait comme un éclair.

Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc parler et le mot clair,
Et le mépris des fous qui gouvernent le monde.

GEORGES PAYELLE

1859

Georges Payelle est né à Paris, le 24 juin 1859. Après avoir fait ses études au lycée Henri IV, il se fit recevoir licencié en droit, mais il n'entra dans aucune des carrières auxquelles semblait le destiner ce début. Conduit par son amour des lettres chez Victor Hugo, il devint le Secrétaire intime de M. Édouard Lochroy, qui, plus tard, devenu ministre, le plaça à la tête de son cabinet.

Les poèmes que Georges Payelle a composés sont presque tous à forme fixe, d'une complication savante et polychrome, pareils à d'étincelantes mosaïques. Et l'on songe, en les lisant, à quelque belle courtisane de Byzance, les vêtements lourds de pierreries, la peau fardée, les cheveux teints de henné, la gorge nue sous trois colliers de pièces d'or.

Il est peu de Revues de ces dernières années dont les pages ne se soient ornées de ces délicats ouvrages.

VICTOR D'AURIAC.

NOCTURNE

Espoir des assassins, terreur des naufragés,
La Nuit n'est pas toujours l'Isis élégiaque;
C'est parfois la Guerrière au front démoniaque,
Eprise de carnage et riant aux dangers.

Elle passe à travers les éthers saccagés,
Livrant aux vents hurleurs sa crinière héliaque,
Et son baudrier d'or, formé du Zodiaque,
Ruisselle encor du sang des astres égorgés.

Elle va, balançant au long de son épée
Une lune qui semble une tête coupée
Et dont les larges pleurs lui font un manteau blanc.

Telle, emplissant d'horreur le ciel qu'elle gouverne,
Comme la Juive antique, elle porte à son flanc
Le chef rouge et sans cou d'un nouvel Holopherne !

SUNT LACRYMÆ

Le parc ombreux où vit une âme
Chuchote à la nuit ses secrets.
Le décor sombre atteste un drame
Plein d'angoisses et de regrets.

Parmi les roseaux et les berles
Là-bas sanglote un ruisseau fou.
La rosée accroche des perles
Aux yeux des nymphes de Coustou.

Pâle veuve aux noires écharpes,
La lune erre en un ciel mouvant.
Les ifs geignent comme des harpes
Sous l'ineffable doigt du vent.

Et leur cantilène qui pleure,
Faite de douloureux bémols,
Accompagne en gamme mineure
Le désespoir des rossignols.

L'ENNEMIE

Ce matin, vous m'avez ouvert un paradis
Plein d'un exquis désordre et d'adorables choses,
Magasin d'avatars et de métamorphoses,
Caverne de complots contre nos cœurs ourdis.

Là traînaient, à côté des fards, des bigoudis,
Les flacons embaumeurs comme des fleurs écloses,
Et tous ces riens charmants, blancs, bleus, dorés et roses,
Qui vous font plus splendide à nos yeux agrandis.

Donc, voilà l'arsenal d'où sortent nos défaites,
Où la femme, pour la bataille de nos fêtes,
Vient aiguiser son charme et fourbir son beau corps.

Ici la femme, c'est l'Ennemie. Elle est comme
L'Antiope aux bras nus, l'Amazone aux reins forts,
S'armant pour le carnage implacable de l'homme.

LIED

L'aurore au front chargé de rêve
Tremble au bord de l'horizon noir.
— Et la rose clarté s'élève
Comme un soudain espoir.

Le jour, sur la terre amollie,
Tombe d'un soleil courroucé.
— Et le lis mourant se replie
Comme un cœur offensé.

Le soir vient. L'occident s'allume,
Puis sombre en de vagues pâleurs.
— Et le ciel se voile de brume
Comme un visage en pleurs.

La nuit, sous son manteau qui flotte,
Monte dans l'azur envahi.
— Et le vent funèbre sanglote
Comme un amour trahi.

PAUL MANIVET

1859

PAUL MANIVET *est né à Avignon le 26 juin 1859. Après avoir fait représenter avec succès plusieurs comédies en vers sur diverses scènes de province, il s'est révélé sonnettiste d'une réelle originalité. Il a publié deux recueils intitulés :* Les Glas de l'Ame *et* Des Sonnets.

Joséphin Soulary, le maître du genre, a fait au dernier volume de M. Manivet l'honneur d'une préface, où il dit : « C'est de grand cœur que je salue en vous, non pas un élève *qui aspire à me* suivre *comme vous prétendez l'être, mais un* émule *que son talent place* ex-æquo *à mon côté, dans le petit coin lumineux dont mes contemporains veulent bien me permettre la jouissance, au grand soleil de la Renommée. »*

Les œuvres de M. Manivet se trouvent chez P. Ollendorff, A. Savine et A. Lemerre.

A. L.

LES DEUX FOUS

J'AI vu deux hommes sur la grève.
L'un courait en gesticulant,
L'autre marchait d'un pas très lent,
Parlant à haute voix, sans trêve.

Tous deux soudain se rencontrant,
Surpris dans leur intime rêve,
Rougirent, comme fait l'élève
Que le maître en faute surprend ;

Et chacun reprit l'attitude
Qu'ont les gens sensés, d'habitude.
Ce fait m'ouvrit un horizon :

L'homme est un fou quand il s'oublie ;
Ce qui prouve que la raison
Est la pudeur de la folie.

SOIR DE BATAILLE

Du blanc sommet des monts l'ombre noire descend.
La ville qu'elle estompe à l'horizon s'efface,
Comme s'il lui tardait de se voiler la face.
Le soir saigne, et dans l'eau met des taches de sang.

Dans le ciel rouge et froid un vol de corbeaux passe.
On entend un adieu des choses dans le vent,
Puis des cris exhalés de ce tombeau vivant ;
C'est un souffle de mort qui traverse l'espace.

Et le soleil, confus d'avoir fait ce jour-là,
Plonge dans l'Océan, et du sang qui coula
S'y lave, et se retrempe aux flots de ce baptême.

Et l'astre de la nuit, là-haut demeuré seul,
Recueille des mourants le dernier anathème,
Et de ses rayons blancs tisse aux morts un linceul.

LE CALVAIRE

Mon épaule a fléchi sous ma pesante croix.
J'ai beau demander grâce au destin trop sévère,
Aucun espoir ne m'aide à gravir mon Calvaire;
Mon âme se refuse à s'écrier : Je crois!

Semblable à Jésus-Christ que j'imite et révère,
Je suis tombé déjà pour la troisième fois;
J'ai dit : J'ai soif, mais nul ne m'a répondu : Bois!
J'ai soif de Vérités, — le Doute tend son verre!

Qui me couronnera d'épines? Mais mon front
Indigne n'est pas fait pour ce divin affront.
Et lorsque de douleurs ma coupe sera pleine,

Cloué sur le gibet que mon orgueil planta,
Je mourrai sans grandeur, seul sur mon Golgotha,
Et je ne serai pas pleuré par Magdeleine!

ENFANTS DE MALHEUR

Il épelle déjà tous les mots de son livre.
Il hésite d'abord devant l'accouplement
Des lettres; puis le mot jaillit spontanément,
Comme un oiseau captif que sa bouche délivre.

Son front s'éclaire alors d'un fier rayonnement;
Et ce premier succès l'encourage à poursuivre.
C'est ainsi que l'enfant de l'inconnu s'enivre:
Le désir de savoir dompte son bégaiement.

La Nature est un livre ouvert et sans mystères.
Le nom de son auteur, écrit en caractères
Lumineux, éblouit nos regards de lecteur;

Mais l'esprit et les yeux ne peuvent pas s'entendre.
Faut-il que nous soyons des enfants de malheur
Pour épeler ce mot sans jamais le comprendre !

GERMAIN-LACOUR

1860

JOSEPH GERMAIN-LACOUR *est né en 1860 à Moulins-sur-Orne. Le concours ouvert en 1885 par le* Figaro *révéla au public le nom de ce charmant poète, en même temps que celui de M. Jean Rameau. M. Germain-Lacour avait déjà publié deux petits recueils de vers:* Sur tous les Tons *(1883) et* Avec des Rimes *(1885), mais c'est seulement depuis qu'il a donné son véritable document,* Les Clairières *(1888). Ce livre, dont la forme est savante, où perce même une pointe de préciosité, exprime une âme de poète à la fois souffrante et saine, spirituelle et mélancolique. Rarement l'esprit va jusqu'à la gaîté, la mélancolie jusqu'à la tristesse.* A Mi-Côte, *tel est le titre d'une des plus jolies fleurs de ces* Clairières; *il caractérise à merveille le fin talent de l'auteur, qui excelle dans l'observation familière des choses, dans la délicate analyse de lui-même.*

Ses œuvres ont paru chez MM. Jouaust et A. Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

A MI-COTE

AUJOURD'HUI restons en chemin;
Reposons-nous: la cime est haute.
Nous monterons plus haut demain;
Aujourd'hui restons à mi-côte.

Cherchons, au revers du coteau,
L'inclinaison des pentes douces,
Et, sur le sol, l'épais manteau
Que font les gramens et les mousses.

Demandons aux arbres pensifs
L'abri de leur dôme qui tremble;
Fuyons le vert sombre des ifs
Pour le vert adouci du tremble.

Sous ce rideau discret et sûr
Les clartés des cieux sont éteintes:
Goûtons l'attrait du clair-obscur
Et le charme des demi-teintes.

Les bruits lointains venus d'en bas
Vont s'apaisant dans les ramures,
Et nous écoutons les combats
Du silence avec les murmures.

Dans le vague du demi-jour
Les fleurs ont des nuances pâles
Qui nous rappellent tour à tour
Les turquoises et les opales.

Or, vibrant à chaque frisson,
Dans l'inconscience des causes,
L'âme se met à l'unisson
De l'indécision des choses.

Et c'est exquis. Et nous restons
— O Nature, c'est bien ta faute! —
Pris au charme des demi-tons,
Paresseusement, à mi-côte.

(Les Clairières)

JEUNES FILLES

On ne les voit bien qu'à l'église,
Quand, dans la crainte du péché,
L'extase les immobilise
A genoux et le front penché.

Car les rencontrer dans la rue
Juste le temps d'être troublé,
Trop tôt l'image est disparue,
L'oiseau trop vite est envolé

Mais l'église, je veux m'y rendre.
Caché dans l'ombre d'un pilier,
Sans doute je saurai surprendre
Leur maintien grave et familier.

Elles seront là tout à l'heure ;
Et, tandis que je les attends,
Chacune a quitté sa demeure
Pour entendre la messe à temps.

Elles ne se douteront guère,
Quand elles seront à genoux,
Que dans la nef froide et vulgaire
Je leur ai donné rendez-vous ;

Rendez-vous à toutes ensemble :
C'est pour moi seul qu'elles viendront ;
S'il en manquait une, il me semble
Que toutes me feraient affront.

Pourquoi Dieu mit-il en nos âmes
Tant de regret du ciel perdu
Que l'amour de toutes les femmes
A chacun de nous semble dû ?

Voici des vierges, les plus pures :
Et j'ose penser en ce lieu
A m'attribuer les murmures
De leurs lèvres priant vers Dieu !

Et lorsque leur âme s'allège
Devant Lui, leur maître et leur roi,
Je fais ce rêve sacrilège
Qu'elles s'agenouillent pour moi !...

Oh ! c'est mal !... Et pourtant je pense
Que le pardon m'est accordé ;
L'expiation vaut l'offense :
Pas une ne m'a regardé !

(Les Clairières)

LES VIEUX PIGEONS

IMMOBILES, avec leurs ventres rebondis,
Ils traînent lentement leurs roucoulements graves,
Solennels et pensifs comme d'anciens burgraves
Qui regrettent, trop vieux, de n'être plus bandits.

Ils sont passés, pour eux, les voyages hardis !
Car l'âge sans égard pèse sur les plus braves.
Leurs ailes ont connu de subites entraves,
Et pour les longs trajets leurs vols sont alourdis.

C'est hier qu'ils allaient, et, sans compter les lieues,
Qu'ils regardaient, du haut des immensités bleues,
Le monde vaguement perçu comme un décor.

Ils comparent ce temps aux tristesses présentes...
Mais, faibles et vieillis, ils admirent encor
Les reflets zinzolins de leurs gorges luisantes.

(Les Clairières)

FIERTÉ

Qu'un nouvel objet règne en ton âme, étouffant
Jusqu'au cher souvenir des récentes tendresses,
Soit! Mais n'immole pas sur l'autel que tu dresses
Tes amours d'autrefois à l'amour triomphant.

Prends garde de railler, — l'honneur te le défend, —
Pour plaire à Celle-ci, tes premières maîtresses;
Elle a tout le présent et toutes les ivresses:
Réserve le secret de tes rêves d'enfant.

Qu'elles aient ton silence au moins, les Oubliées!
Et puisque, à tout ton être intimement liées,
Tu ne peux renier leur puissance d'alors,

Cache, pour l'y trouver aux heures plus amères,
Dans le coin de ton cœur où dorment les dieux morts,
L'asile inviolé des anciennes chimères.

(Les Clairières)

LES CLAIRIÈRES

Comme il n'est point de bois si noir et si profond
Où la splendeur des cieux par endroits n'apparaisse,
Trouant de flèches d'or l'obscure forteresse
Que la branche rugueuse et la feuille lui font,

Il n'est point d'âme aussi, si triste jusqu'au fond,
Que ne visite un jour, en sa grande détresse,
Ou la calme pensée ou la puissante ivresse,
Avec l'oubli des maux où le cœur se morfond.

Or, bien que tout soit morne et sombre autour de l'être,
Que la moindre clarté malaisément pénètre
Entre le mal de vivre et la peur de mourir,

Mon âme sait pourtant de douces accalmies,
Et découvre, parmi tout ce qui fait souffrir,
Dans le Rêve et l'Amour ses clairières amies.

(Les Clairières)

MARIE DE VALANDRE

1861

Marie de Valandré (Mathilde Claret de la Touche), *née à Saint-Germain-en-Laye le 8 septembre 1861, n'a encore publié qu'un volume de ses poésies,* Au Bord de la Vie *(1885). Une âme charmante, ingénieuse aussi, palpite dans les vers pleins de franchise et de simplicité qui composent ce livre portant un titre donné à l'auteur par Joséphin Soulary, dont le nom est inscrit au premier feuillet comme une invocation tutélaire au fronton d'un petit temple grec. On peut dire qu'un frais atticisme est répandu sur toutes les pièces du recueil, parfois éloquentes de l'accent convaincu d'idéal des œuvres saines de la jeunesse, parfois délicieuses et fraîches comme une première rosée de mai : c'est à ces dernières qu'il faut demander le secret de la personnalité de l'auteur. Telles de ces poésies,* Les Doigts et les Bagues, *par exemple, sont de petites merveilles d'invention et de sensibilité féminines; elles suffiraient à prouver qu'il y a dans Marie de Valandré autre chose qu'une enfant tourmentée par le diable bleu de la rime. Toutes ces qualités se retrouvent, à un degré peut-être supérieur, dans un nouveau volume qui paraîtra prochainement.*

Les poésies de Marie de Valandré sont éditées par A. Lemerre.

Paul Mariéton.

RAYONNEMENT

Si je ne croyais plus aux promesses divines,
Si le doute m'ouvrait son abîme béant,
Si mon œil abusé devant tant de ruines
Me montrait dans la mort la porte du néant,

Je n'accepterais pas ce suprême désastre
Où sombrerait la foi de mon cœur révolté,
Et, lasse de marcher dans une nuit sans astre,
J'irais dans la raison chercher la Vérité.

Je me dirais : Pourquoi la faucheuse éternelle,
Qui s'en va moissonnant sans pitié parmi nous,
Chez les prédestinés qu'elle effleure de l'aile
Met-elle tant de grâce et des attraits si doux ?

Pourquoi donc, même avant que leur force décline
Ou qu'eux-mêmes déjà se soient sentis souffrir,
Pourquoi subissons-nous un pouvoir qui fascine
Auprès de ces charmeurs qui vont bientôt mourir ?

Pourquoi croyons-nous voir la divine étincelle
Dans le lucide éclair de leur regard béni ?
Pourquoi dans leur baiser où tant d'amour ruisselle
Voulons-nous sur leur lèvre aspirer l'Infini ?

Pourquoi donc aimons-nous les pâleurs diaphanes
De leurs traits lumineux qu'un linceul va couvrir ?
Pourquoi retenons-nous entre nos mains profanes
Leurs mains, leurs blanches mains, que la mort va meurtrir ?

Ah! s'ils devaient livrer leurs corps à la poussière
Sans qu'il en restât rien pour l'Immortalité,
Pourquoi porteraient-ils sur l'argile grossière,
Comme le sceau de Dieu, pareille majesté?...

Oui, je les crois touchés par des doigts invisibles;
Je crois que le secret de leur grave beauté
Est que nous les voyons, confiants et paisibles,
Se pencher sans effroi sur une Eternité!

LES DOIGTS ET LES BAGUES

Il est des doigts blancs, potelés,
Où s'enchâssent des ongles roses,
Des doigts faits pour cueillir les roses,
Qui de bagues sont étoilés;
Sur ces mains fines et soyeuses
Les baisers pleuvent chauds et doux,
Car l'Amour y prend rendez-vous
Avec les pierres précieuses...

Il est des doigts moins effilés,
Des doigts nerveux de jeune fille
Qui tout le jour tirent l'aiguille:
Ceux-là n'ont pas d'anneaux perlés;
Mais, doux espoir qui moralise,
L'amoureux payé de retour
A juré d'y mettre à son tour
La bague qu'on donne à l'église...

Il est des doigts purs et sacrés,
Des doigts saints de religieuse,
Dont la main vaillante et pieuse
Restera sans bijoux dorés.
Un cercle d'argent les enserre,
Plus fort dans sa fragilité,
Plus beau dans sa simplicité,
Que tous les joyaux de la terre...

Il est des doigts baignés de pleurs,
Des doigts glacés comme la pierre,
Qui dans l'ombre du cimetière
Epellent un nom sous les fleurs;
A ces doigts amaigris de veuve
Brille encore un chaînon puissant :
C'est le dernier qui dans l'épreuve
Les tienne unis au cher absent.

Il est de frêles doigts d'artiste
Qu'autrefois vous serriez bien fort,
Mais dont la main mignonne et triste
Ne porte pas de bague d'or :
Elle a gardé la douce fièvre
Du seul baiser qu'elle ait permis,
Et l'empreinte de votre lèvre
Lui tient lieu de l'anneau promis.

LE DRAPEAU

Le brouillard de décembre au loin voilait la plaine;
Les morts dormaient, fauchés comme des épis blonds;
La mère, grelottant sous son manteau de laine,
Allait, cherchant son fils au revers des sillons.

Quand elle le trouva couché dans la poussière,
Son drapeau l'entourait, doux linceul du vaincu!
Et l'enfant, appuyé sur l'angle d'une pierre,
Reposait calme et fier comme il avait vécu.

De l'étendard noirci la soie était froissée;
Il s'était dans ses plis enroulé pour mourir;
La mère le reprit à cette main glacée,
Et, baisant ces beaux yeux clos pour ne plus s'ouvrir,

Elle partit... Marchant toujours à l'aventure,
Elle allait, sans compter les pas qu'elle avait faits;
Et, gardant son trésor caché dans sa ceinture,
Elle arriva le soir près du camp des Français:

« Voici, dit-elle au chef, un drapeau que j'apporte;
Je l'ai pris sur le corps de mon fils expiré... »
Elle colla sa lèvre à ce lambeau sacré,
Pâlit et puis tomba sans plainte... Elle était morte!

LES DEUX PARTS

AUX FEMMES

Ce monde, tourmenté d'ambitions rivales,
Voit deux partis divers tendre à la primauté;
Pourtant le Créateur fit les deux parts égales:
L'homme a pour lui sa force, et nous notre beauté.

A lui l'œil froid qui juge et la ferme attitude,
A nous l'œil bleu qui rêve et prêt à se baisser;
A lui la main de fer guidant la multitude,
A nous la main qui donne et qui sait caresser;

A lui la haine prompte à bondir sous l'outrage,
A nous l'âme oublieuse et vive à pardonner;
A lui le bras armé, rebelle à l'esclavage,
A nous les souples bras qui savent enchaîner;

A lui l'acier qui tue et le cuivre qui sonne,
A nous le baume sûr, réparateur du Mal;
A lui le front stoïque et l'esprit qui raisonne,
A nous la foi qui sauve et croit à l'Idéal;

A lui l'honneur rigide aux bases immuables,
Les arrêts sans appel, le glaive punisseur;
A nous la pitié sainte, indulgente aux coupables,
Et le règne éternel promis à la douceur!...

Mais dès que nous voulons par un caprice étrange,
Des chefs-d'œuvre de Dieu réformateurs hardis,
De ces dons différents faire entre nous l'échange,
Nos plus beaux attributs aussitôt sont maudits:

L'air viril ne sied pas à nos charmants visages;
S'il nous ressemble trop, l'homme est sans dignité;
L'impassibilité, cette force des sages,
Dans les cœurs féminins s'appelle dureté;

Au contact de l'aiguille et des soins du ménage
Nos rudes compagnons verraient leurs doigts salis;
La science, leur noble et splendide apanage,
Marque de plis amers nos traits trop tôt pâlis;

Ainsi nos meilleurs biens, si parfaits dans l'ensemble,
Dès qu'ils sont déplacés se tournent contre nous,
Et la Loi s'accomplit lorsque l'Amour assemble
Avec les cœurs vaillants nos cœurs tendres et doux.

LES CHEVEUX DE MA MÈRE

Le soir, quand pour dormir elle a défait ses tresses
Et me laisse à genoux baiser ses cheveux longs,
J'aime, en les renattant, à couvrir de caresses
Les premiers fils d'argent éclos dans ces fils blonds.

J'y lis tout un passé de soucis et de craintes;
J'y vois mes maux d'enfant qui l'ont tant fait souffrir;
Et chaque nuit veillée a laissé son empreinte
Sur ce front adoré que le Temps va flétrir.

Des efforts qu'elle a faits pour me rendre meilleure,
Plus vaillante, plus sage et plus digne d'amour,
Pour soulager qui souffre et consoler qui pleure,
Chacun de ces fils blancs me représente un jour.

Aussi tous les joyaux et tout l'éclat d'un trône
La rendraient bien moins belle à mes yeux attendris,
Bien moins chère à mon cœur, que la double couronne
De sa bonté pensive et de ses cheveux gris.

C'est pourquoi, quand, le soir, elle a défait les tresses
Qui baignent son front pur de leur reflet changeant,
J'aime à compter tout bas, par autant de caresses,
Entre ces fils dorés les premiers fils d'argent.

STANISLAS DE GUAITA

1861

STANISLAS DE GUAITA, *né le 6 avril 1861 au château d'Alteville (Lorraine), fit ses études à Nancy et vint de bonne heure à Paris. En 1881, il publia son premier volume de vers,* Oiseaux de Passage, *puis, deux ans après,* La Muse Noire, *recueil comprenant des poèmes d'un rythme sûr qui révèlent déjà, à travers l'admiration de l'auteur pour Baudelaire, une originalité curieuse, dont le caractère fut bientôt affirmé dans un livre ayant pour titre :* Rosa Mystica *(1885), où des pensées d'un ordre élevé sont exprimées en fort beaux vers.*

Doué d'un sens critique très subtil et entraîné par la nature de son esprit vers les sciences exactes, Stanislas de Guaita a écrit en prose : Au Seuil du Mystère, *ou* Essais de Sciences maudites, *ainsi qu'il a appelé ce livre qui est une étude préliminaire du magisme, dont il est devenu un des plus fervents adeptes.*

Ses poésies ont été éditées par MM. Berger-Levrault et A. Lemerre.

RODOLPHE DARZENS.

LE POÈTE

IL a connu l'oubli des tortures anciennes :
La cicatrice est sèche où sa chair a saigné.
Au tout puissant appel de deux magiciennes
— La Jeunesse et la Foi — la vie a regagné
Le lambeau de son cœur par le mal épargné.
****

Pourquoi faut-il, hélas! qu'à toutes les souffrances,
Comme un aigle intrépide au clair soleil levant,
S'envole son désir crédule aux espérances?
Il chante ses projets — et l'écho décevant
Répercute ses chants emportés par le vent.

Vous suppliant sans trêve, Illusions chéries,
De verser à sa soif l'or de votre liqueur,
Dans les bois de l'Amour éphémère et moqueur
Il cherche des buissons pleins d'épines fleuries,
Afin d'y déchirer le reste de son cœur.

(La Muse Noire)

L'ATLANTIDE

LOIN de la multitude où fleurit le mensonge
Puisque l'âme s'épure et s'exalte en rêvant,
Au gré du souvenir vogue, ô mon Ame, et songe:
Songe à la cendre humaine éparse dans le vent;

Songe aux crânes heurtés par le soc des charrues;
Aux débris du passé dans l'inconnu flottant:
Car des mondes sont morts, des cités disparues,
Où la vie eut son heure et l'amour son instant!

***

Aux siècles primitifs, une île, immense et belle,
Nourrice jeune encor d'un peuple de géants,
Livrait à ses fils nus sa féconde mamelle,
Et sa hanche robuste au choc des océans.

Cette terre avait nom l'*Atlantide*. — Des villes
Y florissaient alors, superbes, par milliers,
Avec leurs parthénons et leurs jardins fertiles,
Et leurs palais de marbre aux antiques piliers.

Aqueducs ! Monuments massifs, aux colonnades
De jaspe, défendus par de grands léopards !
Coupoles de granit ! Innombrables arcades
Brodant de leur dentelle éparse les remparts ! —

L'on eût dit des forêts de pierre. — Les bois vierges
Reflétaient leur verdure aux lacs bleus sans roseaux,
Et l'âme des jasmins et des lis, sur les berges,
Se mariait, légère, à des chansons d'oiseaux !

Un cantique montait d'espérance et de joie
Vers Jupiter très bon, très auguste et très grand :
L'homme tendait les mains à l'azur qui flamboie,
Et le fleuve apaisé priait — en murmurant...

Mais ce monde, marqué du sceau de la colère,
Devait s'anéantir, sans que rien en restât
Que des îlots perdus sur l'onde tumulaire,
— Seuls vestiges épars où notre œil s'arrêtât !

On entendit rugir les forges souterraines,
Tout le sol s'effondra, secoué brusquement...
Et la mer fit rouler ses vagues souveraines
Sur la plaintive horreur de cet écroulement.

***

Cependant, par delà ces monstrueux décombres
Que, sous mille pieds d'eau, tu vois se dessiner,
O mon Ame, entends-tu ?... Du fond des lointains sombres,
De prophétiques voix semblent vaticiner :

*
* *

— « Ainsi les continents, les villes séculaires,
« Les grands monts hérissés de sapins et d'orgueil,
« L'homme et ses passions, le monde et ses colères
« — Cadavres disloqués et mûrs pour le cercueil,

« Gigantesques amas sans nom, épaves mornes —
« S'engloutiront un jour (tout étant accompli)
« Sous les flots ténébreux d'une autre mer sans bornes
« Et plus profonde encor — qui s'appelle l'*Oubli!*

« Alors, exécutant la suprême sentence,
« L'ombre, comme un déluge, envahira les cieux;
« Et tout bruit s'éteindra, comme toute existence,
« Dans le néant obscur, vaste et silencieux. »

(Rosa Mystica)

ENDYMION

ADORABLE pasteur, éphèbe aux flancs nerveux!
Phœbé (mélancolique et divine amoureuse),
Baisant dans un rayon ta lèvre savoureuse,
En frissons de lumière épanchait ses aveux.

Toi, tu dormais, ne soupçonnant larmes ni vœux,
Tandis qu'Elle — en la nuit calme et propice — heureuse
D'étreindre un corps chéri de sa langueur fiévreuse,
Egrenait de l'argent dans l'or de tes cheveux.

— Salut, ô le premier d'entre les Lunatiques,
Qui charmas l'astre pâle au fond des cieux antiques,
Et qui fus son amant — sans t'en apercevoir!

— Tels les *rêveurs*, tes fils, quand la lune est levée,
Ont sur le front parfois — sans même le savoir —
Le baiser d'une amie inconnue et *rêvée*.

(Rosa Mystica)

HYMNE A CYBÈLE

O notre aïeule à tous, si robuste et si belle,
O toi, ma jeune Rhée ou ma vieille Cybèle,
Ou ma toute puissante et féconde Maîa!
Oh! quel que soit ton nom, reine de l'Abondance;
Vénérable matrice où germe l'Existence;
Mère du peuplier et du camélia;

Mère du puceron et du fleuve superbe;
Mère de l'homme intelligent et du brin d'herbe,
Mère de la Pensée et mère de l'Amour!...
Nourrice intarissable aux cent mamelles pleines,
Grâce à qui nous voyons les montagnes, les plaines
Se vêtir * de splendeur à la clarté du jour!

Toi que j'aime et vénère ainsi qu'une déesse,
Permets-moi d'exalter ton faste auguste! — Laisse
Un de tes petits-fils épandre tout son cœur
En stances de lumière, en poèmes mystiques,
Sur ton autel de roche où les peuples antiques
Faisaient tomber un bouc sous le couteau vainqueur!

* Vesta.

Je n'immolerai pas, ô Nature sacrée,
De génisse au poil blanc : La Puissance qui crée
Ne se réjouit point d'un flot de sang versé ;
Mais, artiste elle-même en vastes symphonies,
Se plaît au rythme pur, aux grandes harmonies,
A l'hymne doux et fier, savamment cadencé...

* * *

Depuis que de mille ans, Terre génératrice,
Gorgée abondamment de sève créatrice,
Vagues-tu sans repos par l'espace profond ?
Sous les flèches d'Erôs, depuis combien d'années
Nourris-tu sur ton sein des races condamnées
Au stérile labeur, comme à l'amour fécond ?...

Ton fils infortuné, vers soixante ans, succombe
A la tâche, et trébuche au tertre de sa tombe,
Les reins las ou rompus, le front jaune ou ridé ;
Toi, toujours aussi jeune et toujours aussi belle,
Sous ton grand manteau vert, tu sembles immortelle,
Et ton flanc, sans fatigue, est toujours fécondé !

— Mais, ô Maía, pardonne à ton enfant d'une heure,
Si parfois il s'alarme, et, devant qu'il ne meure,
Fait vibrer jusqu'à toi l'hymne de ses sanglots ;
Quand le travail le brise, ou que le spleen l'obsède,
Il appelle à grands cris la Nourrice à son aide,
Et vers elle ses pleurs roulent comme des flots.

Tu lui réponds alors, ô douce, ô tendre mère :
« Pourquoi noyer ton cœur dans la détresse amère ?
« De mon calme fleuri contemple la splendeur !

« Vois mes lacs bleus ! Vois mon ciel bleu ! Vois mes mers vertes !
« Les routes du bonheur, mon fils, te sont ouvertes :
« Deviens farouche et grand en voyant ma grandeur !

« Sous la voûte de mes forêts silencieuses
« Perds-toi ! Je sais guérir les âmes soucieuses...
« Et si, mon pauvre enfant, tu meurs inconsolé,
« Je t'ouvrirai mon sein, où dans ma paix sereine
« Tu dormiras, — où ma Majesté souveraine
« Drapera d'un linceul ton corps inviolé. »

* * *

Donc, c'est pour ta bonté, Nature, que je t'aime !
Louange à toi, Maîa protectrice ! — Anathème
Sur qui n'applaudit point à ton règne éternel !
Reçois mon humble encens !... Moi, frêle créature,
Je t'admire et t'adore, et bénis, ô Nature,
Ton âme harmonieuse et ton cœur maternel !

(Rosa Mystica)

EMILE MICHELET

1861

Emile Michelet est né à Nantes le 1er décembre 1861. Il a publié beaucoup de poésies dans des Revues et des Recueils périodiques. On connait de lui des Nouvelles et des Études critiques, et un grand nombre d'articles parus dans des journaux quotidiens.

Ses vers sont d'une inspiration mystique enveloppée d'une couleur somptueuse. Il serait prématuré de porter sur M. Michelet un jugement définitif, mais il est possible de constater l'orientation et les évolutions futures de son esprit à la fois préoccupé de métaphysique et de peinture.

Malgré ses raffinements d'artiste, M. Michelet, chose rare, est doué d'un sentiment critique très subtil et très juste. Il juge aussi bien qu'il crée. Il analyse avec finesse en même temps qu'il peint avec les plus riches couleurs.

A. L.

JEUNE FILLE AU BORD DE LA MER

Svelte, droite, piétée à l'angle des récifs,
Elle tord ses cheveux dorés dans l'air sonore,
Et ses yeux éperdus vers la mer et l'aurore
Ont l'éclat abîmé de deux héros captifs.

Sur les vagues, au seuil de l'Orient pensif,
Toute une floraison de roses vient d'éclore.
La clémente beauté des choses remémore
A la vierge l'espoir vivace et primitif.

Elle rêve de beaux hymens mélancoliques
Avec des dieux, venus sur les flots pacifiques,
Des dieux dont la prunelle a d'étranges pouvoirs...

Elle attend votre essor, fêtes ultérieures,
Cependant que, parmi le firmament, les Heures
Vont comme un vol silencieux de cygnes noirs.

NOCTURNES

I

A TERRE

La nuit douce court sur les tamarins :
Fluide bain de lumière lactée,
Silence apaisant, murmures câlins,
Tout fait au cœur comme une mante ouatée.

Près d'ici, du creux d'un rocher falot
Monte un froufrou de diaphanes ailes ;
Dans la lune blanche et le bruit du flot
Un très léger gazouillis d'hirondelles.

La plainte qui vient du cap au lointain,
C'est un soupir de quelque jeune fée
Qui, triste d'amour pour Saint-Corentin,
Mouille de pleurs sa robe dégrafée ;

Ou Morgane errant parmi les dolmens,
Les pieds dans les bruyères purpurines
Qui rit d'épier les libres hymens
Et les amours des phalènes marines.

II

EN MER

Un antre immense, rien qu'un antre
De ciel sombre et de sombre mer,
Et nous sommes toujours au centre
D'un cercle d'eau partout amer.

Et sur les airs que dans les voiles
Les vents chantent très cadencés
La houle berce les étoiles,
Et le ressac les trépassés.

Ainsi me berce au gré des lames
La triste langueur du roulis.
Oh! paix aux lames, paix aux âmes
Que n'endorment pas les oublis!

Paix aux âmes que crucifie
Quelque éternel espoir menteur,
A ceux qui marchent dans la vie
De l'eau de mer autour du cœur!

A UN ENFANT

ENFANT, tu comprendras combien l'heure est amère
Où tu viens saluer l'existence d'un cri,
Où ton vierge regard s'étonne de la Terre.

Les temps ne sont plus où sur ton berceau fleuri,
Souriantes parmi des robes d'or, les fées
Caresseraient ton front d'un souhait attendri.

Ah ! l'espérance a fui nos rives réprouvées,
Et les poètes même ont oublié ses yeux,
Ses yeux qui déliaient les âmes entravées.

Nous, jeunes gens, penchés sur l'œuvre des aïeux,
Nous mesurons l'inanité des tentatives,
Las d'avance et disant l'effort fastidieux.

Nous sommes las : courbant nos épaules chétives,
Nous attendons venir le colossal faisceau
Des races neuves aux forces jeunes et vives.

Fils, l'horizon est noir derrière ton berceau,
Et le lourd grondement des tempêtes prochaines
Menace, Humanité, ton fragile vaisseau !

Et voici déborder les géhennes trop pleines,
Voici que dans le soir du siècle l'on entend
Mystérieusement sonner l'airain des chaînes.

Pour quelle foi, pour quel futur avènement,
L'angoisse d'aujourd'hui ? si c'était l'heure auguste
De la reine Justice en camail éclatant !...

Chimère! Nous avons haché d'un bras robuste
Les voiles qui cachaient les rouages des Lois:
La nature s'oppose au triomphe du juste.

Enfant, tu vas grandir au milieu des effrois,
Au milieu des stupeurs d'un monde qui s'effare,
Comme un fauve très vieux qui se sent aux abois.

Et si ton cœur est tendre et haut, ton âme rare,
Chaque jour grandira l'horreur de te voir seul
Sur une mer sans borne où s'est éteint le phare.

Jeune, méprisant la hantise du linceul,
Tu subiras le mal de connaître les Causes
Et d'avoir à vingt ans la science d'un aïeul.

Des femmes vous offrant, entre leurs lèvres roses,
Le souris où l'on boit l'oubli... Toi, tu sauras
Le douloureux sourire et les baisers moroses.

Si le destin t'a fait de ses ongles ingrats
La blessure des grands amours sous la mamelle,
Si vers un idéal hautain s'ouvrent tes bras,

Tes bras seront cloués sur la croix éternelle
Construite pour le juste et le passionné,
Jusqu'au jour de la mort bénie et maternelle.

Et pourtant, aujourd'hui, futur infortuné,
Dans le rêve léger qui flotte sur tes langes,
Quand sonne la voix triste, hélas! de ton aîné,

Jeune frère, vois-tu passer le vol des Anges?

HENRI BERNÈS

1861

HENRI BERNÈS, *né à Brest en 1861, entra à l'École Normale, après avoir fait de sérieuses études littéraires au collège de Sainte-Barbe. Dès qu'il en fut sorti, il publia un volume de vers,* Les Ailes du Rêve, *où, dans une forme qui témoigne de l'étude approfondie de tous les poètes contemporains, se rencontrent de nombreuses pièces pleines de grâce et de charme. Il y a surtout de petits poèmes dans lesquels les divers aspects de la campagne sont exactement rendus, et qui donnent l'impression vraie de l'état d'âme dans lequel nous nous trouvons en présence de la Nature.*

Le volume de M. Henri Bernès a été édité par A. Lemerre.

A. L.

CRÉPUSCULE

Le bleu profond du ciel pâlit. La cime obscure
Des bois, au vent du soir, frissonne doucement.
Sur les vagues lointains qu'une vapeur azure
Un dernier reflet rose expire lentement.

Un souffle humide et frais glisse sur les clairières,
Et, dans l'air plein d'amour, les feuillages mouvants
Sentent flotter et fuir des haleines légères,
Baisers muets des fleurs, qui volent sur les vents.

Le ciel pâlit encore, et tout contour s'efface ;
Au pied des bois s'endort l'étang silencieux ;
Un invisible essaim d'ailes frémit et passe,
L'essaim des songes d'or qui descendent des cieux.

Quel pas sort du taillis et frôle l'herbe sombre ?...
Vesper ouvre au ciel pur son œil tremblant et doux ;
Une vague blancheur luit à demi dans l'ombre,
Et la nymphe des bois, la nymphe aux cheveux roux,

Dans la molle senteur des iris et des menthes,
Immobile et pensive au bord de l'étang noir,
Ecoute murmurer l'âme des eaux dormantes
Sous l'assombrissement mystérieux du soir.

LA CACHE

C'ÉTAIT un trou creusé derrière une fontaine,
Profond, et qu'une dalle en ardoise fermait.
A côté, l'eau faisait déborder l'auge pleine ;
Tout autour, le foin sec, au soleil, embaumait.

Quand le pâtre leva la pierre, une bouffée
De fraîcheur, dans l'air chaud, vint me frapper au front,
Et du creux noir monta, comme un rire de fée,
La chanson d'un ruisseau qui bruissait au fond.

C'est là qu'on met au frais le lait de la journée,
Le lait tout imprégné des exquises senteurs
Que l'herbe drue et courte, et de soleil baignée,
Garde, aux replis des rocs, sur les vertes hauteurs;

Et, quand le voyageur descend de la montagne,
La lèvre desséchée et le front ruisselant,
C'est là que le berger, qui d'en haut l'accompagne,
De sentier en sentier le conduit en sifflant.

L'enfant tira du creux une écuelle grossière
En bois, puis un grand bol de faïence verni,
Et se mit à puiser, dans une jarre en terre,
Le lait épais et doux, par la crème jauni.

— Le pic quitté brillait au soleil qui le dore —
Et je bus lentement le bol de lait glacé;
Quand il n'en resta plus, je lui dis : « Verse encore! »
Et je vidai d'un trait ce qu'il avait versé.

Les grands bœufs au poil roux qui paissaient sur les pentes
Ou se couchaient au bord des ruisseaux pour songer,
Relevaient un instant leurs têtes patientes,
Et regardaient, pensifs, le pâtre et l'étranger.

Je repris mon chemin aux flancs du mont qui penche,
Sur les cailloux aigus qui roulent sous le pied,
Et l'enfant, gai, faisant danser ma pièce blanche,
Du geste et de la voix m'indiquait le sentier.

SOLA SUB NOCTE

Amis, quand vous goûtez la volupté de vivre,
Quand vos rires joyeux et vos chansons en chœur
M'appellent près de vous aux lieux où l'on s'enivre
Du vin mystérieux de la jeunesse en fleur,

Laissez-moi, sans répondre et sans tourner la tête,
Dans mon rêve éternel me recueillir en paix ;
Gardez pour d'autres fronts vos couronnes de fête,
Offrez à d'autres mains la coupe des banquets.

Le but qui m'éblouit, certitude ou chimère,
Ne le voyez-vous pas qui brille au fond des cieux ?
Laissez-moi, sans reproche et sans parole amère,
Comme un marcheur voilé, passer, silencieux.

Je sais qu'avec soi-même égale est la démence
De se trop rabaisser ou mettre à trop haut prix,
Et, lutteur à mon rang dans la mêlée immense,
Je suis sans égoïsme et je suis sans mépris.

Mais vous avez le rire, et le bruit, et l'ivresse
Des faciles plaisirs que l'on cueille au printemps...
Moi, j'ai la Solitude, une austère maîtresse
Dont le baiser fait pâle et muet à vingt ans.

Nous avons pris chacun notre part dans la vie :
Laissons à l'avenir le soin de nous juger.
Le temps est court, la route est longue, et c'est folie
De s'attarder encore à vouloir en changer.

Que chacun ait la sienne, et travaille à son heure,
Et respecte celui qui marche à son côté.
L'effort sera moins rude et la moisson meilleure :
Le génie et l'amour sont faits de liberté.

Fou qui blâme, et plus fou qui raille sans comprendre :
Pendant que nous cherchons un triomphe incertain,
Le monde au but sacré vole sans nous entendre,
Et nos vaines clameurs vont se taire demain.

Donc, libres ouvriers d'une tâche bénie,
Chacun selon sa force et chacun dans sa foi,
Luttons, car l'œuvre est une, et la même harmonie
Murmure au fond de vous l'hymne qui chante en moi ;

Car nous allons où va toute la marche humaine,
Où vont tous les sentiers, obscurs ou glorieux ;
Sous nos instincts divers la même loi nous mène,
Comme les vols épars des astres dans les cieux.

Poursuivons vaillamment la tâche commencée :
La couronne est offerte à tous les combattants ;
Quelque reflet du Vrai luit sur toute pensée ;
Le concert de la Vie est fait de tous les chants.

HENRI BEAUCLAIR

1861

HENRI BEAUCLAIR, *né à Lisieux (Calvados), vint très jeune à Paris et fréquenta tout particulièrement les poètes Léon Valade et Albert Mérat. Bien que doué d'une prodigieuse facilité rythmique, il n'a publié que peu de vers. Il débuta par une plaquette,* L'Eternelle Chanson *(1884), qui contient des triolets d'une jeune et saine gaîté; puis parurent* Les Horizontales *(1884), recueil de parodies humoristiques, enfin* Pentecôte *(1885), poème rustique plein de saveur. M. Beauclair, qui a la narquoise bonne humeur du Normand, a écrit sous le pseudonyme d'Adoré Floupette et en collaboration avec Gabriel Vicaire :* Les Déliquescences, *où sont impitoyablement raillés les plagiaires de Stéphane Mallarmé et de Paul Verlaine. Il a, en outre, donné à* La jeune France *de nombreuses gazettes rimées.*

Les poésies de M. Henri Beauclair ont été éditées par Léon Vanier.

RODOLPHE DARZENS.

LA BROUILLE

HIER, nous nous sommes brouillés.
Est-ce un malheur? Est-ce une aubaine?
Après six mois ensoleillés,
Hier, nous nous sommes brouillés.

Mes yeux sont encore mouillés
Et je crois que j'ai de la peine.
Hier, nous nous sommes brouillés.
Est-ce un malheur? Est-ce une aubaine?

Je ne le dis qu'en rougissant,
Cela devenait monotone.
L'amour allait s'affaiblissant.
Je ne le dis qu'en rougissant.
Après le chaud été l'on sent
Venir vite le tiède automne.
Je ne le dis qu'en rougissant,
Cela devenait monotone.

Billets bleus et feuillages verts
Jouaient un rôle dans l'Idylle.
Lise aimait — qui n'a ses travers? —
Billets bleus et feuillages verts.
Les sentiers n'étaient plus couverts,
Et l'huissier m'allait être hostile.
Billets bleus et feuillages verts
Jouaient un rôle dans l'Idylle.

Adieu, Lisette, adieu, paniers.
Adieu, les vendanges sont faites.
Tu vidas mon cœur, mes greniers,
Adieu, Lisette, adieu, paniers.
J'aurai, jusqu'à mes jours derniers,
Souvenir de nos belles fêtes.
Adieu, Lisette, adieu, paniers,
Adieu, les vendanges sont faites.

(L'Éternelle Chanson)

ROSE

Rose, la petite servante
De la ferme des Trois-Ormeaux,
Est une vertu décevante,
Dont l'œil bleu cause bien des maux.

Elle a de si charmantes poses!
Et puis, le dimanche au sermon,
Rose arbore des rubans roses
Et des airs de petit démon.

Les gars font cercle sur la place,
Les mains propres et bien rasés,
En attendant que Rose passe.
Rose refuse leurs baisers.

Un Don Juan, fier sous sa blouse,
Lui dit : « Viens au bois un moment,
Puis je jure que je t'épouse! »
Mais Rose sait très bien qu'il ment.

On murmure que le vicaire
Cherche à prêcher aux Trois-Ormeaux.
Rose ne s'effarouche guère
Et rit très fort de ses grands mots.

Rose va, narguant tout le monde,
Très sage, on ne peut le nier.
C'est le temps de la neige blonde,
Il pleut des fleurs de marronnier!

Rose va, le chemin rayonne
De soleil, de parfums, de chants.
Tout sourit. Et Rose, mignonne,
Donne un sourire aux vieilles gens.

Que deviendra-t-elle? Sans doute,
Elle est sage. Mais, que sait-on?
Ou Rose se fera Moumoute
Ou bien deviendra Jeanneton.

Et qu'elle soit grosse fermière
Et femme de quelque lourdaud,
Ou que je la rencontre, fière,
Assise au fond de son landau,

La Phryné superbe et savante,
La mère d'un tas de marmots,
N'auront plus rien de la servante
De la ferme des Trois-Ormeaux!

PAUL MARIETON

1862

PAUL MARIÉTON *est né à Lyon le 14 octobre 1862. Après s'être préoccupé des poètes et des artistes de sa ville, il a descendu le Rhône, franchissant Valence, Avignon et Arles, et ne s'arrêtant qu'à l'embouchure du fleuve. D'un trait il a poussé jusqu'à la pointe du Midi, plus enthousiaste de la Provence que les Provençaux eux-mêmes, et le plus admirateur des hommes pour la belle poésie des Félibres. Il s'est mis à adorer ce monde-là comme s'il l'avait découvert et qu'il en eût été le Christophe Colomb.*

Cependant la langue de Souvenance *(1884) et de* La Viole d'Amour *(1886) n'a pas grand'chose à voir avec le pays dont M. Mariéton s'est constitué l'ami, nous allions dire le protecteur. Pas de violence, rien d'exubérant chez le poète, lequel montre plus de délicatesse que d'ardeur et se plait dans les tons adoucis et fins. Ce qui domine en lui, c'est un goût parfait que blesse toute crudité de mot, toute contorsion de phrase, tout geste désordonné. Au fond il appartient beaucoup plus, par les habitudes littéraires et la tendresse du sentiment, à son pays natal qu'à sa terre d'adoption. Qu'il ne s'en plaigne pas! L'idéal lyonnais — nous ne savons quelle douceur rayonnante répandue là-bas chez les hommes et surtout chez les femmes — se marque bien sinon dans la personne, du moins dans l'œuvre poétique et même dans la prose de M. Mariéton, directeur de la* Revue Félibréenne.

Les livres du poète ont été édités par A. Lemerre, qui va publier un autre volume ayant pour titre : Hellas.

E. LEDRAIN.

CONSEIL

Ne donne pas ton cœur aux roses du chemin,
Tu ne verrais pas les épines;
Ne donne pas ton cœur aux fraîches églantines
Vers qui déjà tu tends la main;

Garde ta liberté, passe-toi d'un sourire,
Vis plutôt tout seul, à l'écart —
On n'a point fait un pas qu'il est déjà trop tard
Et qu'on est réduit à maudire!

(Souvenance)

PLAINTE

J'ai laissé mon cœur où sont mes amours,
Là-bas, dans la verte plaine!...
Vous qui connaissez le cours
De ces funèbres amours,
Comprenez ma peine:
J'ai laissé mon cœur là-bas dans la plaine,
Et c'est pour toujours!

(Souvenance)

LA CHANSON DES YEUX

J'ai vu tous les yeux qu'on aime en ce monde,
Tous les plus beaux yeux:
Les yeux caressants d'une tête blonde
Qui m'ouvrit les cieux;

Puis deux grands yeux doux qui m'allaient à l'âme
Et que j'ai perdus;
Tous les yeux aussi qu'en cherchant la femme
Nous avons tous vus:
Des yeux verts profonds, des yeux bleus limpides,
Des yeux noirs brûlants,
Et ces yeux bénis qu'on trouve timides
Et qu'on dit troublants...
Mais tous ces beaux yeux, je n'y lirai guère,
Ils sont dépassés. —
Les yeux les plus beaux qui soient sur la terre
Sont les yeux baissés!

(Souvenance)

DANS LE SILENCE

Dans le silence de la nuit
Qu'interrompt la rumeur du fleuve,
Tandis que ma pauvre âme est veuve
De ton regard qui la conduit;

De mon cœur dépouillant les voiles,
Je viens songer à nos amours,
Invoquant, pour t'aimer toujours,
L'immobilité des étoiles.

C'est ainsi, c'est par ces aveux
Que je te suis resté le même:
Chaque soir, depuis que je t'aime,
Je viens leur confier mes vœux.

Elles ont la douceur puissante
Des êtres qui ne changent pas,
Et savent conseiller, tout bas,
Le poète amoureux qui chante ;

Et toute la sérénité
Que répand leur chaste lumière,
Laisse à jamais sous sa paupière
Un rayon d'immortalité !

(La Viole d'Amour)

PRIMAVERA

Sur le versant de la montagne
Le glacier bleuit au soleil,
Rêvant d'envahir la campagne
Au sortir de son long sommeil.

Comme une vierge adolescente,
Il hésite, dans sa candeur,
Mais la jeunesse suit sa pente,
Et le torrent sa pesanteur ;

Et le noir sapin des ravines,
La prairie où sont les oiseaux,
Ont tressailli dans leurs racines
Au premier baiser de ses eaux ;

Et j'entends déjà dans la plaine
Où son cours s'est précipité,
Comme en une rumeur lointaine,
Son premier cri de liberté...

(La Viole d'Amour)

AFFINITÉS

J'ai ton sourire, on me l'a dit;
Tu me l'auras donné toi-même,
Et mon visage en resplendit.
Mais comment cacher que je t'aime
Si ma lèvre a parlé, quand même
Le respect me l'eût interdit.

Les regards au fond des prunelles
Pénètrent si profondément
Qu'en un échange d'étincelles,
L'amante se lie à l'amant,
Par le mystérieux aimant
Des affinités éternelles.

Et nous absorbant sans retour,
Cette pénétration lente
Des traits qu'illumine l'amour
Les réfléchit en nous, brûlante,
Comme sur la pâleur tremblante
D'une rose, l'éclat du jour.

Et ces cœurs au même sourire,
Parmi les regards étrangers,
Se retrouvant, sans se le dire,
Comme des papillons légers,
Deux à deux, s'en vont au martyre
A travers les mêmes dangers.

Mais ce sourire humain des âmes,
Qui rapprochait nos pauvres morts,
N'a pas brûlé toutes ses flammes :

Nous pouvons unir sans remords
A l'immortalité des âmes
La résurrection des corps!...

(La Viole d'Amour)

FINALE

Ceux qui liront ces vers où palpite mon âme,
Peut-être, ayant jugé que je suis un enfant
De m'être consumé pour l'amour d'une femme,
M'en voudront de toujours chanter le même chant.

Espoir, soupir, amour, c'est là toute ma lyre,
Et j'ai bien peu de mots pour la faire vibrer;
Mais quand on n'a qu'une âme où verser son délire,
Faut-il donc plusieurs voix pour le faire pleurer?...

Non! non! je ne suis pas ce qu'on nomme un poète,
Je n'ai jamais chanté que pour bercer mon cœur;
Doux sont mes tristes vers, résignés sans tempête
Et dédaigneux du monde au sourire moqueur.

— Mes pauvres vers d'amour, je vous hais, je vous aime!
Je vous hais pour le mal qui vous donna le jour,
Je vous aime encor plus pour le repos suprême
Que je ne dois qu'à vous, mes pauvres vers d'amour!

(La Viole d'Amour)

RENCONTRE SUR L'ACROPOLE

Je ne savais pas qu'elle fût princesse,
Et sa jeune grâce emplissait mon cœur.
Un passant me dit son prénom d'Altesse
Et sur le chemin s'arrêta songeur.

De quels sentiments de fierté soumise
Les rois font rêver notre vanité...
Mais cette enfant-là, sous sa robe grise,
Ignorait tout d'elle et de sa beauté.

Dans leur Acropole où survit l'Histoire
Elle allait prier les dieux un moment;
Du haut d'un rempart, près de la Victoire,
Je la regardais monter lentement.

Quand elle apparut, fraîche et souriante
Parmi les débris des temples croulants,
Elle éblouit tout, cette fleur vivante
Et plus blanche encor que les marbres blancs.

Mais les vieux gardiens du rocher d'Athène,
La main vers le front, l'attendaient ici...
Tandis que là-bas, sur la mer lointaine,
Le soleil couchant saluait aussi.

(Hellas)

HÉGHÉSO

Dans le champ de la paix, au cœur du Céramique,
Parmi le peuple froid des rudes chapiteaux
Et les suavités du marbre pentélique,
Où tant de souvenirs dorment sous les tombeaux;

Une stèle pudique, entre les columelles
Qui dressent alentour leurs fûts gris et penchés,
Monument d'une vierge où les adieux fidèles
S'étaient plus longuement de douleur attachés;

Un chef-d'œuvre ingénu dans son touchant symbole,
Retenait mes regards jusqu'au ravissement,
Quand j'aperçus à l'ombre, au pied d'une herbe folle,
Et blanc comme la pierre, un débris d'ossement.

C'était le crâne ouvert d'une enfant presque femme,
Où sans doute jadis avait rêvé d'amour
La jeune fille morte à la fleur de son âme,
Qui depuis deux mille ans n'avait pas vu le jour.

Je m'approchai du marbre à la fine architrave,
Et je lus : « Héghéso, fille de Proxénus... »
Sans regret des bijoux qu'étalait son esclave,
Morte, n'ayant pas fait son offrande à Vénus!...

Pour avoir vainement fouillé son coin de terre,
Dans l'espoir de ravir ses derniers ornements,
On avait dérangé ce repos solitaire,
Et la tête gisait parmi les ossements...

Je la pris dans mes mains, cette frêle relique,
Et, doucement ému par ces tristes retours,
Je lui mis un baiser tendre et mélancolique,
Celui du fiancé qu'elle attendra toujours.

(Hellas)

EMILE PEYREFORT

1862

EMILE PEYREFORT *est né à Nantes en 1862. Ça été une bien précoce vocation que la sienne. A peine fut-il en état de tenir la plume, qu'il était déjà poète*

M. Peyrefort est, avant tout, soucieux de la forme, cherchant les belles rimes, fuyant toute expression usée. Mais son horreur du banal ne va pas jusqu'à lui faire adopter les mots bizarres, les locutions obscures. Il offre précisément dans ses vers un bel exemple aux jeunes lettrés, lesquels peuvent parfaitement, comme lui, allier la haine du convenu avec le respect de la langue française et de la clarté. M. Peyrefort se rattache à M. Leconte de Lisle par M. José-Maria de Heredia. Il a toutefois moins de somptuosité que ce dernier, mais plus d'âpreté peut-être et parfois une teinte de mélancolie.

Un volume de poésies de M. Peyrefort, La Vision, *a été publié, en 1887, chez A. Lemerre.*

A. L.

LA DOULEUR DES CHOSES

Le tas des ronces se hérisse
En ce soir morne et douloureux.
S'entr'ouvrant là-bas, de grands creux
Ont un aspect de cicatrice.

Sur les fossés, au ras des trous,
Tournent les feuilles jaunissantes;
On croirait voir le long des sentes
Un dernier vol de moineaux roux.

D'émouvantes mélancolies
Plissent la face des étangs,
Où semble flotter par instants
L'âme des fleurs ensevelies.

Du bois plein de vagues terreurs
Montent des formes affligées,
Et des larmes se sont figées
Tout au bout des saules pleureurs.

LE FAUCHEUR

Le cou musclé, saillant de sa chemise ouverte,
Le faucheur fait siffler sa faux, et, se dressant,
Affute d'un coup sec le fer rude et grinçant
Où la sève des blés roule une larme verte.

Depuis que les grands coqs ont sonné le réveil,
Au milieu des épis pleins d'un bruit de cigales,
Le geste large, avec des cadences égales,
Il s'avance pieds nus et la tête au soleil.

Voici le soir. Il est maintenant hors d'haleine,
Et s'essuyant le front au revers de son bras,
Sur le sol crevassé que piquent les blés ras,
Lent et morne, il s'assied en regardant la plaine.

Enfin sa tâche est faite. En croulant, la moisson
A tracé sur la terre un lumineux sillage;
Bientôt il reprendra le chemin du village,
Marquant son pas moins lourd d'une allègre chanson.

Mais aussi que d'efforts, que d'heures douloureuses!
Pour ce peu de froment quels travaux sont les siens!
Et le noir souvenir de tous ses maux anciens
Voile l'orgueil éclos en ses paupières creuses.

Il revit les matins éternellement longs
Que l'automne engourdit sous une brume froide,
Tandis que ses chevaux tirent, la tête roide,
L'essieu qui grince et bute au tournant des sillons.

Vient l'hiver. Oh! les sourds fracas de la tourmente
Qui font crisper les poings et font serrer les dents,
Alors qu'à l'horizon grincent les bois stridents,
Et que par les vallons neigeux le grain fermente!

Puis ce sont des défis, des luttes, des combats,
Sous l'orage, à travers le mistral qui vous broie,
Des combats où, pareils à des oiseaux de proie,
D'épais nuages noirs rôdent par les cieux bas.

Et ce sont les ardeurs blêmes des canicules
Dont le souffle embrasé brûle l'azur flétri,
Et, dans un lourd silence assoupissant tout cri,
Les labeurs sans repos des jours sans crépuscule.

Mais qu'importent les maux soufferts: sur les hauteurs
Ainsi qu'un lever d'astre apparaissent les meules;
Il croit ouïr déjà la chanson des aïeules
Se mêler aux fléaux rythmiques des batteurs.

Et consolé, voyant que l'occident rougeoie,
Il se lève, et, joyeux, contemple au bord du champ
Les moissonneurs lointains qui, dans l'or du couchant,
Semblent danser autour d'un vaste feu de joie.

L'INCENDIE DU CIEL

Le soleil qui s'effondre à l'horizon obscur
D'un crépitement bref vient d'embraser l'azur :
Et l'ouragan, fouettant les flammes dans l'espace,
Comme une chevauchée épouvantable, passe.
Tout flambe, et des vallons, des fleuves et des bois,
S'élève une clameur de foules aux abois ;
Puis le rêve se perd en des flots de fumée.
La tenture du ciel, entière, est consumée,
Et semble un velours noir où vibreraient encor
La suprême lueur des étincelles d'or.

LA MÈRE CONSOLATRICE

C'est quand râlent nos cœurs sous un poids étouffant,
Que nous venons à toi, Nature, toi, la mère !
A ton aspect se fond notre douleur d'enfant ;
La vie auprès de toi nous semble moins amère.

La brise dans les bois aux effluves berceurs
Épand comme un bon vin sa caresse endormante,
Et les champs fraternels ont d'austères douceurs
Pour tout infortuné qui souffre et se lamente.

L'espoir renaît en nous à voir ton ciel si pur.
Au fond de nos regards que la tristesse voile,
Le rire éparpillé du soleil dans l'azur
Ainsi qu'aux jours anciens fait jaillir une étoile.

Et tu mets ta bonté divine sur nos fronts,
A nous les amoureux de tes voix cadencées,
Nous qui savons comprendre et nous qui déchiffrons
Les lèvres de la rose et les yeux des pensées.

L'IDOLE

Je voudrais t'ériger un temple grandiose
En des vers incrustés d'or et de diamant.
Parmi les fleurs de pourpre et sur l'autel fumant
Tu surgirais ainsi que d'une apothéose.

Immobile, l'œil droit, le front haut, dans la pose
De la toute-puissance et du commandement,
Tu croiserais tes mains hiératiquement,
Comme deux blancs ibis qui joignent leur bec rose.

En vain s'entasseraient les ans et les revers,
Sur la virginité du nouvel univers
Tu trônerais toujours sans conteste et sans trêve.

Et les hommes d'alors admirant ta beauté
Demanderaient au ciel, d'un regard attristé,
Quelle race de dieux t'entrevit même en rêve.

ABEL HERMANT

1862

ABEL HERMANT, *né à Paris le 3 février 1862, fit ses études au lycée Condorcet et fut reçu le premier à l'École Normale. Il n'y resta qu'une année et donna sa démission pour se consacrer exclusivement à la littérature. A vingt et un ans il publia ses premiers vers,* Les Mépris *(1883). Les courts poèmes dont se compose ce volume ont un charme particulier et tout moderne. D'une facture simple mais non exempte des recherches de style qui caractérisent l'artiste, ils disent excellemment les doutes et les tristesses du penseur dont l'esprit s'est aiguisé au scepticisme du siècle qui s'éteint. Et cependant la foi reste toujours vivace au cœur du poète.*

M. Abel Hermant a écrit en prose plusieurs romans qui ont eu du succès, notamment Le Cavalier Miserey.

Ses poésies ont été éditées par P. Ollendorff.

A. L.

L'ÉTOILE

JE suis le Chaldéen par l'Étoile conduit
Vers un but inconnu que moi-même j'ignore.
Quelle main alluma cet astre dans ma nuit?
Quel spectacle à mes yeux révèlera l'Aurore?

N'importe. — Dans la nuit je vais. La nudité
Du jour blessait mes yeux. L'ombre chaste est un voile.
Ce flambeau, qu'il m'égare ou me guide, est clarté :
L'Astre, même trompeur, est toujours une étoile.

Trouverai-je en sa crèche, ainsi que dans un nid,
Un enfant? Me mettrai-je à genoux? Que m'importe!
J'ai recueilli la myrrhe et le baume bénit :
Je respire en marchant les parfums que je porte.

MISSES

BLONDES filles du Nord qui songez sur les grèves,
Les crépuscules frais me font penser à vous;
Et vous éclaircissez l'horizon de mes rêves,
Lis éclatants, voilés par des brouillards jaloux.

Car vous seules, ô mes délicates hermines,
Vous offrez à mon cœur attentif et charmé,
Cygnes environnés d'un flot de mousselines,
Un parfum d'idéal encore inexprimé.

Non, vous êtes plutôt les mouettes sauvages
Qui glissent sur les flots en leurs vols cadencés,
Amantes des ciels gris d'argent, et des rivages
Qu'un soleil trop ardent n'a jamais caressés.

Vous avez conservé votre pudeur native;
Vous ressemblez au fruit que nul n'a défloré.
Votre jeunesse est pure, et votre âme naïve
Ne pressent même pas le mal inexploré.

Vos chastes vêtements sont blancs comme vos âmes,
Et cachent aux regards sous leurs replis discrets
Si vous êtes encor des enfants ou des femmes :
Votre corps ne dira qu'une fois ses secrets.

Vous m'inspirez parfois, femmes, un rêve étrange
Qui repose mon cœur fatigué par l'ennui :
L'une de vous s'assied près de moi comme un ange ;
La plage a disparu, le vaisseau s'est enfui.

Ce n'est pas, douce enfant, une nef chimérique
Dont le gouvernail d'or fend des flots satinés :
C'est un yacht élancé, dont le sombre Atlantique
Berce les matelots rudes et basanés.

Il est fait tout entier de sapins de Norwège.
Dans les chantiers de Douvre une vieille a cousu
Les voiles, qui n'ont point la blancheur de la neige,
Dont le goudron parfume et rougit le tissu ;

Puissant parfum, plus cher aux âmes vagabondes
Que la fade verveine ou que le lourd benjoin !
A peine creusons-nous, enfant, les mers profondes.
Où fuyons-nous ? Toujours plus loin ! Toujours plus loin !

Vous êtes près de moi, matin et soir, assise ;
Nous écoutons vibrer les cordages tendus,
Nous regardons les flots et nous humons la brise,
Et nous laissons errer nos pensers confondus...

Mais comme j'ai parfois des humeurs casanières,
Nous habitons l'hiver un cottage charmant,
Maison blanche, avec des pelouses régulières
Où des jets d'eau bavards jasent confusément.

Et lorsque nous sortons dans nos chaudes voitures,
Les acacias du Bois étant nus et neigeux,
Vous avez, en croisant vos bras sous les fourrures,
De gracieux frissons et des rires frileux.

LIED DES RUBANS JAUNES

O mes chères beautés Anglaises, combien j'aime
Ce caprice d'orner votre teint rose et blanc
De rubans satinés d'un jaune étincelant,
Et doux comme le lait qu'une fermière écrème!

Pour que leurs reflets crus ne vous éclipsent pas,
Il faut que vous soyez adorablement fraîches,
Et que le velouté qui fleurit sur les pêches
Fleurisse la blancheur si pure de vos bras,

Madones aux colliers d'ambre, d'or et d'opales,
Pour auréole ayant sur vos longs cheveux roux
De fantasques Rembrandts, d'étranges Gainsboroughs
Tout en peluche, avec des roses-thé fort pâles.

VICTOR PITTIE

1862

VICTOR-FRANCIS PITTIÉ, *né à Calais le 27 juin 1862, est le fils du général Francis Pittié qui fut le délicat poète du* Roman de la Vingtième Année *et de* A travers la Vie, *le même qui figure en cette Anthologie. Par son origine, Victor Pittié devait prendre de bonne heure le goût des lettres et même s'y attacher exclusivement. Très jeune, il collabora au Monde poétique, à la Jeune France, à l'Artiste et à d'autres Revues où la poésie tient encore une grande place. En 1887, il publia un volume intitulé :* Les Jeunes Chansons, *lequel contient des poèmes pleins d'une grâce franchement juvénile comme celle des vierges de seize ans, et d'un parfum de tendresse naissante pareil à celui des fleurs nouvelles au printemps.*

Les Jeunes Chansons *ont été éditées par A. Lemerre.*

RODOLPHE DARZENS.

INCERTITUDE

QUELQU'UN m'a dit que j'étais né
D'une sainte et double caresse,
D'un baiser donné dans l'ivresse
Sous le grand ciel illuminé.

Un autre m'a dit que la terre
Avait reçu mon âme en fleur
A travers ce cri de douleur
Qui fait des berceaux un mystère...

Et depuis, je n'ai jamais su
Si mon destin dépend encore
Ou du cri qui l'a fait éclore,
Ou du baiser qui l'a conçu !

LE SABLIER

Ton cœur est un sablier fin,
Un joli bijou d'étagère
Où l'amour, en poudre légère,
Paraît couler, couler sans fin.

Mais non, ta tendresse est pesée !
L'amant que ton cœur préférait
De ta mémoire disparaît
Dès que la poudre est épuisée.

Et pour le remplacer, ta main
N'a qu'à retourner sur sa base
Ton petit cœur, ce double vase,
Où coulera jusqu'à demain,

Dans une chute insaisissable,
L'amour que tu mesureras
A celui que tu choisiras,
Belle oublieuse au cœur de sable !

CHOSES RÊVÉES

Je rêve une maison blanche, au fond des bois verts,
Une maison très calme, et gaie, — un peu rustique,
Où l'on serait heureux à la manière antique.

Tout autour, des buissons, mais des buissons couverts
De fleurs, et, près de là, suivant gaiement la pente,
Une source d'eau vive et claire qui serpente.

Au seuil, un chêne épais, un beau chêne vêtu
De majesté sereine et de calme vertu,
Où l'on ferait des vers au rythme lent des branches.

Car l'on ferait des vers ! Et même, ils seraient beaux.
Ils ne sentiraient pas le spleen et les tombeaux,
Et les ailes du rêve y seraient toutes blanches...

Des livres, mais très peu : livres simples et forts
Ecrits avec le cœur et qu'on lit sans efforts,
Et qu'on aime, et qui sont un peu de la famille.

Et puis, c'est tout. Mais non, quelques amis encor :
Le soir, on les aurait, dans le joli décor
Que ferait le soleil couchant dans la charmille.

Et puis... Mais que disais-je ? Il y faudrait surtout,
Il y faudrait d'abord, jeune et parfumant tout,
Cette femme qu'on rêve aux châteaux en Espagne ;

Oui, quelque chaste épouse — un peu simple — aux doux yeux,
Et qui vous donnerait, faisant le nid joyeux,
De petits paysans pour peupler la campagne !

LE SACHET

Telle qu'un sachet parfumé
Dont on embaume une guipure,
O toi si douce, ô toi si pure,
O toi qui ne m'as pas aimé...

J'ai gardé l'odeur d'innocence
Qui m'avait plu dans ta beauté
Et recueilli ta chasteté
Comme une fine et rare essence.

Et je m'en suis tout imprégné!
J'en ai mis dans toute ma vie!
Du jour même où je l'ai ravie
Je m'y suis à plein cœur baigné.

Maintenant mon âme est sauvée.
Vienne le temps, même l'oubli,
Un parfum, jamais affaibli,
Grâce à toi, l'aura préservée.

Et si j'en aime une autre un jour,
Mon cœur s'ouvrira devant elle
Odorant comme une dentelle
Où dormait un sachet d'amour...

JULES BOISSIÈRE

1863

JULES BOISSIÈRE, *né en Provence le 17 avril 1863, a déjà publié deux volumes de vers. Ses premières poésies, parues en 1883 et intitulées :* Devant l'Enigme, *se distinguent par l'originalité de l'idée et la vigueur de l'expression. Les qualités du jeune poète ont pris plus de netteté et de force dans* Provensa! *qui est le nom de la petite patrie tant aimée de l'auteur. Ce livre, publié en 1887, contient de nombreux vers larges et puissants, pleins des grondements de la forêt et de la mer, pleins aussi des fortes senteurs des sapins et des algues.*

Les œuvres poétiques de Jules Boissière sont éditées par A. Lemerre.

AUGUSTE FOURÈS.

L'AIEUL

LES petits enfants et l'aïeul
— Un bon homme ridé qui tremble —
Sont allés, babillant ensemble,
Jouer à l'ombre du tilleul.

Les petits content au grand-père,
Qui béatement leur sourit,
Comment le prince Aimé surprit
Le géant Troll en son repaire.

Ils guettent sur le liseron
La sauterelle aux vertes ailes,
Et font la chasse aux demoiselles
Comme à vingt ans ils la feront.

Ils babillent à perdre haleine;
Ils courent, blonds échevelés,
Dans les seigles et dans les blés,
— Si nains qu'on les y voit à peine.

Et puis, pensant au vieil ami,
Ils reviennent, tout gais, tout roses,
Sournoisement verser des roses
Sur l'aïeul qui s'est endormi.

(Devant l'Énigme)

L'AIR DU CIEL

L'AIR pur du mois d'avril est un doux vêtement
Qui sur nos membres las s'enroule et se promène;
Léger comme la soie et chaud comme la laine,
Enveloppe céleste où l'on rêve en dormant,
L'air pur du mois d'avril est un doux vêtement.

L'air sur nos membres las s'enroule et se promène;
Et puis il nous imprègne et circule dans nous;
Il fait tes yeux plus clairs et tes désirs plus fous;
— Mais tandis qu'il devient ta vie et ton haleine,
L'air sur mes membres las s'enroule et se promène.

L'air du ciel nous imprègne et circule dans nous.
Il met dans le cerveau l'esprit en équilibre;
Et quand il est passé, son souffle large et libre
Laisse la joie au cœur et la force aux genoux :
L'air du ciel nous imprègne et circule dans nous.

L'air met dans le cerveau l'esprit en équilibre.
Inspirateur des chants joyeux et des beaux vers,
C'est lui qui donne une âme à l'immense univers,
Sans lui lyre muette où nul souffle ne vibre.
Il met dans le cerveau l'esprit en équilibre.

Inspirateur des chants joyeux et des grands vers,
C'est lui qui nous donna l'amour de l'aventure,
Et qui nous conduira vers la terre future
Où s'en vont les oiseaux qui craignent les hivers
Meurtriers des refrains joyeux et des grands vers.

L'air pur nous mit au cœur l'amour de l'aventure;
L'air pur t'emportera, bienheureux exilé,
Très loin, sur un cheval d'Afrique, échevelé,
Ouvrant pour respirer ta robe et ta ceinture,
Car il nous mit au cœur l'amour de l'aventure.

L'air pur du mois d'avril est un doux vêtement
Qui sur nos membres las s'enroule et se promène;
Léger comme la soie et chaud comme la laine,
Enveloppe céleste où l'on rêve en dormant,
L'air pur du mois d'avril est un doux vêtement.

(Provensa!)

A LA CHARRUE

Tandis que les amants, ces chanteurs de romance,
Vont par couples le long du sentier déjà vert,
Avec mes serviteurs je jette la semence
Dans le sillon fumant que nos bœufs ont ouvert.

Des coins les plus cachés sous le nouveau feuillage
J'entends, chaque matin, monter de fraîches voix :
Alors il me souvient des filles de village
Qu'au temps de mes amours je suivais par les bois.

Quand la nuit tombe avec des lenteurs amoureuses
Et que nous revenons, piquant nos bœufs lassés,
Je rêve, au souvenir des nuits aventureuses,
Mes rêves de jeune homme encore inexaucés.

Mais si le chaud sillon s'ouvre sous nos charrues,
Quand le soc étincelle entre nos doigts calleux,
Ces rêves à la fois ainsi qu'un vol de grues
Essaiment follement aux pays fabuleux.

Soleil! nous oublions les chanteurs de romance,
Nous n'aimons que nos bœufs, nos bœufs graves et doux :
Et pour l'été futur nous jetons la semence
Que tu féconderas sous ton baiser d'époux.

(Provensa I)

MAURICE VAUCAIRE

1863

MAURICE VAUCAIRE *est né à Versailles en 1863. Il a donné son premier volume de vers,* Arc-en-Ciel, *en 1885, et, les deux années suivantes :* Effets de Théâtre *et* Parcs et Boudoirs. *La caractéristique du poète se dégage fort nettement de ces volumes qu'animent un rythme nerveux et un coloris personnel. Ses vers impressionnent par ce sentiment philosophique et cette mélancolie latente qui sont l'essence des œuvres modernistes.*

Les œuvres poétiques de Maurice Vaucaire ont été publiées par A. Lemerre.

A. L.

PAYSANNERIE

A pas lourds, six bœufs roux tiraient tranquillement
Notre char plein de foins coupés la veille même ;
Sur eux, petite muse odorante que j'aime,
Originale alors tu te hissas gaîment !

Et puissamment plaintif un âpre meuglement
Montait, rendait plus doux ce rustique poème ;
Au loin se déchirait un grand nuage blême ;
Nous étions étendus et rêvions longuement.

Et les herbes avaient une odeur irritante,
Ta robe s'étalait sur elles, éclatante,
Ta lèvre était plus rouge, et plus gris tes grands yeux;

L'air humide mordait notre peau rafraîchie;
Et nous sommes rentrés à la ferme blanchie,
Tout heureux de nous être aimés si près des cieux.

(Arc-en-Ciel)

RÉPÉTITION

Un simple bec de gaz qui descend sur la scène;
Pas de décors : la triste et grise nudité
Des vieux murs, des portants, droits, de chaque côté.
Un acteur gesticule, et crie, et se démène.

La salle du théâtre est dans l'obscurité;
Il fait grand jour dehors, et le soleil sans gêne,
Par les vitres d'en haut se laissant voir à peine,
A l'air d'un curieux qu'on n'a pas invité.

Aux fauteuils, des gens qui, d'une seule parole,
Interrompent l'acteur au beau milieu du rôle:
Et c'est le directeur assisté des auteurs;

Endroit mystérieux, secret, suspect et louche,
Nul bruit extérieur, pas un souffle de mouche;
On dirait que ces gens sont des conspirateurs.

(Effets de Théâtre)

EFFET DE BROUILLARD

Le brouillard, comme un encensoir,
Sur les plaines jette, le soir,
Ses masses de vapeur épaisse;
De loin cela forme une espèce
D'étang triste et mystérieux:
Un étang ayant chu des cieux.

Et d'une manière imprévue,
Immédiate, cet étang-là
A nos yeux surpris s'étala,
S'agrandit à perte de vue.

L'étang devint lac, un lac gris
Baignant les arbres rabougris
Qui limitaient ses rives mornes
Près des prêles et des roseaux;
Puis le vent souffla sur les eaux,
Et le lac gris n'eut plus de bornes.

Et le brouillard se fit plus clair,
Et le lac morbide, insalubre,
Devint la mer, la mer lugubre,
Et le lac gris devint la mer!

Mais la mer à la fin du monde,
Non plus volage ou vagabonde,
Phosphorescente ou chantonnant;
Mais la mer gavée et gonflée
De la colossale mêlée
Des débris du vieux continent!

(Parcs et Boudoirs)

CHAISE A PORTEURS

Montant à sa chaise à porteurs,
La Marquise, en robe de moire,
A l'air d'entrer dans une armoire
Pour échapper aux séducteurs :
Ces Amours qui voltigent, roses,
A droite, à gauche, en haut, partout,
Qu'elle soit couchée ou debout,
En lui chuchotant mille choses.

Montant à sa chaise à porteurs
Dont les vitres sont blasonnées
Et de jolis cuivres ornées,
La Marquise, avec des pudeurs
De jeune naïade surprise,
Leste, se hâte de s'asseoir
Dans un flot de peluche grise ;
Le roi daigne dire : « A ce soir ! »

Et les deux bons vieux domestiques
Aux mollets maigres et nerveux
Portent l'objet de tant de vœux
Comme on porterait des reliques.

(Parcs et Boudoirs)

JEAN AJALBERT

1863

JEAN AJALBERT *est né en 1863 à Levallois-Perret (Seine). Ses premiers vers lui ont été inspirés par le spectacle continu des bords pelés de la Seine à Asnières, des terrains vagues de Clichy-la-Garenne et des environs. Dans son premier volume,* Sur le Vif, *il s'appliquait à réaliser en poésie ce que Raffaelli a réalisé en peinture, et le regretté Robert Caze, dans une préface qu'il mit à ce livre, constatait, « de la première à la dernière page du manuscrit, l'impressionisme, la chose vécue, vue, observée, immédiatement fixée sur le papier. »*

Les Paysages de Femmes *et* Sur les Talus *révèlent plus complètement la personnalité d'Ajalbert. Dans les* Paysages, *il n'éprouve plus autant le besoin réaliste de préciser, il range ses courtes pièces de vers comme des pensées qu'il extrairait de Mémoires intellectuels secrets. Dans ce poème de six cents vers :* Sur les Talus, *son observation est davantage aiguisée encore, et l'harmonie poétique est neuve et curieuse. Expert dans le jeu des rimes et des rythmes, il se soucie par-dessus tout de subtile psychologie. Il évoque des paysages faits de tons atténués et d'échos troublants. Il est gouailleur et mélancolique. Il sait formuler d'une voix légère les axiomes et les contradictions de la fine diplomatie de l'amour.*

Les poésies d'Ajalbert ont été éditées par Tresse et Stock et par L. Vanier.

GUSTAVE GEFFROY.

LES CHEMINÉES

Pensives — sur les toits comme des Sphinx penchées —
Profilant dans le ciel leurs noires ossatures —
Elles dévoilent les choses les mieux cachées.

Elles geignent — tremblant ainsi que les mâtures
D'un navire qui vogue au hasard de l'orage —
Avec leurs longs tuyaux, plantés sur les toitures.

Par les sombres minuits, plus d'une fait naufrage
Sous la bourrasque — et va se perdre dans la rue,
Quand siffle la tempête et que le vent fait rage.

Et, lorsque en blancs flocons la neige tombe drue —
Seules, émergeant des couches, les Cheminées
Esquissent leurs tuyaux dans la lumière crue.

Elles passent, alors, d'hivernales journées,
Secouant dans les airs leurs panaches splendides,
Au-dessus des maisons du froid abandonnées.

Mais, sur les toits plus bas, leurs spirales morbides
Font craindre un foyer triste, où sanglotent les mères,
Devant les doux berceaux, qui demain seront vides.

Ainsi, j'apprends où sont les souffrances amères,
En regardant au ciel s'envoler les fumées
Que disperse le vent, gloires, bonheurs... Chimères!

Et je vois, par les toits, dans les maisons fermées.

(Sur le Vif)

GENNEVILLIERS

C'EST ici que Paris déverse ses eaux sales...

Il semble que la boue a déteint sur les cieux,
Et les nuages font des flaques colossales,
Comme sur la route où s'embourbent les essieux
Des tombereaux, chargés de moellons et de briques.

Le soleil s'est lassé d'éclairer ce ciel, gris
De la fumée opaque aux faîtes des fabriques,
Qui bornent l'horizon du côté de Paris.

Vers Argenteuil, pays des moulins minuscules,
S'étagent des carrés de maigres échalas
Condamnés, sous le poids d'éternels crépuscules,
A fournir les marchés d'acides chasselas.

Les récoltes ont là d'impossibles genèses ;
Les paysans y sont plutôt des égoutiers,
Arrachant, par l'engrais, des légumes obèses
D'un sol à qui la Lune a caché ses quartiers,
Et pour qui le Soleil n'a pas eu de lumière.

Sur les maisons, des toits de tuiles « vermillon... »

C'est la campagne, mais sans chaume et sans chaumière,
Sans la moindre alouette ou le moindre grillon.

Une chèvre — au piquet — broute l'herbe râpée ;
Des vieilles meurt-de-faim cherchent des pissenlits ;

Des gamines — pas plus hautes qu'une poupée —
Dans les meules de paille humide ont fait leurs lits
Auprès de leurs amants de dix ans, dont les hottes
Sont pleines de « mouron pour les petits oiseaux. »

Là, des feuilles de choux, des fanes de carottes
Jaunissent sur le bord d'un champ; quelques roseaux
Se lamentent aux vents, parmi les eaux croupies,
Tandis que, sous le ciel, qui semble de la chair,
Où les nuages bas appliquent des charpies,

Chaque arbre a l'air d'un long balai, debout, dans l'air.

(Sur le Vif)

* * *

Il était une fois, ô gué,
Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,
Qu'il n'avait jamais navigué
Jamais navigué de sa vie.

Le cœur craignait de chavirer,
Mais la mer se faisait si belle,
Qu'il ne sut pas lui résister,
Et vogue, vogue la nacelle.

Le cœur, essuyant son chagrin,
S'embarqua, jeune d'espérance;
Et, seul, Dieu sait ce qu'il advint
De ce pauvre cœur en partance...

Il était une fois, ô gué,
Un cœur si neuf, ô gué, ma mie,
Qu'il n'avait jamais navigué,
Jamais navigué de sa vie.

(Paysages de Femmes)

*
* *

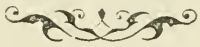
C'EST la Vanité du Demain,
L'effritement de la Matière :
Deux mains qui se « serrent la main »
Sur un marbre du cimetière.

Qui dira le tertre glacé,
Sous lequel dort votre âme blanche,
Et si l'œil cher d'un fiancé
Suivit votre cercueil de planche,

Vierge fatale, dont la mort
Plongea le secret dans la terre,
Vous dont la main étreint si fort
Une main close de mystère ?

C'est la Vanité du Demain,
L'effritement de la Matière :
Deux mains qui se « serrent la main »
Sur un marbre du cimetière...

(Paysages de Femmes)



MARCEL COLLIÈRE

1863

MARCEL COLLIÈRE, *né à Paris le 10 février 1863, n'a publié qu'un petit recueil de vers sous le titre de :* La Mort de l'Espoir *(1888). Mais les poèmes dont il est l'auteur ont révélé en lui un lyrique plein d'originalité et un fin ciseleur de rimes. Aussi mérite-il de figurer dans cette Anthologie, pour la puissance des expressions comme pour les qualités de rythme et de coloris, qui semblent devoir lui assigner une belle place parmi les poètes contemporains.*

La Mort de l'Espoir *a été éditée par Alcan-Lévy.*

RODOLPHE DARZENS.

LASCIATE OGNI SPERANZA

LORSQUE au fond du dernier et du plus morne cercle
Le Dante contempla l'éternel Foudroyé,
Que le vivant enfer, pesant comme un couvercle,
Murait dans les débris de son rêve broyé,

Il crut avoir touché le fond de l'épouvante,
Et sentit chanceler la haine du maudit,
Qu'ébranlait dans son cœur la pitié décevante :
Or, son trouble muet, Lucifer l'entendit.

Il tint le voyageur fasciné par la crainte
De ses fulgurants yeux incapables de pleurs :
« Hôte errant de l'enfer, garde pour toi ta plainte,
Homme, ne gémis pas sur mes calmes douleurs.

Les damnés ont compté les anneaux de leurs chaînes ;
Si noir que soit le port, ils y sont arrivés ;
Leurs fardeaux ne seront, dans l'ombre des géhennes,
Jamais diminués et jamais aggravés.

Nous ne connaissons plus le mirage du rêve,
Ni pour sortir un jour de l'enfer primitif
La porte du mensonge ouverte sur la grève,
Et nous avons l'orgueil d'un deuil définitif.

Nous ignorons surtout celui qui vous adule,
L'adversaire enjôleur dont le verbe ennemi
Trompe depuis toujours votre désir crédule,
Et que vous réveillez quand il est endormi.

Affranchis des pensers menteurs de délivrance,
Et forts de la sentence écrite à notre seuil,
Nous avons rejeté l'horreur de l'espérance,
Fille du deuil passé, mère du futur deuil.

A force de crier vers le ciel implacable,
De croire au flot sauveur du fleuve baptismal,
Adorateur naïf du destin qui l'accable,
Le genre humain devient coupable de son mal.

Toi dont les yeux ont vu les peines éternelles,
Homme, va-t'en d'ici. Retourne sur tes pas,
Et si tu fais aux tiens, l'horreur dans les prunelles,
Le récit des tourments d'enfer, ne nous plains pas.

Votre misère est plus intime et plus profonde :
Car, innocents d'espoir, de prière ou de vœu,
Dans le crime immuable et surhumain du monde,
Les damnés ne sont pas les complices de Dieu ! »

LA TRÊVE

Le jour gris de chagrins, de larmes et d'ennui,
Le jour interminable où l'âme se morfond,
Le jour brûle le sang des hommes, et la nuit
Est un puits d'épouvante avec l'horreur au fond.

Mais voici que, mêlée au rose des nuées,
La mer calmée éteint ses heurts et ses secousses,
Les brutales couleurs fondent atténuées
Et baignent l'horizon de lumières plus douces.

La vieille hostilité de la terre et du ciel
Dans un rêve de paix s'égare et s'affaiblit,
L'esprit malin de la nature, moins cruel,
Laisse tomber sur l'homme un pardon fait d'oubli.

On sent fléchir la haine et sombrer les colères
Dans la poussière blonde où s'endorment les dunes,
Dans le deuil amical des ciels crépusculaires
Où les soleils mourants ont des douceurs de lunes.

Vous vous laissez leurrer aux trêves d'un instant,
Frères jamais guéris du rêve d'être heureux,
Et l'Eden retrouvé du mensonge inconstant
Vous tend le fruit d'espoir perfide et savoureux.

Et c'est durant cette heure exquise et passagère,
Qu'en la brève langueur des choses apaisées,
Vous attendez venir la divine Etrangère
Qui doit renouveler vos cœurs et vos pensées.

PAYSAGE INTIME

Mon âme est un trou noir où jadis des étoiles
Jetaient l'or fugitif de leur rayonnement,
Mon âme était pareille à ces illustres toiles
Où le soleil transperce un sombre ciel flamand.

Comme à la fin d'un bal expirent les bougies
Pleurant leurs pleurs de cire aux approches du jour,
Sous l'envahissement des ombres élargies,
Les clartés de mon âme ont sombré tour à tour.

L'obscurité s'étale et la nuit se balance,
Et rien ne grouille plus au fond du trou béant,
Rien ne fait deviner qu'au travers du silence
Persiste et veille un regret vague du néant.

LOUIS MARSOLLEAU

1864

LOUIS MARSOLLEAU *est né à Brest le 21 juin 1864. En 1886, il a publié son premier volume de vers :* Les Baisers perdus. *Nature étrange où les dons les plus divers se mêlent et se confondent, M. Marsolleau nous apparait comme un voluptueux et un sentimental. La chair et l'âme se font entendre à la fois dans son livre très personnel et où le poète s'est mis lui-même tout entier sans arrière-pensée, avec la sincérité de sa jeunesse. A côté des images ardentes et de la folie d'amour, on rencontre des délicatesses qui vont presque jusqu'au madrigal ou à la mièvrerie la plus raffinée. Avec des mots ingénieux M. Marsolleau sait rendre les situations les plus osées et les passions les plus hardies.*

Dans son prochain volume, L'Amour de la Vie, *le poète montrera toutes les qualités du début, mais avec quelque chose de plus intime peut-être et de plus mélancolique. Ce qui distingue cet artiste si fin, c'est qu'il ne songe jamais à prendre la plume pour aligner des mots et faire sonner des rimes, mais pour rendre les sentiments et les sensations dont il est tourmenté. Ses vers sont essentiellement vivants et tout pleins de lui-même, ce qui ne les empêche pas d'appartenir à l'art le plus habile.*

L'œuvre poétique de M. Marsolleau parait chez A. Lemerre.

E. LEDRAIN.

*
* *

L'HOMME trompe, et la femme ment.
L'enfant dissimule; le maître
Est féroce, et l'esclave est traître.
La bête est lâche, simplement.

La fleur est souvent vénéneuse;
La pierre est un outil de mort;
La griffe écorche, la dent mord,
La brise est une empoisonneuse.

Tout être se traîne, méchant,
Parmi de plus méchants encore.
Que font ces choses à l'aurore
Et qu'importe au soleil couchant!

OPHÉLIE

OPHÉLIE, avec des fleurs, bercée au flot,
S'en va, très pâle et trépassée, au fil de l'eau.

Renversée, et ses cheveux traînant sur l'onde,
Ses froids yeux bleus perdus au ciel, fragile et blonde,

Elle va, la bouche ouverte, laissant voir
Ses blanches dents. Le fleuve lent semble un miroir.

*
* *

C'est l'aurore. Un frais frisson court dans les branches.
Les nénuphars ouvrent sur l'eau leurs splendeurs blanches.

Sur les bords, s'éveillent, clairs, des chants d'oiseaux.
La brise penche, à son passage, les roseaux.

Ophélie, avec des fleurs, au flot bercée,
Au fil de l'eau, s'en va très pâle et trépassée.

Romarins déchiquetés, bouquets broyés,
Espoirs finis, baisers perdus, amours noyés.

*
* *

Quelquefois, désir de gloire, amour de femme,
On sent en soi passer un rêve, au fil de l'âme.

Un beau rêve, aurore en fleur, joyeux et fort.
On s'aperçoit, quand on y touche, qu'il est mort.

Romarins déchiquetés, roses broyées,
Espoirs finis, baisers perdus, amours noyées.

*
* *

... Ophélie, avec des fleurs, bercée au flot,
Là-bas, bien loin, s'en est allée, au fil de l'eau.

NUIT

Le Luxembourg baigné de fraîcheur et de nuit
Étage en lourds massifs sa masse dense et brune.
Trois heures du matin sonnent au loin. La lune,
Calme et ronde, au milieu du ciel limpide, luit.

Une très vague odeur de fleurs flotte et parfume...
Il tombe un froid mouillé sur le trottoir glissant
Où s'assourdit le pas attardé du passant.
Les becs de gaz jaunis clignotent dans la brume.

Pas un souffle de vent, pas un oiseau soudain :
La gaze du brouillard enveloppe les arbres,
Et vêt d'une clarté vaporeuse les marbres
Entrevus à travers les grilles du jardin.

L'AMITIÉ

Dans la vie égoïste et frivole où nous sommes,
Les amitiés — pure union de deux cœurs d'hommes —
Sont rares. Ce temps-ci souffle un air desséchant.
Un laboureur pervers a mal planté le champ :
L'épi fait à l'épi voisin sa guerre infâme.
Le meilleur d'entre nous a du mauvais dans l'âme;
Le regard faux dément le serrement de main,
Le flatteur d'aujourd'hui nous honnira demain,
Et tant de trahisons nous ont souillé la route
Que, masqués de mensonge et cuirassés de doute,

Nous allons vers nos buts, enfers ou paradis,
Seuls comme des lépreux, durs comme des maudits,
Enfiellés de dégoûts et torturés de craintes,
Reniant les pardons, les aveux, les étreintes,
Nous, les rêveurs, et nous, les tendres, cependant!...

Le scepticisme ouvre en nos yeux son œil prudent.

Hélas! qui nous rendra l'effusion première?
Qui nous rendra la foi naïve et coutumière
Du tout petit enfant qu'instruit sa grande sœur?
Qui nous rendra la confiance et la douceur?
Qui nous tendra la main ouverte et le cœur tendre?
Qui nous dira le mot loyal qu'on rêve entendre?
Quel bras inespéré venu nous soutenir,
Aux jours de désespoir où l'on sent tout finir,
Viendra, nous rehaussant soudain la conscience,
Faire mentir en nous l'abjecte expérience?

Car l'Amitié n'est pas plus morte que l'Amour.
Ami, nous l'avons vue apparaître un beau jour.
J'étais triste : — Souvent un regard dur nous blesse. —
Je pleurais : Toi, tu m'as consolé sans faiblesse.
Tu m'as dit : « Sois un homme, et marche! » — J'ai marché.
J'ai fui la douleur lâche où je m'étais couché.
J'ai donné la volée au doux rêve stérile.
J'ai bu le vin des forts à la source virile,
Et nous sommes partis comme deux compagnons.

Dans la foule du monde où nous nous alignons,
Pour le même combat nous luttons côte à côte.
J'aime à te voir. Ton cœur est grand, ton âme est haute;
Ta bouche a toujours dit des mots de vérité,
Et l'honneur fier fleurit tes yeux d'une clarté.

Meilleur que moi, plus noble et de bonté plus forte,
Tu m'as montré l'exemple altier qui réconforte,
Et j'ai couru plus droit sur le chemin plus sûr,
Pour l'approbation de ton sourire pur.

Aussi, mon exigence intime est satisfaite.
Quoi qu'apporte à vos vœux l'avenir, deuil ou fête,
Joie ou peine, la gloire ou bien l'obscurité,
Mon bonheur me suffit, et je suis contenté,
Pourvu que jusqu'au bout ma main étreigne et serre
Ta chère main, ta main généreuse et sincère !...

HENRI DE REGNIER

1864

HENRI DE REGNIER, *né le 20 décembre 1864 à Honfleur (Calvados), vint de bonne heure à Paris et fit ses études au collège Stanislas. Ses premiers vers parurent en 1886 sous le titre :* Les Lendemains. *C'étaient déjà des poèmes d'une forme parfaite où l'idée était originalement exprimée. Vers la fin de la même année, Henri de Régnier publia :* Apaisement, *puis en 1887* Sites, *et tout dernièrement* Episodes *(1888), livres où l'art du poète apparait de plus en plus subtil et pénétrant*

Henri de Régnier se glorifie d'être un fervent disciple de Stéphane Mallarmé et de Paul Verlaine. Mais en s'inspirant de leurs œuvres il a su garder intacte sa native personnalité.

Ses volumes de vers ont été édités par L. Vanier.

RODOLPHE DARZENS.

SONNETS

I

J'AVAIS marché longtemps, et dans la nuit venue
Je sentais défaillir mes rêves du matin;
Ne m'as-tu pas mené vers le Palais lointain
Dont l'enchantement dort au fond de l'avenue,

Sous la lune qui veille unique et singulière
Sur l'assoupissement des jardins d'autrefois
Où se dressent, avec des clochettes aux toits,
Dans les massifs fleuris, pagodes et volière :

Les beaux oiseaux pourprés dorment sur leurs perchoirs,
Les poissons d'or font ombre au fond des réservoirs,
Et les jets d'eau baissés expirent en murmures ;

Ton pas est un frisson de robe sur les mousses,
Et tu m'as pris les mains entre tes deux mains douces
Qui savent le secret des secrètes serrures.

II

Nous irons vers la vigne éternelle et féconde
En grappes, pour y vendanger le Vin d'oubli ;
Le soir n'a plus de pourpre et l'aurore a pâli,
Et la promesse ment aux lèvres du Vieux Monde ;

Nous irons vers la rive où triomphe un décor
D'étangs muets et de sites en somnolence,
Où vers une mer morte un fleuve de silence
Bifurque son delta parmi les sables d'or ;

Toi, la Vivante ! et la diseuse de paroles,
Tu voulus m'enchaîner aux nœuds des vignes folles.
J'ai brisé le lien de fleurs du bracelet.

Hors le tien, tout amour, ô Mort, est dérisoire
Pour qui sait le pays mystique et violet
Où se dresse vers l'autre azur la Tour d'Ivoire.

ARIANE

La proue impérieuse à l'horizon des mers
N'a pas fendu les flots dont l'écume est la flore
Eclose aux renouveaux de leurs éveils amers.

Le conquérant venu des pays de l'Aurore
N'a pas quitté la rive natale où grandit
L'héroïque rameur de son renom sonore,

Et, sur la proue aventureuse où se raidit
La révolte du buste nu de la Sirène,
Le bouclier n'a pas encore resplendi

Qui porte en sa rondeur rousse de lune pleine
L'image creuse en l'or d'un Bacchus triomphant
Sur le char attelé d'un tigre qui le traîne,

Ce dieu viril, aux yeux de femme, aux chairs d'enfant
Qui secoue en ses mains, hochet de son délire,
Un thyrse lourd de pampre où le raisin mûr pend,

Blond vainqueur dont le cri de guerre n'est qu'un rire
Et qui détourne au soir sa route sur les flots
Vers l'Ile rencontrée où la plainte l'attire

De la voix qui sanglote aux grèves de Naxos.

*
* *

Les ailes d'un oiseau de mer qui vole et plane
Font choir une ombre double aux plages de soleil,
Où mon ennui s'accoude en poses d'Ariane.

De l'aurore à midi, sidéral et vermeil,
Jusqu'au soir violet, où s'allume l'étoile
De chaque nuit plus douloureuse à son réveil,

Au creux des sables fins comme un linceul de toile,
S'est moulé mon ennui las de l'attente où rit
Un mensonge d'oiseaux longtemps crus une voile,

Et d'éternels avrils d'écumes ont fleuri
Sur les glauques sillons des vagues éternelles,
Prés que le soc d'aucune proue encor n'ouvrit ;

Et las de cette mer et du leurre des ailes
Aux horizons lointains et nus des ciels d'azur
Et du déferlement des lames parallèles

Dont le flux de marée efface et comble sur
La grève mon empreinte vide, je ramasse
Une conque en spirales torses d'émail dur

Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe.

(Épisodes)

LA GALÈRE

PARMI la floraison des arbres et des roses
Dont rit le mont gemmé de son glacier vermeil
Notre âme avait connu le merveilleux éveil
De son enfance pour la nouveauté des choses :

De l'ombre des vallons jusques au sable amer,
Et des sites exubérants aux grèves nues
S'épandait la candeur des roses ingénues,
Et des caps florescents s'allongeaient dans la Mer ;

Terre d'éveils ravis où dort l'écho des rêves
Au fond des bois bordés d'étangs et de jardins...
Des fleuves embaumaient aux lauriers riverains
Leurs ondes claires à baigner le nu des Ève.

Mais voici qu'à l'effort d'un doux vent alizé
Vers le golfe incurvé calme comme une rade
Vint aborder une galère de parade
Belle d'un appareil naval et pavoisé.

La poupe reflétait ses lettres en exergue
Aux flots battus par les rames à chaque bord,
Et des singes pelés se jetaient des noix d'or
Avec des cris du haut de la maîtresse vergue ;

Tous les agrès étaient de soie et d'or tissés,
Un semis de croissants de lunes et d'étoiles
Eparses constellait l'écarlate des voiles,
A des hampes des tendelets étaient dressés...

Les Princesses ayant foulé les blondes grèves
S'en vinrent en cortège à travers les jardins,
Avec des fous, des courtisans, des baladins,
Et des enfants, portant des oiseaux et des glaives.

Et, pris d'un grand amour et tout émerveillés
De sentir une honte enfantine en nos âmes
A nous voir si chétifs devant ces belles Dames
Et vêtus de la laine seule des béliers,

A leurs mains maniant des éventails de plumes
Prises à l'aile en feu des oiseaux d'outre-mer,
A leurs pieds qui courbaient les patins d'argent clair,
A leurs cheveux nattés de perles, nous voulûmes,

Émus d'un grand émoi suprême et puéril,
Forts du timide amour qui rêve des revanches,
Nouer les nœuds de guirlandes de roses blanches
Que le sang de nos doigts pourprerait d'un Avril ;

Mais aux poignets sertis des Belles souriantes
Tous les liens de fleurs défleurirent leur poids,
Et les Oiseaux qu'au poing portaient les Enfants-Rois
Nous éblouirent d'un vol d'ailes effrayantes ;

Et les Princesses fabuleuses aux yeux doux
Fuirent avec leurs fous et leurs bouffons hilares
Aux Nefs de parade qui larguaient leurs amarres
D'un or fin et tressé comme des cheveux roux.

(Épisodes)

PIERRE QUILLARD

1864

PIERRE QUILLARD, *né à Paris le 14 juillet 1864, fit au lycée Condorcet de brillantes études et fut reçu licencié ès lettres. Après avoir débuté fort jeune encore dans plusieurs Revues poétiques, il publia, en 1886, une légende dramatique en vers,* La Fille aux Mains coupées, *qui attestait déjà une profonde science du rythme ainsi qu'un sentiment poétique très élevé.*

Depuis, M. Quillard a fait paraître un certain nombre de poèmes hérétiques, notamment dans la Grande Revue. Son prochain recueil aura pour titre : La Gloire du Verbe.

La Fille aux Mains coupées *a été éditée par Alcan-Lévy.*

RODOLPHE DARZENS.

LES CAPTIFS

I

UN sage, descendant de cimes inconnues,
S'en allait autrefois par le pays d'Assour,
Et la mystérieuse aurore d'un grand jour
Empourprait, à sa voix, le jardin blanc des nues.

Les peuples le suivaient et ne comprenaient pas
Quels dieux, accompagnant la marche du prophète,
Candidement semaient dans les villes en fête
Des lis miraculeux et calmes sous ses pas.

Mais tous buvaient le miel divin de ses paroles,
Le miel fait de parfums et de baumes puissants,
Forts comme la senteur éparse de l'encens,
Doux comme la senteur éparse des corolles.

Pour s'enivrer des mots que sa bouche versait,
Les laboureurs quittaient le manche des charrues,
Et parmi la clameur des foules accourues
Le Voyant pacifique et sublime passait.

Désormais, dédaigneux des apparences brèves
Et des illusions passagères, fermant
Leurs yeux purifiés à la clarté qui ment,
Les hommes ouvraient l'âme à la splendeur des rêves.

II

Le roi, las des lions traqués dans les filets,
Las des buffles saignant sous la grêle des flèches,
Las des femmes aux chairs odorantes et fraîches,
Fit amener vers lui cet homme en son palais :

« Vieillard, évocateur des merveilles du songe,
« Jongleur qui fais surgir, devant les yeux humains,
« Dans la poussière impure et vile des chemins,
« Des visions de paix, de gloire et de mensonge,

« Vieillard, évocateur des merveilles du ciel,
« Toi qui règnes — là-bas — au pays du mystère,
« Mon cœur royal déçu par l'horreur de la terre
« Aspire à la beauté du monde essentiel.

« Tel que le cri plaintif des tigres dans les fosses
« Vient à nous à travers les cloisons de la nuit,
« J'entends sourdre en moi-même un lamentable bruit
« Malgré le mur d'airain des apparences fausses.

« O vieillard, fais tomber les mauvaises cloisons,
« Montre-moi la campagne et les arbres des plaines,
« Et les fleuves d'azur roulant à vagues pleines
« Vers le gouffre sans fin des vierges horizons. »

Mais l'homme, d'une voix tranquille : « Que t'importe,
« O roi des rois, seigneur des mondes, fils des dieux,
« Qui marches revêtu de pourpre et radieux,
« La rumeur entendue au delà de la porte ?

« O maître, que veux-tu de la terre et des cieux ?
« Si je t'ouvre la source antique de la vie,
« Je n'apaiserai pas ta soif inassouvie,
« Et ton esprit d'orgueil n'en croira point tes yeux ! »

— « Voilà beaucoup de mots inutiles, prends garde :
« Ta tête pourrait choir d'un coup prématuré. »
Et l'homme répondit : « C'est bien. J'obéirai :
« Roi qui veux voir le fond de l'abîme, regarde. »

Hors du temps, hors du lieu, faite de pur granit,
Enserrant l'univers de ses noires murailles,
Rauque d'un monstrueux râle de funérailles,
Une immense prison montait dans l'infini.

Au milieu de la geôle effroyable, les villes
S'étageaient sous le deuil des cieux; un flamboiement
D'astres sombres luisait épouvantablement
Sur les dieux, sur les rois, sur les foules serviles.

Mais une lueur d'aube emperlait l'Orient
De magiques rayons et d'étincelles blondes :
Les hommes nés depuis la naissance des mondes
Se ruaient vers l'espoir du soleil en criant.

Ils allaient, éperdus et fauves; les armées
Se heurtaient sous le vol sinistre des vautours;
Et les blocs de rochers pleuvaient des hautes tours,
Et les ailes du feu nageaient dans les fumées.

Les chefs vainqueurs, avant le rouge lendemain,
Offraient aux dieux d'en-haut les victimes tuées
Et dressaient vers la cime errante des nuées
Des palais effrayants tendus de cuir humain.

Sourds aux tumultes, sourds aux luttes, mains unies,
Regards ravis d'extase et d'éblouissements,
Des couples enlacés de femmes et d'amants
Passaient, dans un concert de tendres harmonies :

Des pétales de fleurs apportés par le vent
Tourbillonnaient vers eux dans l'ombre des yeuses :
— Et tous, couples d'amour et hordes furieuses,
Marchaient, marchaient toujours vers le soleil levant.

Mais l'aube désirée et les futures gloires
De clartés décevaient leurs visibles efforts,
Et, mourant vainement pour renaître, les morts
Poursuivaient à nouveau les astres illusoires.

La même nuit baignait l'éternel horizon,
Et de ceux qui vaguaient dans la geôle des choses
Et tâchaient à s'enfuir de leurs cavernes closes,
Aucun ne s'évadait de la morne prison.

Seuls, les sages tuaient la volonté de vivre.
Aveugles aux lueurs que nul ne peut saisir,
Ils gagnaient, affranchis des chaînes du désir,
Le néant ineffable et la mort qui délivre.

Bienheureux qui savaient la fatigue des pas,
Bienheureux qui savaient le mirage des astres,
Bienheureux qui savaient la vie et les désastres :
Ils s'endormaient un jour et ne renaissaient pas.

III

« La vision, vieillard, est morne et ridicule,
« Tu mourras. » — Et le roi Nabou-Koudour-Oussour,
Très juste, fit clouer au faîte d'une tour
La tête qui saignait dans l'or du crépuscule.

LIED

Je ne veux pas courber ma tête sous tes pas,
Ni baisser devant toi les yeux ; je ne suis pas
Un mendiant d'amour et d'aumônes charnelles,
Et la honte des pleurs ternirait mes prunelles.

Mais dans la nuit semblable à mon cœur sombre et fier,
J'irai conter ma peine aux vagues de la mer;
Elle me bercera, la mer consolatrice,
Avec des rythmes doux et des chants de nourrice.

J'écouterai sa voix et je m'endormirai
Comme un enfant, tandis qu'en un jardin sacré
Surgira, bleu de rêve et parfumé de menthe,
Le magique palais où tu seras clémente.

RODOLPHE DARZENS

1865

RODOLPHE DARZENS *est né à Moscou le 1er avril 1865. Il attendait sa sortie du collège pour donner son premier volume de vers :* La Nuit *(1884). A cet âge on s'éprend toujours de quelques ainés, de ceux-là surtout qui semblent mettre un peu d'audace dans leur œuvre et apportent au monde un art nouveau. M. Darzens se laissa d'abord influencer par Charles Baudelaire et Aloïsyus Bertrand, tout en se créant des attaches avec de purs Parnassiens.*

Mais en avançant dans la vie littéraire, il s'est peu à peu dégagé de ce qu'il y avait de trop étroit dans ses premiers liens. Sa nature essentiellement ardente ne peut supporter longtemps rien qui ressemble à un emprisonnement. M. Darzens est tout élan et tout flamme. Aussi son lyrisme indépendant a-t-il vite commencé d'éclater d'abord dans Le Psautier de l'Amie *(1885), et dernièrement dans cette belle pièce :* L'Amante du Christ, *où tout est étincelle et vie.*

Mieux vaut marcher à pied que de monter dans le char, même triomphal, de quelqu'un, car, en cette posture, on est toujours plus ou moins asservi et annihilé. Que les jeunes poètes le sachent et imitent l'exemple de M. Darzens! Ils seront comme lui récompensés par le succès, d'avoir renoncé à tout maître et de suivre, pieds et mains libres, le chemin de leur fantaisie.

Les œuvres poétiques de M. Darzens ont été publiées par Lebas, Alcan-Lévy et Lemerre. Ce dernier éditeur a donné encore du même auteur des poèmes en prose : Strophes artificielles.

E. LEDRAIN.

[illegible]

L'ICONE

Les moines byzantins, lorsqu'ils peignent des Vierges
Rehaussent d'or gemmé l'éclat de la couleur
Qui prend des tons vivants à la lueur des cierges;

Ils entourent d'un nimbe ajouré la pâleur
Du front, et le métal tout constellé de pierres
Est encor buriné par un bon ciseleur.

Puis, de purs diamants, fixés sous les paupières,
Sont les yeux que leur font ces artistes zélés
Qui jeûnent chaque jour et couchent dans des bières.

Une dentelle d'or tombe en plis cannelés
Sur le corps, découvrant seulement les moins pâles;
Et des rubis, avec des turquoises, mêlés

A des saphirs, à des perles, à des opales,
Sont rangés sur le sein en un large collier
Dont on voit resplendir de loin les quatre ovales.

— Ainsi, pour rehausser ta splendeur, joaillier
Du rhythme et de l'idée et ciseleur des rhythmes,
Je t'ai fait, avec mon amour, un singulier

Ornement et du goût de ces moines sublimes !
Afin que, lorsque ta vision me poursuit
Dans mes recueillements même les plus intimes

Et m'apparaît au seuil pâlissant de la nuit,
Je puisse, en murmurant ton nom, Chère Adorée,
M'agenouiller dans l'angle où la veilleuse luit,

Pour te prier ainsi qu'une Sainte dorée !

(La Nuit)

PLAINTE CRÉPUSCULAIRE

Viens voir l'éclosion splendide des ténèbres !
Dans l'air silencieux de ce soir tiède encor,
Fleur dont chaque étamine est une étoile d'or
La nuit déploie au ciel ses pétales funèbres.

O seule amie en qui succombe mon orgueil,
Le désespoir aussi, dans mon âme profonde
Eclôt, comme là-haut sur le sommeil du monde
S'épanouit un vaste et lamentable deuil;

Chère! et je sens en moi naître une nuit égale
A celle de la froide et morne immensité;
Une nuit sombre, où seule ainsi qu'une clarté
S'épanche tristement ta tendresse amicale!

(Le Psautier de l'Amie)

MADRIGAL

Je le sais, lente visiteuse
Dont j'adore les petits pas,
Ta douce parole est menteuse,
Ta prunelle n'éclaire pas!

Mais si tes paupières sans fièvres
Ne cachent point d'astres égaux,
Si les mots que chantent tes lèvres
Dans mon cœur restent sans échos;

Tes chers yeux disent bien des choses
Musicales; ta chère voix
— Singulières métamorphoses —
Est une clarté que je vois!

Et tandis qu'éperdu, j'écoute
Avec mes regards tes aveux,
Ta chanson dissipe mon doute,
Nuit plus sombre que tes cheveux!

(Le Psautier de l'Amie)

NOSTALGIE

Il pleut, et l'averse d'octobre
Attriste l'air moins que ton cœur;
Cède enfin à l'ennui vainqueur
Puisque tout meurt de son opprobre!

Sois lâche et ne résiste plus;
Ensevelis-toi dans son ombre
Pour voir briller, regards sans nombre,
Les yeux de ton passé confus;

Car l'amour, clarté glorieuse,
Éclipse ces astres discrets
Tes Souvenirs et des Regrets
Qu'aime la nuit mystérieuse.

Et l'Ennui seul est cette nuit
Où luiront tes anciennes joies..
— Ah! sois triste, pour que tu voies
Leur lumière humble qui te fuit!

(Le Psautier de l'Amie)

MAINS LILIALES

Tu te peignais, Amie, avec des mains si blanches
Qu'elles étaient des lys mêlés à tes cheveux,
Et que tes bras, sortant à demi de tes manches,
Semblaient des tiges hors de vases somptueux;

Tu te peignais avec des mains si parfumées
Que, fou, j'ai respiré des lys en les baisant,
Et qu'en rêve je vois des corolles aimées
Dès que leur souvenir se réveille à présent;

Avec des mains si délicates, si légères,
Qu'elles seules sauraient adoucir mes douleurs,
Et que de n'avoir plus leurs caresses trop chères
Je ne suis qu'un pays sans parfums et sans fleurs.

PER AMICA SILENTIA LUNAE

Errer par la nuit amicale
Calmera ton fiévreux tourment,
Errer doucement, en rhythmant
Tes rêves à ta marche égale;

Le soleil, splendide et cruel
Ainsi que l'amour dont tu souffres,
Vient de s'abîmer dans les gouffres
Incommensurables du ciel;

Tu peux, sans craindre d'insolence
Des vains bruits, t'écouter penser,
Car voici que va commencer
Le règne assoupi du silence;

Et déjà luit sur les toits bleus
La pâle espérance céleste
Qui dissipe l'ombre funeste
Avec ses doux rayons frileux!

C'est par la ville humide un peu
Du clair souvenir de la pluie,
Que ta promenade s'ennuie,
Car tu t'attristes du soir bleu.

Nulle des étoiles percées
Au métal du ciel rajeuni
Ne laisse jusqu'à l'infini
Jaillir tes subtiles pensées;

Et, comme l'or d'un mauvais vin,
L'au-delà que ta soif contemple
Rutile à travers la lune ample
Où ton espoir se cogne en vain.

Afin que ton esprit se recueille, attristé
Des actions mauvaises lâchement voulues,
Après les heures lumineuses révolues
Voici les sombres heures dans le ciel d'été.

Tu peux rougir, puisque ta honte est invisible,
De tous tes vieux péchés commis en chaque lieu;
N'as-tu pas renié ta foi, maudit ton Dieu
Et désiré cruellement d'être nuisible?

Confesse-toi : la nuit t'exhorte au repentir;
Les ténèbres et le silence y sont propices :
Et puis, ne vois-tu pas, du haut des précipices,
Surgir la lune — clairon d'or ! — pour t'avertir?

Reste sourd au mauvais conseil
Des tentations éloquentes,
Et fuis, dans l'exil du sommeil,
Les chères veilles fatigantes;

N'écoute pas le son charmeur
Que prend chaque voix illusoire,
Aussi vaine que la clameur
Des victoires et de la gloire.

Et clos tes yeux pour ne pas voir
Se dégrafer la nuit cynique
Qui fait saillir sous le ciel noir
Le globe d'or d'un sein unique !

CYGNES

Par ces soirs blancs de calme autant que de clartés
Je veux rêver d'oiseaux funèbres et d'eau pure
Où leurs passages, pour toujours, sont reflétés :

Car voici que, là-bas, l'éternelle verdure
Des vieux espoirs — forêt prochaine de sapins ! —
Me promet le repos avec la paix future.

Puis, je sais que les deuils extérieurs et vains
Ne valent pas la vision sans violence
Que mes yeux clos contemplent en ces soirs divins:

Des cygnes noirs glissant sur un lac de silence.

LA VOILE

Mon Ame, quel ennui de demeurer tranquille!
Je suis las d'admirer un même océan bleu;
Si nous tentions d'atteindre aux plages de quelque île
Là-bas, au large, afin de voyager un peu?

N'es-tu pas une voile blanche de navire,
O mon Ame? Il se lève enfin un bon espoir!
Et son souffle pourrait peut-être nous suffire
Pour parvenir au port avant la peur du soir.

Le calme, dont le doux bercement nous invite
A rester, est trompeur comme l'eau de la mer,
Et, si tu veux partir, ô mon Ame, profite
Du léger vent qui nous présage un ciel moins clair.

Vers d'autres horizons, vers ces îles lointaines
Dont la verdure émerge aux limites des cieux,
Sur l'avenir et ses promesses incertaines
Mettons le cap, mon Ame, avec des cris joyeux!

VERS L'OUBLI

Je quitte maintenant la féconde campagne
Où l'or des blés mûris chante l'espoir prochain,
Tandis qu'un fleuve, lentement, au val voisin
Epand la joie incessante qui l'accompagne.

Tout à l'heure viendra l'ennui vert des forêts
Avec ses pins, antiques douleurs taciturnes
Et ses silences où toutes les peurs nocturnes
Mêlent leurs pleurs aux longues plaintes des regrets.

Puis, demain, j'atteindrai les monts que le vent broie
Sans pouvoir les humilier dans leur orgueil,
Sur lesquels seule, l'ombre ample d'ailes de deuil
Plane avec le mélancolique oiseau de proie.

Mais de quels sommets blancs de neige et de clarté
M'apparaîtront vos éternelles accalmies,
O mers lointaines, mers polaires, endormies
En l'oubli glacial de votre éternité?

VOCATION

S'en aller, — ce songe est le mien! —
Le front levé, l'âme ravie,
Par les routes et par la vie,
Mage, sorcier, bohémien;

Répéter la bonne aventure
Aux passants qui n'écoutent pas
Et préfèrent vivre ici-bas
Sans penser à la mort future;

A toute heure ainsi qu'en tout lieu,
Proclamer, comme les prophètes,
Que c'est fini le temps des fêtes,
Qu'avant peu c'est l'instant de Dieu !

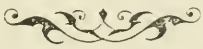
Dire : « Cette vie est si brève
« Qu'auprès de l'Éternellement
« Elle dure moins qu'un moment
« Et n'est que le rêve d'un rêve !

« C'est pourquoi je passe avertir
« — Etant le clairon qui précède
« Celui duquel nous vient tout aide —
« Qu'il est l'heure du repentir ! »

Mais, je le le sais bien ! mes paroles
Seront d'inutiles rumeurs,
Et j'irai, frère des semeurs
Qui jettent au vent des corolles;

Les hommes détournant les yeux
S'écarteront tous de ma route,
Anxieusement pris du doute
Que, peut-être ! je viens des cieux.

— Or, pareil au vieux patriarche
Auquel Dieu parlait autrefois,
Chaque nuit, j'entends une voix
Qui m'éveille et qui me dit : « Marche ! »



VICTOR MARGUERITTE

1866

VICTOR MARGUERITTE *est le plus jeune fils du glorieux général qui fut tué pendant la guerre de 1870.*

Frère d'un romancier déjà célèbre, neveu du poète Stéphane Mallarmé, Victor Margueritte fit preuve d'une grande précocité en publiant, à dix-sept ans, un recueil de vers, Brins de Lilas *(1883), et, l'année suivante,* La Chanson de la Mer, *toutes poésies où la perfection de la forme et la science du rythme s'allient à l'élévation des pensées et au charme des expressions.*

Voulant suivre la carrière de son père, Victor Margueritte s'est engagé dans un régiment de spahis, en Algérie, mais nous espérons qu'il restera fidèle à l'art dont il s'est montré si jeune un sincère adepte.

Ses vers ont été imprimés par Paul Schmidt.

RODOLPHE DARZENS.

SOLEIL MORT DANS LA BRUME

I

AUX étés flamboyants sous des clartés brûlantes,
Quand le soleil s'abîme à l'horizon vermeil,
Il meurt dans un lit d'or, draps de pourpres sanglantes,
Voiles riches du soir qui traîne le sommeil !

A cette heure où, dans l'air, les senteurs émanées
S'exhalent lentement des bois silencieux
Et vastes, les reflets du soleil dans les cieux
Rougissent les tapis des mousses d'or fanées !

Le fleuve miroitant comme un étrange émail
S'endort ; le calme énorme et le repos emplissent
L'âme ; et les cieux couleur d'améthyste se plissent
Avec des chatoiements superbes de corail !

II

Mais quand l'automne passe un vêtement mouillé,
Lorsqu'un ciel gris étend son immensité vague,
Et que le vent — courbant, au grand bois dépouillé,
Les arbres gémissants — passe comme une vague,

Dans son voile obscurci de brumes suspendues,
Un rideau gris de suie éteint les sourds sanglots
Du soleil, qui jadis se mourait dans les flots
Riches et glorieux des pourpres épandues !

Frileusement plongé dans un triste sommeil,
Envahi par l'ennui tout puissant qui l'étonne,
Et regrettant la gloire à son coucher vermeil,
Le soleil meurt d'ennui dans les brouillards d'automne.

MATINS

MONOTONE ruisseau d'heures qui fut ma vie,
L'ennui du jour et la fatigue de la nuit,
Joies et douleurs, ah ! si petites, tout s'enfuit...

Et c'est dans le matin l'âme toute ravie
D'aller sans savoir où, d'aller dans le matin
En respirant l'odeur amère des grands pins.

L'aube à l'orient monte, et la dernière étoile
Pâlit; une fraîcheur de rosée emplit l'air,
Puis dans le ciel pareil à de tranquilles mers
Les nuages légers volent comme des voiles,
Et secouant la vie et ses parfums au vent
L'aurore disparaît dans le soleil levant.

C'est l'immense réveil mystérieux des choses,
Un chant d'oiseaux, le cri du matin et du soir,
C'est la terre fumant comme un grand encensoir
Vers les horizons bleus et les horizons roses,
Les aigles frissonnants, ivres d'un long essor,
Et le soleil montant parmi les vapeurs d'or.

Comme des bulles d'air crevant sur l'eau dormante,
Des amours d'autrefois me remontent au cœur;
Vous me grisez d'une âpre et divine liqueur,
Herbes et thyms mouillés à cette heure charmante,
Et dans mon souvenir vos parfums sont mêlés,
Amours éteints, et thyms d'aurore parfumés!

Mon âme emplit les bois et le ciel solitaire,
Mon sang afflue, et je respire à pleins poumons
Le vent sauvage et frais qui souffle sur les monts.
J'ai vu courir la vie et palpiter la terre.
Dans le passé, gouffre invisible où tout s'en va,
Comme un point lumineux cette heure restera.

Demain je saluerai votre douleur déserte
Et le soleil brûlant vos lointains fabuleux,
Sables, comme la mer immobiles et bleus...

Nulle fraîcheur, à l'horizon, d'oasis verte ;
Solitudes où pèse un torride sommeil,
Les pierres, et le sable et le morne soleil.

Pas même au ras du sable et des dunes de sable,
Le mirage éclatant des palmiers et des eaux ;
Et vous m'engourdirez de votre lourd repos,
Sans espérance de sources insaisissables,
Plaines où, sous l'azur immuable des cieux,
L'étendue et le temps brûlent silencieux.

EPHRAÏM MIKHAËL

1866

Ephraïm Mikhaël (Georges-Ephraïm Michel) *est né à Toulouse le 25 juin 1866. Ses vers, parus d'abord dans plusieurs Revues de jeunes poètes, ont été réunis en un volume sous le titre de :* L'Automne. *L'auteur de ce recueil, a dit un critique, M. Camille Bloch, « attire par une profondeur et une finesse de pensée auxquelles s'ajoute une grande sincérité d'artiste. Grâce à la délicatesse de sa nature, il sent vivement le néant des choses, et il fait servir la poésie à exprimer le découragement de l'âme en face de la contradiction du rêve et de la réalité. »*

En prose, M. Ephraim Mikhaël a écrit une série de petits poèmes, et il a fait paraître, en collaboration avec M. Bernard Lazare, une légende dramatique intitulée : La Fiancée de Corinthe.

Ses œuvres ont été publiées par Alcan-Lévy et Camille Dalou.

Rodolphe Darzens.

L'AUTOMNE

Le parc bien clos s'emplit de paix et d'ombre lente :
Un vent grave a soufflé sur le naïf orgueil
Du lis et la candeur de la rose insolente ;
Mais les arbres sont beaux comme des rois en deuil.

Encore un soir! Des voix éparses dans l'automne
Parlent de calme espoir et d'oubli; l'on dirait
Qu'un verbe de pardon mystérieux résonne
Parmi les rameaux d'or de la riche forêt.

Au dehors, par delà mon vespéral domaine,
La terre a des parfums puissants et ténébreux;
Dans les vignes, le vent vibrant de joie humaine
Disperse des clameurs de vendangeurs heureux :

C'est l'altière saison des grappes empourprées :
Des splendeurs de jeunesse éclatent dans les champs,
Si j'allais me mêler aux foules enivrées
De clairs raisins, et si j'allais chanter leurs chants?

Je suis las à présent de mes rêves stériles
Que j'ai gardés comme un miraculeux trésor.
Je hais comme l'amour mes fiertés puériles
Et la rose de deuil comme la rose d'or.

L'Ennui, rythme dolent de flûte surannée,
L'Orgueil, vulgaire chœur d'inutiles buccins,
Ne vont-ils pas mourir avec la vieille année
Dans le soir bourdonnant de rires et d'essaims?

D'invisibles clairons dans l'Occident de cuivre
M'appellent vers la vigne et les impurs vergers;
Je veux aussi ma part dans le péché de vivre;
Seigneur, conduisez-moi parmi les étrangers!

Pourtant tu sais, ô cœur épris de blond mystère,
Qu'au pays triomphal des treilles et des vins
Veille le dur regret de la forêt austère:
Tu pleurerais de honte en leurs sentiers divins.

N'écoute pas le cri lointain qui te réclame,
Les conseils exhalés dans la senteur des nuits.
Tu sais que nul baiser libérateur, mon âme,
Ne rompt l'enchantement de tes subtils ennuis.

Laisse les vendangeurs en leurs mauvaises vignes.
Tu ne t'enivres pas des vins de leur pressoir :
Contemple les lueurs candides des grands cygnes
Glissant royalement sur les lacs bleus de soir.

Et dans le jardin pur de floraisons charnelles
Regarde croître l'ombre avec sérénité,
Tandis qu'au ciel, des mains blanches et fraternelles
Font dans le crépuscule un geste de clarté.

L'HIÉRODOULE

Dans le triomphe bleu d'un soir oriental
Elle s'accoude avec une lente souplesse
Au rebord lumineux de la terrasse, et laisse
Ses cheveux étaler leur deuil sacerdotal.

La ville sainte aux toits baignés de lueurs blanches
Est pleine de rumeurs d'épouvante, et là-bas,
Dans le Bois pollué par le sang des combats,
Des feux semblent des yeux cruels entre les branches.

Les hommes durs venus de pays innommés
Fouleront ce matin le sol du sanctuaire;
Près des murs, attendant l'aurore mortuaire,
Veillent, silencieux, des cavaliers armés.

Et vers le ciel pareil aux cuirasses brunies
Que hérissent des clous brillants, leur rude main
Lève de longs buccins d'or qui seront demain
Les annonciateurs sacrés des agonies.

Des femmes, leurs seins nus caressés de clartés,
Dans de grands parcs plantés d'hiératiques chênes
S'attardent à rêver des souillures prochaines
Et s'apprêtent pour les mauvaises voluptés.

Mais, dédaignant le songe humain des vils désastres,
L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant
Dans la suprême nuit regarde éperdument
L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres.

CONSEILS DU SOIR

NULLE pourpre aujourd'hui dans le gris vespéral;
Le jour meurt simplement comme une âme lassée,
Et voici que du ciel uniforme et claustral
Une paix de couvent tombe sur ma pensée.

J'accepte le conseil religieux du soir
Qui m'édifie un pacifique monastère,
Et mon rêve, oublieux et calme, ira s'asseoir
Au jardin monacal plein de chaste mystère.

Je quitterai le lourd manteau du vain orgueil :
Trop d'autres ont usé l'or de son insolence.
Et je dépouillerai la vanité du deuil :
Tant d'ennuis ont crié que je veux le silence.

Comme un captif hanté par l'espoir suborneur,
Je ne monterai plus sur la Tour idéale
Epier le galop mensonger du Bonheur
Qui vient dans un brouillard de clarté liliale;

Mais mon Esprit absous de ses désirs altiers
Sera pareil aux doux abbés mélancoliques
Errants dans les jardins graves des bons moutiers
Et vieillissant parmi les roses symboliques.

APPENDICE

POÈTES ÉTRANGERS

AYANT ÉCRIT EN FRANÇAIS

GEORGES RODENBACH

GEORGES RODENBACH

1855

GEORGES RODENBACH *est né en 1855, à Tournai, d'une famille depuis longtemps dévouée aux lettres. Il fit ses études à Gand; puis, après une année de séjour à Paris, vint plaider au barreau de Bruxelles, tout en prenant une part très active au mouvement littéraire de la* Jeune Belgique. *L'œuvre poétique de M. Rodenbach accuse trois manières assez distinctes. Son premier recueil,* Les Tristesses *(1879), n'a pas la forme savante et originale des suivants, mais, par la spontanéité, par la santé de l'inspiration, il garde son prix à côté d'eux.* La Mer Élégante *(1881) et* L'Hiver Mondain *(1884) marquent une étape nouvelle. « Les amateurs de poésie intime et de modernité — il y en a beaucoup en nous comptant, écrivait M. François Coppée — apprécieront fort* La Mer Élégante, *car c'est l'œuvre d'un sentimental et d'un raffiné. » Toutefois, dans* L'Hiver Mondain *surtout, le sentiment n'allait pas sans affectation, ni le raffinement sans mièvrerie. On pouvait craindre que M. Rodenbach s'attardât aux séductions « poudrerizées » de cette « dolente Muse, au charme artificiel, » qu'il déclarait élire pour sienne. Heureusement, sa nature délicate, moins sensuelle que mystique, lui fit bientôt chercher pour ses mélancolies d'autres cadres que les boudoirs et les plages à la mode. Quittant le Kursaal d'Ostende pour les rues désertes de Bruges, oubliant les mondanités pour Van Eyck et Memling, il écrivit son maître-livre,* La Jeunesse Blanche *(1886), où la pureté des nostalgies, où la noblesse des inquiétudes, s'allient cette fois à la subtile science des vers. C'est là encore, et, depuis, dans une précieuse pla-*

quette, Du Silence *(1888)*, *que M. Rodenbach s'est montré le poète par excellence des vieilles cités de Flandre, à demi dépeuplées, à demi-mortes, dont il semble avoir pénétré l'âme, tant il en a merveilleusement noté la paix et la tristesse d'agonie. Et chaque fois qu'alors, dans* Béguinage, *par exemple, il a dégagé son talent personnel et sain d'un excès de littérature acquise et morbide, ce modernisant a su trouver au fond de lui-même des accents de Primitif, ce poète de la Grâce énervée a su atteindre comme un autre à la forte et simple Beauté.*

Les œuvres de Georges Rodenbach ont été publiées par A. Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

LE COFFRET

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !...

(Les Tristesses)

JARDIN D'HIVER

Le soir, lorsque la lune épand ses frissons bleus
Et que des peaux de tigre et des tapis moelleux
Assourdissent les pas dans la chambre de verre,
Un grand jet d'eau sanglote au milieu de la serre,
Comme s'il se plaignait élégiaquement
De retomber toujours dans le bassin dormant
Et de ne pas pouvoir, pour calmer sa rancune,
Porter son baiser froid aux lèvres de la Lune!

(L'Hiver Mondain)

BÉGUINAGE FLAMAND

I

Au loin, le Béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent,
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges;
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été, répète encor les Avé de l'église;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

(La Jeunesse Blanche)

VIEUX QUAIS

Il est une heure exquise, à l'approche des soirs,
Quand le ciel est empli de processions roses
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
Un charme se révèle aux yeux las du songeur:
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
Bandes d'Amours, captifs dans le deuil des cartouches,
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,
Et la lune se lève au milieu d'un halo
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits;
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

(La Jeunesse Blanche)

DIMANCHES

MORNE l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écartement des rideaux de fenêtres
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir sur des fonds de gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
Qui regardent au loin s'allumer une étoile
Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes;
Le Moyen-Age mort se réfugie en eux!
C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu,
Le souvenir de la lumière disparue,
Si tristes dans le vide et le deuil de la rue
Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées!

(La Jeunesse Blanche)

DU SILENCE

I

Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés
Parmi l'isolement léthargique des villes
Qui somnolent au long des rivières débiles;
Ames dont le silence est une piété,
Ames à qui le bruit fait mal; dont l'amour n'aime
Que ce qui pouvait être et n'aura pas été;
Mystiques refectés d'hostie et de saint-chrême;

Solitaires de qui la jeunesse rêva
Un départ fabuleux vers quelque ville immense,
Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,
L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence...
Et vous êtes mes sœurs, âmes des bons reclus
Et novices du ciel chez les Visitandines,
Ames comme des fleurs et comme des sourdines
Autour de qui vont s'enroulant les angélus
Comme autour des rouets la douceur de la laine!
Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine
Que d'un long chapelet bénit à dépêcher
En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher,
Oh! vous, mes Sœurs — car c'est ce cher nom que l'Église
M'enseigne à vous donner, ô mes sœurs en douceurs,
Dans ce halo de linge où le front s'angélise,
Oh! vous, qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs
Chastes dans votre robe à plis qui se balance,
O vous, mes sœurs en Notre Mère, le Silence!

II

En province, dans la langueur matutinale,
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon, — et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille;
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années!

(Du Silence)

SOUVENANCES

Tel soir fané, telle heure éphémère suscite
Aux miroirs de mes yeux les souvenirs d'un site
— Sites recomposés qu'on eût dit oubliés ! —
D'un canal mort avec deux rangs de peupliers
Dont les feuilles vont se cherchant comme des lèvres.
Décor d'une prairie où de bélantes chèvres
S'appellent l'une l'une avec des voix aussi
Blanches comme leur laine et d'un air si transi...
Décor surtout de vous, vieux quais en enfilade,
Pignons, rampes de bois par-dessus l'eau malade
Où chaque feu miré se délaye en halo,
Fragile et fugitif paysage de l'eau
Qui sous un heurt de vent tout à coup s'évapore
Et fait que l'eau se mue en sommeil incolore.

Sites instantanés, comme à peine rêvés,
En contours immortels je les ai conservés
Et je les porte en moi depuis combien d'années !
Seul un ciel identique en nuances fanées,
Triste comme celui qui me les faisait voir,
Les a ressuscités de moi-même ce soir !
Et c'est ainsi toujours qu'au hasard des nuages
Revivent dans mon cœur de souffrants paysages.

ÉMILE VERHAEREN

1855

ÉMILE VERHAEREN, *né à Saint-Amand (Flandre) a donné d'abord un volume de vers,* Les Flamandes *(1883), une sorte de transcription dans la poésie des truculentes toiles de kermesse des Jordaens et des Jean Steen. Ces qualités de poète-peintre se retrouvent dans* Les Moines *(1886), envisagés surtout par leur côté décoratif, et aussi dans* Les Soirs *(1888), une œuvre plus sentie, mais dont l'exubérance s'exalte souvent aux dépens de la clarté et de la langue.*

C'est en tout cas un vrai tempérament de poète, solide et fougueux.

Ses œuvres ont été publiées à Paris chez A. Lemerre, et à Bruxelles chez Hochsteyn et Deman.

A. L.

MOINE FÉODAL

D'AUTRES, fils de barons et de princes royaux,
Conservent tout altiers les orgueils féodaux.

On les établit chefs de larges monastères,
Et leur nom resplendit dans les gloires austères.

Ils ont, comme jadis l'aïeul avait sa tour,
Leur cloître pour manoir et leurs moines pour cour.

Ils s'assoient dans les plis cassés droit de leurs bures,
Tels que des chevaliers dans l'acier des armures.

Ils portent devant eux leur grande crosse en buis,
Majestueusement comme un glaive conquis.

Ils parlent au chapitre en justiciers gothiques,
Et leur arrêt confond les pénitents mystiques ;

Ils rêvent de combats dont Dieu serait le prix
Et de guerre menée à coup de crucifix.

Ils sont les gardiens blancs des chrétiennes idées
Qui restent au couchant sur le monde accoudées.

Ils vivent sans sortir de leur rêve infécond,
Mais ce rêve est si haut qu'on ne voit pas leur front.

Leur chimère grandit et monte avec leur âge,
Et monte d'autant plus qu'on la cingle et l'outrage ;

Et jusqu'au bout leur foi luira d'un feu vermeil
Comme un monument d'or ouvert dans le soleil.

(Les Moines)

RENTRÉE DES MOINES

I

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre, et dans les lacs voisins se réverbère :
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or dont on n'aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans le pignon rongé:
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien, — le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne
Sans qu'on lave leur corps ou qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus,
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer au temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques
En longs manteaux de lin dans l'or pâli des soirs.

III

Brusques, sonnent au loin des tintements de cloche
Qui cassent du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air
Un long appel qui long parmi l'écho ricoche.

Ils redisent que c'est le moment justicier
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant, tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit sur les textes préceptoraux
S'épand comme un reflet de lumière inclinée,

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante, et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière,
Et qu'il faut supplier au chœur le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus,
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies,
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts silencieusement.

(Les Moines)

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne, et tourne, et sa voile, couleur de lie,
Est triste, et faible, et lourde, et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

****

Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis, qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques —
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne, et las, qui tourne et meurt.

(Les Soirs)

ALBERT GIRAUD

1860

ALBERT GIRAUD, *né le 23 juin 1860 à Louvain (Brabant), débuta dans la poésie par* Pierrot Lunaire *(1884), un petit volume de rondels habilement tournés, mais non exempts de réminiscences. Son second livre,* Hors du Siècle *(1888), marque un progrès; il y a une recherche d'images et des effets de couleur par lesquels le poète se rattache, lui aussi, à la tradition coloriste des artistes de sa race.*

Ses œuvres ont été publiées par A. Lemerre et Léon Vanier.

A. L.

BROSSEUR DE LUNE

Un très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Willette sort le soir
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte et finit par voir
Un très pâle rayon de Lune
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de Lune !

(Pierrot Lunaire)

POUSSIÈRE ROSE

Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin ;
Un très doux orchestre lointain
Susurre un air de Cimarose.

Phœbé, comme une blanche rose,
Se meurt dans le ciel incertain ;
Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.

Devant un Cassandre morose,
Fuit un falbala de satin
Qui traverse — en frôlant le thym
Qu'une fraîche rosée arrose —
Une fine poussière rose.

(Pierrot Lunaire)

A UNE FEMME DE QUARANTE ANS

Dans tes grands yeux, emplis de chaude obscurité
Où luisent vaguement les secrets de la vie,
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie
D'un suprême plaisir que je n'ai point goûté.

L'arome capiteux de ta maturité
Enivre puissamment ma chair inassouvie,
Et du fond du passé mon âme est poursuivie
Par l'éternel regret de ta virginité.

J'ai souvent jalousé, par les soirs pacifiques,
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner, derrière leurs antennes,
Une émanation des ciels et des climats
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines.

(Hors du Siècle)

L'ANNONCIATEUR

ENFANT désordonné, turbulent et nerveux,
Dont rien ne peut fléchir la volonté hardie,
Déjà l'on voit courir dans l'or de tes cheveux
Des rêves d'incendie.

D'ardents reflets de chair, de fournaise et de sang,
Allumés dans les plis de tes lèvres vaillantes,
Fardent superbement d'un fard éblouissant
Tes pommettes saillantes.

L'espoir de la maraude et du fruit défendu
Et le pressentiment des balafres futures
Redressent vers le ciel ton nez large et fendu
De chercheur d'aventures.

Ton front impérieux, farouchement bombé,
Qui s'enflamme soudain de révolte et de rage,
A les sombres lueurs d'un horizon plombé
Où s'amasse un orage.

Ta main italienne, au jeu souple et lascif,
Par un vouloir tenace à chaque instant crispée,
Semble chercher partout d'un geste convulsif
Le pommeau d'une épée.

Rapides, frémissants, aiguisés de clarté,
Pointus et barbelés comme des javelines,
Tes regards chauds et roux tigrent l'obscurité
De leurs flèches félines.

Ta bouche sensuelle et lourde, où rit le jour,
Rouge comme une plaie embrasée et profonde,
Est tendue au-devant de quelque immense amour
Qui changera le monde !

Ta foi ? La fantaisie ! Et ta loi ? Le plaisir !
Tes vastes appétits, sans attache et sans règle,
Dans la foudre et l'éclair fondront sur leur désir
Avec des serres d'aigle.

Tu laisseras ton cœur, où dorment les aïeux,
Vierge implacablement de tout rêve vulgaire,
Battre dans ta poitrine, héroïque et joyeux
Comme un tambour de guerre.

Cher annonciateur des soldats qui naîtront,
Du seuil déshonoré de ces temps impassibles,
Salut ! Je sens flotter et chanter sur ton front
Des drapeaux invincibles !

Va ! Tu seras le chef des hommes qui demain
Cloueront comme un hibou sur le bois de leur porte,
Souffletée et brisée au seul vent de ta main,
Notre chimère morte.

Va ! Tu n'auras souci ni du bien, ni du mal :
Tu vivras sans penser dans un torrent de joie,
Ignorant comme un Dieu, beau comme un animal,
O fier enfant de proie !

Et ton œuvre, écrasant d'un mépris mérité
Tous les trieurs de mots à l'âme inassouvie,
Confrontera le Rêve et la Réalité,
Et l'Art avec la Vie !

(Hors du Siècle)

LA MORT D'HUNALD

Sur le lit vierge et blanc, jonché de lis nocturnes,
De lis mystérieux, de grands lis taciturnes,
Sous les rideaux pensifs où fleure un cher secret,
Ses yeux frêles blessés par tes yeux, sans regret
Des heures, sans regret des lèvres, sans envie
De tromper le destin ni d'accepter la vie,
Sans espoir d'un espoir, sans désir d'un désir,
Déjà mort dans son âme il se laisse mourir ;
Et tandis que du soir tintent les cloches vaines,
De ses fins ciseaux d'or l'enfant s'ouvre les veines,
Calme et grave, très las, à soi-même étranger,
Vaguement caressé par le rêve léger

Qui lui baise le front de ses ailes neigeuses,
Et ses regards obscurs, violettes songeuses,
Contemplent la splendeur de son corps trop aimé
Pleurer de longs rubis sur le lit parfumé,
Et, joyeux d'une joie étrange, la chair veuve,
Il regarde jaillir le sang fier, comme un fleuve,
Puis, sans même souffrir le tourment du pardon,
Ayant tout oublié de toi, jusqu'à ton nom,
Dans le luxe des flots et leur lente harmonie,
Il écoute, en mourant, chanter son agonie.

JUSTE OLIVIER

1807-1876

JUSTE OLIVIER *est né en 1807 à Eysins, petite ville située dans la partie du canton de Vaud qui touche à Genève. Professeur à Neuchâtel, puis à Lausanne, il émigra à Paris après la Révolution de 1845, et c'est seulement en 1871 qu'il reprit le chemin de la Suisse. On a de lui* Les deux Voix, *recueil de vers dont la moitié est due à sa femme,* Chansons Lointaines, *qui parurent en 1847,* Héléna, Donald *et* Chansons du Soir.

Bien que l'œuvre poétique de Juste Olivier renferme des pièces où la narration domine, elle est avant tout lyrique; mais ses meilleures productions sont des chansons, qui presque toutes sont inspirées d'une vieille ronde ou de quelque tradition populaire.

Les livres de Juste Olivier ont été publiés à Lausanne par G. Rouiller et G. Bridel, et à Berne par Ed. Matthey.

A. L.

LE TEMPS S'EN VA

VOICI trois jours que des flots de nuages,
Brumeux déluge, engloutissaient l'azur;
Mais, comme un vol d'aigles aux blancs plumages,
Les monts enfin planent dans le ciel pur:
Ainsi le temps, brouillard au vent funeste,
Voile où se perd l'immortelle beauté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

Plus de chansons, plus de couples fidèles,
Dans le tilleul, chauve comme un vieillard!
Au bord du toit, déjà les hirondelles
Forment leurs rangs et sonnent le départ.
Toujours montant vers le portail celeste,
Traînant au seuil le Monde épouvanté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

Notre sentier dans le gazon serpente,
Là, d'une ronce en passant écharpé,
Luttant, ailleurs, contre une aride pente,
Ou d'une fosse, hélas! bien mieux coupé.
Marcheur vaillant, dont chaque pas s'atteste
Par une tombe au sol ensanglanté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

De maux présents et de peines passées
Quel sombre amas, quel douloureux trésor!
Sans les tarir, que de larmes versées!
Et jusqu'au bout, que de chagrins encor!
L'homme avec Dieu sans fin ruse et conteste,
Puis, recueillant notre cœur tourmenté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

En vain se dresse, aux lieux que nul n'évite,
Le noir rocher de l'antre de la mort:
C'est un jalon, ce n'est pas la limite,
C'est du chemin le souterrain effort.
Notre œil s'arrête à ce bord qu'il déteste;
Mais au delà brille l'Immensité.
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

Dans le tombeau le Passé dort encore,
Et l'Avenir, en ses abîmes sourds,
N'est du Néant qu'une incertaine aurore;
Le Présent seul existe, il vit toujours:
Contre lui-même ainsi plaide et proteste
Ce Temps qui meurt en immortalité.
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

Verbe infini qui façonnas les mondes,
Qui dans le vide assemblas l'univers,
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers!
Toujours la vie en toi se manifeste:
Le ciel fût-il par ton souffle emporté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

(Chansons Lointaines)

HELVÉTIE!

Il est, amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir!
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie! Helvétie!
C'est toi, c'est toi que nous aimons toujours!

La Liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix forte éclate, et s'associe
Avec la foudre aux longs roulements sourds.
A cette voix, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous répondrons toujours!

(Chansons Lointaines)

LE SOIR

Le soir, quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,
Il vous revient des airs qu'on se chante à voix basse
Le soir.

Le soir, quand on est vieux, dans l'ombre qui s'avance
Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il nous revient des airs que chantait notre enfance
Le soir.

Le soir, quand on est deux dans l'ombre à se comprendre,
Fût-on bien loin du temps où tout brillait d'espoir,
Le cœur chante toujours ce chant qu'il sait nous rendre
Le soir.

(Chanson du Soir.)

FRÉDÉRIC MONNERON

1813-1837

Fils d'un pasteur Vaudois, Frédéric Monneron est mort à l'âge de vingt-quatre ans, laissant des vers qui, a-t-on dit, « ne sont que des fragments inachevés et comme des souffles épars de son âme, » mais qui cependant dénotent qu'il y avait en lui le germe d'un vrai poète. La pièce intitulée : A Vous, *que nous reproduisons, témoigne d'une grande franchise de sentiment et d'une connaissance exacte des délicatesses de la langue française.*

Les poésie de Frédéric Monneron ont été publiées à Lausanne par G. Bridel.

A. L.

A VOUS

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles,
Lorsque, pour mieux rêver, la Nuit au vol errant
Sur le pâle horizon détache en soupirant
Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles;

Lorsque le crépuscule entr'ouvre aux bords lointains
Du musical éther les portes nuageuses;
Alors, avec les vents, les âmes voyageuses
Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incertains.

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle;
Mais bientôt un remords la surprend en chemin,
Et jeune mendiante, implorant votre main,
Elle vous tend la sienne en se voilant d'une aile.

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu,
Qui, de l'exil, vers vous la ramène angoissée,
Comme une ombre, sortant de la tombe glacée,
Surprise par la mort sans avoir fait d'adieu.

Non! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
Que de loin, quand les ans sont venus tout finir,
Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
Comme autour du tombeau l'églantier solitaire.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime :
« A genoux, me voici! pardonnez-moi vos pleurs! »

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

HENRI-FREDERIC AMIEL

1821-1881

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL, *né en Suisse, a publié plusieurs recueils de vers :* Les Grains de Mil; Il Penseroso; Les Étrangères, *et* Jour à Jour. *Dans les trois premiers livres le style est un peu tourmenté et trahit souvent la nature inquiète du poète. Le dernier volume contient des pièces d'une plus franche allure, et il en est même plusieurs qui sont pleines de charme.*

Jour à Jour *a été édité à Paris en 1880 par G. Fischbacher.*

A. L.

GRILLON DE MAI

DANS ce lieu fut mon berceau.
Voilà bien la verte plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau;
Je reconnais la fontaine
Témoin de mes premiers jeux.
Nourrice, de bruits joyeux
Ta maison lors était pleine.

Il me semble entendre encor
Résonner la chansonnette :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette ! »

Mais on m'ôte de tes bras
Encore en ma tendre enfance,
Et je ne reviens, hélas !
Qu'à l'âge triste où l'on pense.
Oui, vingt ans, vingt ans ont fui...
Que de désirs, d'espérances !
Que d'épreuves, de souffrances !
Que de regrets aujourd'hui !
O nourrice ! nourricette !
Le temps s'envole, il a tort :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

Gais compagnons d'autrefois,
Qui restâtes au village,
Étonnés à mon visage,
Reconnaîtrez-vous ma voix ?
Rien ne dure. Autres nous sommes...
Mon esprit, comme un oiseau,
Sautant de branche en rameau,
Se souvient des lieux, des hommes,
De tout un passé qui dort
Au fond d'une ombre discrète :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

Je me vois enfantelet,
Bondissant à droite, à gauche.

Tout glorieux je chevauche
En jouant du flageolet.
Mon petit cheval de race,
Qui n'est rien qu'un gros bâton,
Aux accents du mirliton
Piaffe, et ne tient plus en place.
C'est l'heure : allez boire ! Encor !
Retour ! La litière est prête :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

Mais le jour s'est effacé,
Et du soir tinte la cloche :
De la maison se rapproche
Le cavalier fort lassé.
Sur ses genoux la nourrice
L'attire tout sommeillant,
Et d'un ton bien doux, bien lent,
Chante le refrain propice.
Dans ses bras l'enfant s'endort,
Et confusément répète :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette. »

(Jour à Jour)

FEU SOUS LA NEIGE

I

On ignore longtemps ce que la boucle grise
Sous d'austères dehors peut cacher de douleurs.
Plus le cœur a souffert, hélas ! mieux il se brise,
Et s'il pleure en secret, plus âcres sont ses pleurs.

Quand on voit les frimas neiger sur une tête,
On se dit : « Le volcan ne brûle plus, du moins. »
Erreur! Le feu cruel ne rougit plus le faîte,
Il ronge les flancs sans témoins.

La jeunesse est bruyante et proclame ses peines;
Pourtant, qu'elle sait peu ce que c'est que souffrir!
Souffrir, c'est lentement se flétrir dans ses chaînes,
Et c'est agoniser sans atteindre au mourir.
Qu'on plaigne la jeunesse et ses maux poétiques,
Ses tragiques destins, ses amours exigeants,
Je commence à trouver beaucoup plus pathétiques
Les yeux rougis des vieilles gens.

(Jour à Jour)

EUGÈNE RAMBERT

1830-1886

Né le 6 avril 1830 près de Montreux (Suisse), Eugène Rambert, après avoir fait des études de théologie, se consacra à la littérature et fut successivement professeur à l'Académie de Lausanne et à l'École Polytechnique de Zurich. Revenu à Lausanne en 1881, il y mourut cinq ans après.

Eugène Rambert fut avant tout un critique qui unissait la lucidité à l'étendue des connaissances. Il avait néanmoins sa place marquée dans cette Anthologie par ses œuvres poétiques, qui, bien que trahissant un peu d'effort et de recherche, attestent une grande profondeur de pensée et de sentiment. Deux volumes de vers intitulés : Poésies *et* Chansons d'Enfants *ont paru de son vivant; un troisième,* Dernières Poésies, *a été publié après sa mort.*

Les œuvres d'Eugène Rambert ont été éditées à Paris par Sandoz et Fischbacher, à Lausanne par F. Rouge.

A. L.

LE VIEUX LÉMAN

O vieux Léman, toujours le même,
Bleu miroir du bleu firmament,
Plus on te voit et plus on t'aime,
O vieux Léman !

J'ai parcouru d'autres rivages,
Vu d'autres flots et d'autres cieux,
Des lacs plus gais ou plus sauvages
Et l'Océan prodigieux ;

Je n'ai rien vu qui te ressemble,
Rien qui soit beau de ta beauté,
Qui mêle ainsi, qui fonde ensemble
La douceur et la majesté.

A l'étranger, quand la tristesse
Jette sur nous son voile noir,
On donnerait gloire et richesse,
Tout ce qu'on a, pour te revoir.

En vain se hâtent les années
Sur nos pas semant les débris,
Espoirs déçus, roses fanées,
Désirs éteints, boutons flétris :

Ce désir grandit avec l'âge,
Le retour seul peut en guérir ;
Quand on est né sur ce rivage,
Sur ce rivage on veut mourir.

O vieux Léman, toujours le même,
Bleu miroir du bleu firmament,
Plus on grisonne et plus on t'aime,
O vieux Léman !

LE MERLE D'EAU

Est-il chanson, folle ballade,
Joyeux rondeau,
Qui soit plus gai que la roulade
Du merle d'eau?

Quand ils sont deux — Monsieur, Madame —
L'un écoutant,
— Pour écouter, Dieu fit la femme —
L'autre chantant,

La note perle plus vibrante,
Et le refrain
En sa roulade délirante
N'a plus de fin.

Ils étaient là, ce matin même,
Au bord de l'eau;
Je les guettais caché, troisième,
Sous un bouleau.

« Ah! disait-il à sa merlette,
Qui, gentiment,
A ses côtés faisait toilette
Très longuement...

« Pourquoi perdre à lustrer ton aile
Ce gai moment,
L'heure où fleurit la soldanelle,
Timidement?

« Partons, partons, partons en chasse !
Partons au vol !
Guettons, fouillons le flot qui passe,
Rasons le sol ! »

. . . . . .

C'est pour nous seuls, race choisie,
Joyeux oiseaux,
Que Dieu créa la poésie
Des vertes eaux !

LE SOLEIL DU LÉMAN

O lac ! tu l'as bien dit. Les heures sont rapides.
Tout passe : le moment, le jour et la saison...
En vain le ciel est pur, en vain les flots limpides ;
Le soleil, ton amant, s'incline à l'horizon.

Glissant d'un vol furtif sur la vague aplanie,
Ses rayons empourprés vont embellir Montreux,
Et ces bords enchantés, sacrés par le génie,
Et ce nid de Clarens qu'habite un peuple heureux.

Vous ne l'arrêtez point, doux et chers paysages ;
Il est le voyageur ; il marche, il suit sa loi.
Qu'importent vos bosquets ? Qu'importent vos rivages ?...
Par delà l'horizon disparaît l'astre-roi.

Mais il ne s'en va pas sans saluer encore
Les monts échelonnés aux limites des cieux.
De la pourpre du soir la neige se colore ;
Aux Alpes du Léman l'astre fait ses adieux.

En cercle autour de lui les voyez-vous rangées ?
Chaque tour de granit brille comme un fanal.
L'une a sur ses flancs nus des lueurs orangées ;
L'autre sent flamboyer son manteau virginal.

« C'est lui, c'est le soleil ! » se disent les montagnes.
« Heureuse parmi nous celle qu'il choisira,
Et qui, voyant pâlir le front de ses compagnes,
Sous son dernier rayon, seule, resplendira ! »

La voilà, la voilà, la cime qu'il couronne !
Sous le dernier rayon brille un dernier sommet,
Et tout au fond des eaux que la nuit environne :
« C'est lui, c'est le soleil ! » dit un dernier reflet.

PHILIPPE GODET

1850

PHILIPPE GODET, *né à Neuchâtel (Suisse) le 23 avril 1850, exerça le ministère d'avocat dans cette ville de 1874 à 1881; il y est actuellement professeur de littérature, et il publie dans* La Bibliothèque Universelle *des chroniques suisses pleines d'observation et de finesse. Auteur de plusieurs volumes de poésie dont les principaux sont* Le Cœur et les Yeux *et* Les Réalités, *M. Godet a écrit des vers d'une couleur toute locale et d'un charme tantôt mélancolique, tantôt joyeux.*

Ses livres ont été édités à Neuchâtel par Sandoz et Berthoud, et à Paris par Sandoz, Fischbacher et Thuillier.

A. L.

DOUBLE AMOUR

MYSTÈRE étrange de l'amour!
J'aime deux belles en ce monde:
L'une est vive, rieuse et blonde
Comme le jour;

L'autre est triste, rêveuse et brune
Comme le soir,
Et près d'elle j'aime à m'asseoir
Au clair de lune.

Et s'il me fallait dire un jour
Laquelle des deux je préfère,
Mon cœur vous répondrait : Mystère...
Mystère étrange de l'amour!

D'un sourire joyeux la blonde
M'a cent et cent fois enchanté;
D'une pétillante clarté
Son œil m'inonde;

La brune, d'un regard voilé,
Profond et tendre,
M'accueille, et mon cœur est troublé
De lui parler et de l'entendre.

L'une, la blonde, est la Gaîté;
Pas d'instant qu'elle ne sourie...
L'autre, plus chaste en sa beauté,
La Rêverie...

Et s'il me fallait dire un jour
Laquelle des deux je préfère,
Mon cœur vous répondrait : Mystère...
Mystère étrange de l'amour!

(Le Cœur et les Yeux)

SUR LE MASSACRE D'UN VERGER

O Ronsard, prête-moi ta lyre et ta colère!

C'était en pleine ville un verger séculaire,
Un coin vert et rustique oublié par le temps
Et que rajeunissait chaque nouveau printemps.

Avril, le roi superbe, y célébrait sa fête:
Le cerisier, vêtu de blanc jusques au faîte,
Splendide et glorieux, fleurissait le premier.
Puis, quelques jours après, le robuste pommier
Couvrait ses bras noueux de fleurs roses et blanches.
Et l'hymne des oiseaux éclatait dans les branches,
Tandis que, dans le pré lumineux et charmant,
S'éveillait un confus et chaud bourdonnement.

O fête incomparable en sa magnificence!
J'étais envers le Ciel plein de reconnaissance
De ce qu'il eût permis qu'au cœur de la cité
Son œuvre étincelât dans toute sa beauté,
Et, passant chaque jour, je retrouvais en elle
Le Dieu qui prête aux fleurs sa splendeur éternelle.

Aujourd'hui, j'ai revu le verger que j'aimais.
La main de l'homme, hélas! l'a détruit pour jamais:
Les arbres ont crié sous la hache brutale;
Le pommier, fier des fruits presque mûrs qu'il étale,
Est tombé lourdement sur l'herbe en gémissant,
Et le grand cerisier semble pleurer son sang
Par une large plaie ouverte en son écorce.
— Triomphe du progrès, victoire de la force!
Le beau verger n'est plus qu'un chantier de maçons;
L'herbe folle, qu'Avril emplissait de chansons,
Foulée, agonisante, et bientôt disparue,
Sans pudeur est livrée aux cuistres de la rue.
Ils vont bâtir, dit-on: déjà, fouillant le sol,
L'architecte pressé met à profit ce vol:
Un gros cube quelconque, un bâtiment stupide
Va s'élever bientôt dans son essor rapide,
Et des badauds, épris de poutres et de grès,
En iront chaque jour constater les progrès.

Cela s'appellera : Salle de conférences !
Et des messieurs en frac, aux discours froids et rances,
Viendront édifier un public somnolent.

Bonnes gens, laissez donc parler Dieu : son talent
Pouvait se mesurer peut-être avec le vôtre,
Et, si fervent que soit le ministre ou l'apôtre,
Jamais, soyez-en sûrs, les discours les meilleurs
Ne vaudront l'argument des cerisiers en fleurs !

(Les Réalités)

JULES COUGNARD

1855

JULES COUGNARD, *né à Genève en 1855, fit ses études au collège et au gymnase académique de cette ville. Entré ensuite dans la banque, il s'est toujours occupé de littérature. Il a publié deux volumes :* Poésies *(1880) et* A Temps perdu *(1886). Bien que de valeur inégale, ses vers charment par leur délicatesse et leur grâce.*

Le premier recueil de Jules Cougnard a paru à Genève chez Jules Fick; le deuxième a été édité à Paris par Jouaust.

A. L.

LA GRENADE

Le petit saint Jean aux boucles frisées
Jasait et riait. Son rire d'argent
Vers le grand ciel bleu montait en fusées,
Et l'enfant Jésus jouait près de Jean.
Jean était hardi, sauvage et robuste,
Jésus était doux, patient et bon;
Et, cédant toujours à son compagnon,
Le plus fort était l'ami du plus juste.

Il faisait grand chaud; c'était en été,
Dans un coin perdu de la Galilée;
Le lit des ruisseaux, plein d'aridité,
Montrait au soleil sa vase brûlée
Où végétaient seuls de maigres ajoncs.
Jean ne possédait rien qu'une grenade:
Tous deux avaient soif; le bon camarade
Jean dit en prenant son fruit: « Partageons! »

Or, près d'eux passait, courbée et cassée,
Une pauvre vieille à l'air malheureux;
Sa démarche était pénible et lassée;
Elle regardait le fruit savoureux.
Jésus se souvint combien, dans sa crèche,
Il pleurait jadis, ayant soif et faim.
Il regarde Jean de son œil divin...
Et saint Jean tendit sa grenade fraîche.

De grand cœur saint Jean donna son trésor,
Mais son œil s'emplit d'abondantes larmes.
L'enfant regrettait tout bas son fruit d'or,
Et Jésus lui dit: « En vain tu t'alarmes:
Partager est bon, donner est meilleur.
Mon Père, là-haut, aime un sacrifice.
N'as-tu pas senti le secret délice
Dont la charité peut remplir un cœur? »

La parole était trop grande et trop haute.
Le petit saint Jean n'avait pas compris;
Mais voici: Celui qui hait toute faute,
De qui l'aime bien connaît tout le prix.

Quand l'enfant soudain eut levé la tête
Et séché les pleurs de son œil rougi,
Un grand arbre avait du sable surgi,
Couvert de fruits mûrs de la base au faîte.

(A Temps perdu)

LE DERNIER CHAR DE LA MOISSON

Lorsque, d'un geste large ensemençant la terre,
Le paysan répand la graine dans son champ,
D'instinct il a l'air grave et la figure austère :
Car il songe tout en marchant.

Il songe que c'est lui qui doit nourrir le monde.
Le grain semé rendra le centuple demain,
Et le blé qu'il confie à la terre féconde,
Une fois mûr, sera du pain.

Dans le sein remué de l'antique Cybèle
Quand germe le froment, grâce à tes soins pieux,
Va! paysan, ta tâche est si haute et si belle
Que tu peux en être orgueilleux...

Le soleil fait son œuvre, et les moissons superbes
Ondulent sur la plaine! Allons, nos ouvriers!
Qu'on aiguise les faux, qu'on attache les gerbes
Sur le char aux lourds madriers.

L'ouvrage a commencé dès que l'aube est venue.
Le soleil au zénith darde ses rayons d'or,
N'importe! Sans repos le travail continue;
Quand vient le soir, il dure encor.

Bientôt voici la nuit. La tâche est terminée :
Les champs fauchés sont prêts pour un nouveau labour ;
C'est bien. Les travailleurs ont gagné leur journée ;
Qu'ils se reposent à leur tour.

Là-bas, dans le brouillard les Alpes sont noyées.
D'ici, l'on voit glisser sur l'eau du lac lointain,
Ainsi qu'un oiseau rose aux ailes déployées,
Une barque et son mât latin.

Les moissonneurs s'en vont sur la route poudreuse ;
Le poids des gerbes d'or fait crier les essieux ;
Plus d'un fait le chemin près de son amoureuse
Sous la grande voûte des cieux.

Ils vont, et l'on entend la mélodie étrange
De leur mélancolique et très vieille chanson,
Et les bœufs, lentement, emmènent vers la grange
Le dernier char de la moisson.

(A Temps perdu)

HENRI WARNERY

1859

Né en 1859 à Lausanne, Henri Warnery y fit ses études de théologie. Après avoir passé une année comme professeur de langue et de littérature française au collège de Constantinople, il vint à Paris et fut nommé sous-directeur de l'École Normale protestante de Courbevoie. Il est actuellement professeur au collège cantonal de Lausanne.

Henri Warnery a écrit un volume de poésie qui se compose de quatre parties : Les pures Ivresses, La Lutte et le Rêve, Exil, Petits Poèmes, *et un poème philosophique,* Les Origines, *qui retrace la genèse de la terre et celle de l'humanité. Ses premières œuvres sont quelquefois d'un sentiment trop juvénile et d'une forme encore hésitante. Mais la pensée et le style vont se raffermissant de page en page, et l'on trouve dans son dernier livre un langage où l'éclat s'allie à l'ampleur.*

Les œuvres de Henri Warnery ont été publiées à Lausanne par F. Payet.

A. L.

REGRET

J'ai vécu plus d'un an près d'elle,
La voyant presque tous les jours,
Et mon cœur est resté rebelle
Au doux aiguillon des amours.

Je n'ai pas su la reconnaître
Pour mon amie et pour ma sœur.
Quand il frappait à ma fenêtre,
Je n'ai pas ouvert au bonheur.

Mais, sitôt que je l'eus quittée,
Quelque chose en moi s'est brisé;
J'ai compris les pleurs de l'athée
En face du ciel méprisé.

Trois mois, avant de te redire
Que ma vie et mon Dieu c'est toi,
Et qu'il n'est de bonheur pour moi
Qui sans toi ne soit un martyre!

Car ton souvenir me poursuit,
Le désir de toi me dévore...
Et l'on ose prétendre encore
Que le temps fuit!

VOULOIR ÉTRE HEUREUX

Vouloir être heureux, bien fou qui veut l'être!
Jamais le bonheur ne tient dans nos mains.
J'ignore pourquoi, Dieu le sait peut-être,
Nous le poursuivons par tous les chemins.

Nous nous enivrons d'amour et de gloire;
La gloire et l'amour sont des vins de feu:
Plus on en a bu, plus il faut en boire!
Ce n'est jamais trop; c'est toujours trop peu.

Ou bien nous courons après la fortune,
Et, toujours courant, nous n'entendons pas
Les feuilles des bois tomber une à une
Et nos plus beaux jours s'enfuir à grands pas.

Vouloir être heureux, bien fou qui veut l'être!
Aujourd'hui n'est pas plus sûr que demain.
Il serait plus doux, plus sage peut-être,
De nous arrêter au bord du chemin,

Et, nous étendant au pied des grands chênes,
Le dos dans la mousse et les yeux au ciel,
De médire un peu des choses humaines,
D'un front sans colère et d'un cœur sans fiel.

APPARITION DE LA TERRE

Dans la splendeur des cieux un astre vient de naître,
Sur ses langes d'azur j'ai cru le reconnaître;
Vers lui mon espérance a dirigé mon vol.
La Terre! Ah! je la vois! La Terre! Ah! c'est bien elle!
A son souffle embrasé je sens frémir mon aile,
Et j'entends, sous mes pieds, mugir son vaste sol.

Une sueur de feu pend à sa croupe nue;
Les éclairs sur son front crépitent dans la nue;
Ses flancs partout béants fument de toutes parts.
Un ciel obscur et lourd sur son écorce pèse,
Et brisant les parvis de l'énorme fournaise,
Les éléments de tout dans les airs sont épars.

Oh! qui dira l'horreur des premiers jours du monde;
La matière hurlant dans sa gaîne inféconde,
Et soudain ruisselant sur le globe éventré?
Qui dira le courroux des tempêtes natives,
Et sortant lentement des ondes primitives,
Les Alpes jusqu'au ciel portant leur front sacré?

. . . . . .

En ces temps-là, les eaux enveloppaient la Terre,
A peine, çà et là, quelque roc solitaire
Dressait sur l'horizon sa tête de granit.
Son pied ne baignait point dans un lit d'algues vertes;
Du levant au couchant les mers étaient désertes;
Nul oiseau n'eût trouvé de quoi se faire un nid.

Nulle voix, nul appel, nul cri d'homme ou de bête,
N'interrompait jamais l'horreur de la tempête;
Nul être ne marchait sur le sol rare et nu.
Nul Atlas ne portait le ciel sur son épaule;
Et déroulant ses plis de l'un à l'autre pôle,
L'océan par ses bords n'était point contenu.

De pesantes vapeurs versaient sur lui leur ombre;
Et des siècles sans fin, et des âges sans nombre
Passaient, et jusqu'au fond l'abîme s'agitait.
Il sentait s'éveiller sa force créatrice:
Un germe était tombé dans sa chaude matrice,
Et la vie en son sein vaguement palpitait.

L'infiniment petit peuplait le gouffre immense:
Muet, sans yeux pour voir, impalpable semence,
Il rôdait au hasard, allant où va le flot;

Des continents futurs il posait les assises,
Ebauchant lentement leurs formes indécises,
Le sol ferme après l'île, et l'île après l'îlot.

O sourds commencements de la vie et de l'être!
Un monde tout entier d'un atome va naître;
L'imperceptible est roi de la Création.
Des races à venir il porte en lui le germe;
Il est l'anneau premier d'une chaîne sans terme,
Et chaque goutte d'eau roule cet Ixion.

Mais lui-même, quel vent l'a jeté sur la Terre?
Est-il l'obscur crachat de quelque obscur cratère?
Est-il un don des cieux au monde à son éveil?
Est-il né de la fange ainsi que l'eau des nues?
A-t-il pris de l'éther les routes inconnues?
Est-il un fils lointain d'un plus ancien Soleil?

Je ne sais! Ma raison chancelle et se récuse;
J'ai peur qu'un vain désir d'expliquer ne m'abuse;
Je n'ose me pencher sur le livre de feu.
Nul n'a compris encor cette page suprême:
C'est pour l'esprit de l'homme un trop rude problème;
Pour en savoir le mot, il faudrait être Dieu.

JULES CARRARA

1859

JULES CARRARA *est né en 1859 à Genève, où il a fait toutes ses études à l'Université.*

Après la médaille d'or accordée à son recueil de vers: L'Art d'avoir vingt ans, *l'Académie des Muses Santones couronnait et publiait (1886-1887) son poème* La Lyre, *œuvre originale, d'un souffle puissant, d'une inspiration élevée, à laquelle tous les sincères amoureux de la poésie, tous les vrais lettrés ont fait un accueil sympathique. Ce n'est point l'ordinaire volume de début, hésitant et maladroit; on y trouve au contraire un talent en possession de lui-même, et l'idée, toujours haute, y revêt une forme artistique achevée.*

En dehors de son œuvre poétique, M. Carrara a donné la preuve d'un large esprit critique, comme collaborateur de divers journaux et Revues, et par des conférences littéraires applaudies.

La Lyre *a paru aux Muses Santones à Royan, et chez A. Lemerre.*

ADOLPHE RIBAUX.

LA LYRE

FRAGMENT

ESCHYLE

UN autre vint, tentant la sublime conquête.
Un aigle tournoyait au-dessus de sa tête;

Et cette tête était si haut, qu'on pouvait voir
Planer le gigantesque oiseau comme un point noir.
Et cet homme semblait le prêtre du mystère.
Il devait remplir quelque effrayant ministère,
Car un cortège sombre et confus l'entourait.
On eût dit qu'avec lui marchait une forêt
Dont une brume épaisse eût estompé l'image.
On le sentait sacré, roi, grand pontife ou mage.
Et quand il fut plus près, l'obscure vision
Autour de lui fit voir avec précision
Un monstrueux amas de formes inconnues,
De géants aux cent bras, de sphinx, de femmes nues,
De soldats désarmés secouant des carcans,
De dragons, de lions, de vagues, de volcans,
Avec de nébuleux panaches de fumée.
A ses pieds, le géant coudoyait le pygmée.
On regardait cet homme et l'on était dompté.
On eût pu lui donner pour nom l'Immensité,
A tel point ce colosse et son cortège énorme
Paraissaient hors du temps, du nombre et de la forme.
On sentait vivre en lui des jours évanouis,
L'âme d'un peuple étrange et d'un lointain pays.
Il avait dû porter la robe des ministres
De dieux mystérieux et de rites sinistres.
Et, pourtant, il avait la grâce. Ce géant
Dorait d'un soleil clair son sourire béant.
Ce chêne austère avait sous son feuillage sombre
Des fantômes de fleurs qui vivaient de son ombre,
Et l'on sentait qu'en lui certains souffles légers
Avaient pris, en passant, leur âme aux orangers.
Cet homme faisait naître une énigme profonde.
Il devait avoir pour patrie un double monde.
Son masque, tour à tour sympathique et hideux,
Au lieu d'un seul visage humain, en avait deux,

Et ce géant, d'un double empire tributaire,
Semblait un homme-dieu qui sortirait de terre,
Un pied sur le Caucase et l'autre sur l'OEta.

Le mont s'offrait à lui, docile; il y monta.
Les abîmes à pic, les croupes recourbées
Disparaissaient sous ses immenses enjambées,
Sans qu'il parût chercher à ses mains un appui.
Cet amas de rochers semblait fondre sous lui.
Il monta tout d'un trait et sans reprendre haleine.
Les agiles brouillards qui, partis de la plaine,
Couraient le long des flancs sous la brise, honteux,
Le virent arriver à la cime avant eux.
Quand Zeus le reconnut, il frémit. Sa figure
S'assombrit, comme si la puissante envergure
De son aigle eût voilé le soleil devant lui.
Un éclair de colère en ses yeux avait lui.
Puis il dit, en montrant aux autres le fantôme
Du géant qui venait : « Connaissez-vous cet homme ? »
— Et tous les Immortels pâlirent.

L'homme vint.
Farouche, il regarda le tribunal divin.
Un feu sombre brillait au fond de ses prunelles,
Comme si, couvé dans l'âme, passait en elles
Un antique brasier de haine mal éteint.
Superbe, il se dressa sur le sommet atteint,
S'approcha de la lyre, et dans ses mains puissantes
Saisit d'un seul effort trois cordes frémissantes.
Et l'orage d'airain qu'il lança dans l'Éther
Fit trembler comme un cerf l'aigle de Jupiter,
Qui, pris de peur, cacha sa tête sous son aile.

Le poète chanta la souffrance éternelle.

Il montra sous les cieux le genre humain soumis
Aux attaques d'un nombre effrayant d'ennemis.
Il dit l'orgueil, il dit la haine, il dit l'envie,
Qui comme un triple ulcère empoisonnent la vie.
Il dit l'ambition, éperon des héros,
Qui transforme souvent les princes en bourreaux,
Et leur fait retourner contre eux leur propre épée.
Il dit la passion, à jouir occupée,
Buvant sans le savoir son propre châtiment.
Il dit les visions qui viennent en dormant,
Grands tableaux qu'aux mortels Dieu dessine dans l'ombre.
Il montra l'homme faible, irraisonnable et sombre,
Jeté dans l'infini comme une graine au vent,
Vivant lorsqu'il est mort, mort lorsqu'il est vivant,
N'étant sage qu'à peine en entrant dans la tombe,
Et ne sachant pas s'il y monte où s'il y tombe.
Puis il fit voir, tragique, une effroyable main
Comme un troupeau dompté menant le genre humain,
Et s'abattant sur lui, gigantesque tenaille.
Où cette main enjoint d'aller il faut qu'on aille.
Cette main est sinistre; elle a des doigts de fer.
Descend-elle du ciel? sort-elle de l'enfer?
On ne le sait. Un dieu, père ou fils des ténèbres,
Impose à l'homme abject ces étapes funèbres,
Et qu'il s'appelle Zeus ou se nomme Apollon,
Ce dieu peut écraser l'homme sous son talon.
Sous cette horrible main, l'homme, bétail aveugle,
S'épuise en cris profonds, comme un taureau qui beugle.
Sur la terre de Zeus, noire sous le ciel noir,
L'homme fuit dans le vent âpre du désespoir,
Et toujours, ignorant d'être attendrie et douce,
Il sent dans son dos froid cette main qui le pousse.
Oh! cette main! toujours, hier, aujourd'hui, demain,
Au-dessus de son front voir s'ouvrir cette main!

Oh ! sentir devant soi l'écartement farouche
De ces cinq doigts dont un dieu vous ferme la bouche,
Et dont l'impur contact est de glace ou de feu !
Oh ! comme il comprend mal ce qu'est l'homme, ce dieu !
Certe, avec un tel dieu, Hadès n'est pas en reste.
Au lieu d'Agamemnon, vois-le punir Oreste !
Vois comme il conduit bien son troupeau, ce berger !
Vois, suivant ses conseils, Clytemnestre égorger
Atride, roi des rois, meurtrier de sa fille !
Le dieu sage ! Est-ce ainsi qu'il entend la famille?
Le bel exemple ! Et quel spectacle intéressant
Que ces tigres, de père en fils s'éclaboussant !
Ce dieu se moque-t-il ? La caravane humaine
Se dispenserait fort qu'un tel guide la mène.
Ce qu'il lui sait ouvrir le mieux, c'est le tombeau.
Puis, lorsque Prométhée, allumant son flambeau,
Le dresse dans la nuit de l'homme comme un phare,
Voilà là-haut ce dieu paternel qui s'effare,
Qui dépêche Vulcain, et lui fait attacher
Ce héros par des nœuds de fer sur un rocher.
Sur son foie un vautour vient et se met à table.
Voilà ce qui s'appelle être un dieu charitable !
Il vaut la peine, et c'est un exploit réussi,
De se donner des fils pour les traiter ainsi !
Et puis, ce n'est pas tout. Comme en un rapt nocturne,
Ce Zeus vole le ciel. Qu'a-t-on fait de Saturne?
Pourquoi l'a-t-on jeté sur terre avec Rhéa?
Il est vrai qu'il mangea les enfants qu'il créa;
Mais ça vaut encor mieux que d'en être le père
Comme ce Zeus, dont la cruauté m'exaspère !
Oui, ce Zeus, qui commande avec tant de hauteur,
Kronos m'en est témoin, n'est qu'un usurpateur.
Ce dieu, comme un enfant, gâte tout ce qu'il touche.
Qu'a-t-on fait de l'ancienne autorité farouche?

Ce Mars, cette Vénus, qu'est-ce que c'est que ça?
Où sont l'Axiéros et l'Axiocersa?
Et dire que ce Zeus, ce héros d'amourettes,
Fut endormi dans son berceau par les Curètes,
Lorsqu'il assourdissait la Crète de ses cris!
Enfin, quand on y pense, on peut être surpris
Qu'on ose ne plus voir ou déclarer obscures
Ces deux étoiles d'or qui sont les Dioscures.
Depuis ce Zeus fatal, on a toujours été
Plus avant dans la honte et dans l'impiété.
Ce qui le prouve, c'est qu'il a besoin des nues.
Qu'est-ce que ces dieux beaux et ces déesses nues?
Un dieu doit être vieux et laid; voyez Kronos!
Voyez Vulcain, après sa chute dans Lemnos!
Décidément, ce Zeus est facile à connaître
En ce qu'il jette tous les dieux par la fenêtre!
Oui, l'on se conduit bien sur l'Olympe! Voyez
Ces cygnes à Léda par ce Zeus envoyés!
Voyez Europe et son taureau! Voyez la pluie
Que Danaé, dans sa tour de métal, essuie!
Et tant d'autres dont il n'a jamais su le nom!
Qu'importe! elles étaient belles... Pauvre Junon!
Voilà le dieu dont on prétend doter la terre.
Qu'a-t-on fait de l'antique et solennel mystère
Dont l'homme ne pouvait sonder la profondeur?
Où sont la probité, la vertu, la pudeur?
Où sont les bienfaisants et rigides exemples
Que les hommes ont droit de trouver dans les temples?
Où voit-on que ce Zeus se soit inquiété
De notre douloureuse et sombre humanité?
Qu'a-t-il fait de nos chants d'amour, de nos prières?
Les trois Parques n'ont pas été moins meurtrières
Depuis qu'il s'est donné l'Olympe pour palais.
Tes bonnes actions, voyons, Zeus, montre-les!

Prouve que tu n'as pas jeté dans nos familles
A nos femmes la honte et la honte à nos filles!
Ah ! ta fange est tenace et s'incruste à nos fronts !
A nous? toi? des bienfaits?... non pas, mais des affronts.
Eh bien, moi qui te parle, ESCHYLE, moi dont l'âme
Est restée après tout pure comme la flamme,
Moi qui suis d'Éleusis, et que l'on relégua
En Sicile, et qui bus à la source Alphaga,
Moi qui connais Sidon et Tyr de Phénicie,
Moi qu'un rite secret aux mages associe,
Moi qui n'adore pas les dieux abâtardis,
Moi qui suis honnête homme, ô Zeus, je te maudis! —

Il se tut, gênant Zeus de ses yeux pleins de flammes,
Et tous les Immortels tremblaient comme des femmes.
Le dieu des dieux était écrasé de stupeur.
Soudain il se leva, honteux d'avoir eu peur,
Et dit à l'aigle qu'il portait sur son épaule :
« Tiens, aigle, prends ma foudre et corrige ce drôle! »
Mais aussitôt Eschyle, imperturbable et fier,
Fit de la main un signe à quelqu'un dans l'Ether,
Et l'on vit le point noir qui planait sur sa tête
S'abattre dans l'azur, plus prompt que la tempête.
Un autre aigle effroyable apparut, dérobant
La moitié du ciel bleu sous son vol surplombant.
Il fondit comme un trait droit sur Zeus, dont la face
Pâlit et dont le sang se figea comme glace.
Alors l'aigle divin, les ongles pleins de feu,
Prit un essor superbe et secourut le dieu.
D'horribles cris, tels que l'azur n'en entend guère,
Servirent aux oiseaux de prélude à leur guerre.
Celle-ci dura peu. Lorsqu'il l'eut rencontré,
L'aigle de Zeus d'un coup fut par l'autre éventré,
Et d'un second son crâne ouvert jaillit en gouttes

De cervelle et de sang, que Zeus recueillit toutes.
Puis le dieu vit l'oiseau tomber mort à ses pieds.

« Ainsi soient tes forfaits, Zeus, un jour expiés! »

La voix qui dit ces mots d'en haut était venue.
Ils levèrent les yeux et virent dans la nue
Un grand aigle emportant un être surhumain
Qui brandissait des traits de foudre dans sa main.

Dès lors, le dieu des dieux resta muet et sombre,
Atteint au cœur. Il fit à la foule sans nombre
Signe qu'il attendait qu'un autre vînt chanter.
Puis il baissa la tête et parut méditer.

ALICE DE CHAMBRIER

1861-1882

Alice de Chambrier, née à Neuchâtel (Suisse), était douée d'une rare intelligence et d'une telle activité d'esprit, que, dans les cinq dernières années de sa courte existence, elle composa trois tragédies, plusieurs comédies, des drames, des romans, des nouvelles et un grand nombre de poésies.

Ce qui frappe tout d'abord dans le talent d'Alice de Chambrier, c'est une imagination dont le trait distinctif est la grandeur. Volontiers elle prend son vol dans l'infini. Elle possède aussi à un haut degré le don de la comparaison, et, généralement justes et pittoresques, ses figures sont parfois éclatantes. Ses poèmes sont, d'ailleurs, pour la plupart, d'un style énergique, et à les lire on ne croirait pas avoir affaire à une femme, bien moins encore à une jeune fille.

A. L.

SOIR AU VILLAGE

Le village s'endort en son nid de verdure,
Une vague fumée encor monte des toits,
Un indicible calme envahit la nature
Et gagne lentement la campagne et les bois.

Un grand nuage rouge égaré dans l'espace
Jette de longs reflets sur les cieux assombris,
Puis, insensiblement il se fond et s'efface
Dans le vague brouillard des crépuscules gris.

Tous les vieux paysans, assis devant leur porte,
Devisent sur leurs champs, sur le temps qu'il fera :
Le raisin *claire* un peu, la récolte est très forte;
On aura de l'argent lorsque l'hiver viendra.

Les jeunes filles vont promener sous les saules,
Marchant toutes de front en se donnant la main,
Tandis que les beaux gars aux robustes épaules
Malicieusement leur barrent le chemin.

Chacun voudrait pouvoir retenir sa chacune :
Ce sont de gais assauts qui n'en finissent pas,
De longs éclats de voix, des rires, et la lune
Qui passe dans le ciel sourit à ces ébats.

Et les bœufs tachetés, couchés dans l'écurie,
Ruminent lentement leur provende du soir,
Pendant que leurs grands yeux tout pleins de rêverie
Errent dans l'ombre épaisse, et regardent sans voir.

L'ÉNIGME

J'AIME à sonder l'azur, à poursuivre un nuage
Qui vole dans les airs comme un cygne sauvage
Regagnant vers le soir son nid dans les ajoncs;
Mon regard l'accompagne, et je vais sur sa trace
Jusqu'à ce qu'il s'arrête et lentement s'efface
Dans le rayonnement des vastes horizons.

Je contemple pensif l'étoile vagabonde
Qui, d'un cours inconstant, s'en va de monde en monde
Et passe tour à tour du nadir au zénith :
Je pense que, bien loin, au delà de la nue
Dans une sphère étrange, à la terre inconnue,
Il est peut-être un point où l'univers finit.

Ce mystère du ciel me tourmente sans trêve,
Et de ces régions où mon regard s'élève
Mon cœur voudrait toujours sonder l'immensité ;
Il cherche le secret que dérobe l'espace...
Mais qu'il suive dans l'ombre un astre d'or qui passe
Ou se perde, rêveur, parmi l'obscurité,

Il ne déchiffre point ce problème insondable ;
L'énigme qu'il poursuit demeure insaisissable,
Et la voûte d'azur ne se déchire pas ;
Et le grand infini, sphinx couronné d'étoiles,
Reste couvert toujours d'impénétrables voiles,
Et ne rencontre point d'OEdipes ici-bas.

LE PROGRÈS

Nous avons beau mêler tous les arts aux sciences,
Nous n'atteignons jamais à tes magnificences,
O Nature, si grande et si simple à la fois !
Nous demeurons vaincus par tes divins modèles ;
Nos temples, nos palais, nos œuvres immortelles
Ne valent pas le dôme immense de tes bois.

Les plus belles couleurs par l'homme préparées
Pâlissent à côté des profondeurs nacrées
De quelques gouttes d'eau reflétant le ciel pur.

La moire qui chatoie et les fines dentelles,
La gaze, le satin, n'égalent pas les ailes
D'un papillon brillant qui se perd sous l'azur.

La vapeur, que l'on voit dans une course ardente
S'élancer, en jetant dans l'air sa voix stridente,
Coursier nourri de flamme et d'un geste dompté,
Ne peut suivre l'oiseau dont le vol se balance,
Et qui, sans déchirer l'harmonieux silence,
Traverse en un instant la bleue immensité.

Les milliers de flambeaux à la clarté sereine
Que l'électricité, cette nouvelle reine,
Prête au génie humain pour combattre la nuit,
Valent-ils un rayon de soleil qui s'épanche
Sur un ruisseau, qu'il dore à travers une branche,
La lune des beaux soirs, et l'étoile qui luit ?

Tous les dogmes hardis, les ténébreux systèmes
Inventés à plaisir par les hommes eux-mêmes,
Et qu'on voit, ici-bas, dominer tour à tour,
Peuvent-ils égaler cette croyance auguste
D'un Dieu qui doit punir, car il est saint et juste,
Mais qui sait pardonner, parce qu'il est amour !

ERNEST BUSSY

1864-1886

ERNEST BUSSY *est né à Lausanne en 1864. Il se destinait à la théologie et fit ses études à l'Académie de Lausanne; mais, atteint de phtisie, il dut passer à Nice plusieurs hivers, et, après avoir longtemps envisagé la mort avec courage et résignation, il s'est éteint le 27 novembre 1886, par un beau soir qui empourprait le Léman et les montagnes.*

Au milieu des inquiétudes de la maladie, Ernest Bussy avait publié, en 1885, un volume de poésies : A Mi-Voix. *Ce titre donne bien la note du livre, d'une inspiration discrète et recueillie, où se révèle une âme tendre et forte à la fois, précocement mûrie par la douleur, et qui a su trouver, pour chanter sa peine, des accents d'une tristesse pénétrante et d'une exquise douceur.* A Mi-Voix *avait été publié un an avant la mort de l'auteur. Une deuxième édition, augmentée de pages inédites, a paru en 1887. Les amis du poète et le public suisse lui garderont un souvenir fidèle et reliront ce livre avec une mélancolique émotion et le regret d'avoir vu cette destinée si promptement finie.*

Les poésies d'Ernest Bussy ont paru à Lausanne chez Imer et Payot.

ADOLPHE RIBAUX.

IN EXTREMIS

Quand viendra l'heure solennelle
Du suprême et navrant adieu
Où mon âme ouvrira son aile
Afin de s'envoler à Dieu;

Quand on aura clos ma paupière,
Cloué le cercueil pour jamais,
Je voudrais être, au cimetière,
Conduit par tous ceux que j'aimais.

Je voudrais, gravés sur ma pierre,
Ces seuls mots que chacun lira:
« Mon corps peut tomber en poussière;
« Je sais qu'il ressuscitera! »

Je voudrais voir ceux que je laisse
Poursuivre ici-bas leur chemin,
Sereins et graves sans tristesse,
Car la vie a son lendemain.

Et je voudrais qu'aux soirs paisibles,
Vous pensiez quelquefois, amis,
A ces étoiles invisibles
Où le revoir nous est promis.

ÉCRIT
DANS UNE HEURE D'ANGOISSE

Le mal qui m'a saisi resserre son étreinte.
La nuit vient. Je me sens seul et triste à mourir.
Personne auprès de moi pour adoucir ma crainte,
Pour essuyer mon front et m'aider à souffrir.

Dieu peut me rappeler, car ma paix est signée :
Je partirai sans peur et sans trop de regret.
Mon âme est à présent soumise et résignée;
Sans un mot de murmure elle attend son arrêt.

Ta volonté, Seigneur, est désormais la mienne.
Ordonne : je suis prêt à tout quitter pour Toi.
Mais au pays natal permets que je revienne !
Oh ! qu'il me soit donné de mourir sous mon toit !

Près du lac aux flots clairs il est un cimetière.
A midi le soleil y darde son œil d'or.
Ma famille y repose, à peu près tout entière !
Depuis quinze ans déjà, ma mère est là, qui dort.

Dans ce paisible enclos où l'herbe croît plus grasse,
Père, je t'ai couché lorsque tu succombas.
Est-ce trop demander, ô Dieu, pour toute grâce,
D'aller rejoindre ceux qui m'attendent là-bas ?

Ma tombe, ici, n'aurait ni pervenche ni lierre;
La ronce aux mille dents fouillerait dans mon cœur;
Je n'entendrais jamais une voix familière,
Et les chers souvenirs s'exileraient en chœur.

Rien n'est plus douloureux qu'un tombeau solitaire
Où jamais un ami ne vient, le cœur en deuil.
Oh ! comme il doit sentir, celui qui gît sous terre,
L'universel oubli peser sur son cercueil !

CHANSON TRISTE

Où sont mes rêveries ?
Elles sont Dieu sait où.
Roses de mai fleuries
S'effeuillent... et c'est tout.

Où sont donc à cette heure
Mes gaîtés d'autrefois ?
— Demande au vent qui pleure,
En hiver, dans les bois.

Que fait l'an qui s'envole
De chaque espoir défunt ?
— Demande au vent qui vole
A la fleur son parfum.

Las ! je ne sais pas même
Où sont allés mes chants !
— Demande au vent qui sème
Les graines dans les champs.

Ma vie, où s'en va-t-elle ?...
Dans un triste chemin :
L'espérance immortelle
La conduit par la main.

LE SENTIER DES AMOUREUX

TRIOLETS

Il est, mignonne, un frais sentier,
Un sentier bordé d'aubépine,
De clématite et d'églantier.
Il est, mignonne, un frais sentier
Où, pendant un jour tout entier,
J'ai rêvé sur la mousse fine.
Il est, mignonne, un frais sentier,
Un sentier bordé d'aubépine.

Le ciel d'azur, calme et profond,
Distille la paix goutte à goutte.
Le sentier semble avoir pour voûte
Le ciel d'azur, calme et profond.
Bien loin dans la forêt — au fond —
Un chant d'oiseaux que l'on écoute...
Le ciel d'azur, calme et profond,
Distille la paix goutte à goutte.

La douce brise du matin
L'embaume d'une odeur de menthes,
De muguet, de sauge, de thym;
La douce brise du matin
En fait frissonner le satin
Broché de fleurettes charmantes.
La douce brise du matin
L'embaume d'une odeur de menthes.

Dans les beaux soirs, les amoureux
S'en vont par le sentier plein d'ombre.
Ah! mignonne, qu'ils sont heureux,
Dans les beaux soirs, les amoureux.
J'ai fait bien des souhaits pour eux,
— Et nous ai comptés dans le nombre. —
Dans les beaux soirs, les amoureux
S'en vont par le sentier plein d'ombre.

Je vous montrerai ce sentier,
Ce frais sentier où tout fleuronne,
Et l'aubépine et l'églantier.
Je vous montrerai ce sentier
Où, pendant un jour tout entier,
Je n'ai pensé qu'à vous, mignonne...
Je vous montrerai ce sentier,
Ce frais sentier où tout fleuronne.

ADOLPHE RIBALA

ADOLPHE RIBAUX

1864

ADOLPHE RIBAUX, *né en 1864 à Bevaix, près de Neuchâtel (Suisse), a publié en 1882* Feuilles de Lierre, *bientôt suivies de* Vers l'Idéal *(1884). Dans ces deux premiers livres, il chante, avec un vif sentiment de la nature, les montagnes, les lacs, les forêts de l'horizon familier qu'il n'a pas quitté encore.* Rosaire d'Amour *(1887) témoigne d'une évolution notable. Plus sûr de sa forme, l'auteur a vu Paris et puisé à de nouvelles sources d'inspiration, sans laisser tarir les anciennes. La complexité de la vie contemporaine lui est apparue; son âme neuve en a profondément ressenti les tristesses et les gloires, mais en même temps — loué soit-il! — il a su garder un fidèle et touchant amour au sol natal, à cette Suisse Romande dont il est déjà l'un des meilleurs poètes.*

En prose, M. Ribaux a publié : Contes de Printemps et d'Automne, Le Noël du vieux Wolf, *et un roman,* L'Amour et la Mort.

Ses poésies ont paru chez Sandoz et Thuillier, Attinger, et Alphonse Lemerre.

AUGUSTE DORCHAIN.

NOCTURNE

NUITS d'été, Nuits d'amour, belles Nuits embaumées
Par les tièdes senteurs que les roses fermées,
Vers les étoiles d'or, exhalent doucement,

Nuits calmes où l'extase est naturelle à l'âme,
Claires Nuits qui semblez un vaste épithalame,
Nuits pleines de silence et de recueillement;

Je vous aime, et mon cœur en vos clartés se noie;
Mais, quand s'épanouit le cantique de joie,
Mon cœur songe au bonheur qui trop tôt dut finir,
Et ni ces astres purs, ni cette lune blonde
Qui mouille ses cheveux au bleu cristal de l'onde,
Ne m'ont pu consoler du divin souvenir.

Les parfums du jasmin, perçant la feuille verte,
Arrivent jusqu'à moi par la fenêtre ouverte;
Les premiers foins coupés ont des parfums troublants,
Et l'on entend frémir dans la brise incertaine
Le sifflet du bouvier qui chasse à la fontaine
Les troupeaux fatigués de bœufs rouges et blancs.

Du Jura, par instants, souffle une fraîche haleine;
Le village, au milieu des vergers, dans la plaine,
S'endort, las du travail sous l'accablante ardeur;
C'est l'heure de la paix, l'heure calme et divine,
Où le ciel éblouit la terre, où l'on devine
Que sur ces humbles toits veille un œil protecteur.

Hélas! ni les foins roux sous la lune pâlie,
Ni les jasmins en fleur, ni le rosier qui plie,
N'apporteront l'oubli du mirage enchanté.
Tous les cœurs exilés rêvent la délivrance;
Créés pour le bonheur, nous vivons d'espérance,
Et l'amour infini veut l'immortalité!

Mais où trouver la paix, ô mon cœur solitaire?
Sous le ciel radieux est-il un coin de terre
Où dans l'isolement l'on trouve le bonheur?

Est-il un sûr abri pour l'âme inassouvie,
Un printemps si charmeur qu'il suffise à la vie,
Un cœur qui, triste et seul, n'appelle un autre cœur?

Nuits d'été, Nuits d'amour, belles Nuits embaumées,
Je connais quelque part des lèvres trop aimées,
Dont le chaste baiser m'a grisé sans retour.
L'Idéal n'est réel qu'en deux âmes unies,
C'est à deux seulement que vous êtes bénies,
Nuits pleines de parfums, Nuits d'été, Nuits d'amour!

(Rosaire d'Amour)

LE JARDIN

Dans les beaux vases grecs de jade et de porphyre,
Les fleurs de pourpre et d'or s'ouvrent sous le zéphire;
Le ciel clair par milliers allume ses flambeaux;
C'est une de ces nuits de joie et de mystère,
Où les morts de vingt ans s'éveillent sous la terre,
Et, pour aimer encor, sortent de leurs tombeaux.

Dans les vasques, roulant des perles par centaines,
Les jets d'eau parfumés et les fraîches fontaines
Étincellent, miroir des astres éclatants.
Et, sans troubler d'un bruit l'adorable silence,
Superbes de lenteur, fiers de leur nonchalance,
Des cygnes somptueux voguent sur les étangs.

Les palmes, lentement de la brise battues,
Caressent la pâleur vivante des statues
Qu'un doux rayon de lune éclaire avec amour;

Et ces marbres, cachés sous le rideau des branches,
Animent le jardin de vagues formes blanches
Que l'on voit disparaître et briller tour à tour.

Parterres et bosquets, d'une flore inconnue
S'émaillent, comme pour fêter ta bienvenue,
O Sœur de l'Idéal, ô Reine de Beauté!
Citronniers verts, mêlant les fleurs aux pommes mûres,
Et myrtes, que le vent emplit de longs murmures,
Embaument à l'envi la tiède nuit d'été...

Et c'est une féerie immortelle et charmante;
Le rossignol, berceur ému de l'eau dormante,
Dans l'ombre, égrène au loin son chant délicieux.
L'âme des blancs jasmins monte jusqu'aux étoiles,
La lune au front d'argent a percé tous les voiles:
Partout même splendeur, sur terre et dans les cieux.

Ce Jardin est celui de ma jeune Pensée,
Dont vous êtes la chère Amie et Fiancée,
Que vous seule inspirez, et qui vous appartient.
Sans vous ma vie obscure hésite et tremble toute,
Il me faut vos regards pour voir clair sur ma route,
A mon bras, pour lutter, il faut votre soutien!

Ce jardin autrefois était morne et livide,
Vide comme un désert sous l'ennui du ciel vide,
Sans bouquets ni rayons, sans espoir ni bonheur;
Et si parfois quelqu'un s'y promenait dans l'ombre,
De quelque rêve mort c'était le spectre sombre,
Comme Hamlet en put voir au palais d'Elseneur.

Mais l'avril a paru, car vous êtes venue,
Belle comme l'aurore et comme elle ingénue;
Le printemps s'est levé sur le triste désert.

Ravi, Pygmalion a vu sa Galatée!
Hosanna! Hosanna! l'âme est ressuscitée,
Le temps des pleurs s'achève en sublime concert!

Aussi, quand vous passez, sereine et souveraine,
Laissant sur le chemin flotter en longue traîne
La robe de lumière aux plis harmonieux,
Le jardin tout entier vous accueille et vous fête,
O chaste vision qu'attendait le poète,
Qui descendis vers moi par l'escalier des cieux!

Sous le souffle léger du zéphyr qui s'embrase,
C'est pour vous que les flots ont un hymne d'extase,
Les étoiles pour vous entr'ouvrent leur œil pur;
Et, jalouses pourtant de ta beauté rivale,
Les fleurs font un tapis de pourpre triomphale,
Sous tes pieds, qui devraient ne fouler que l'azur.

Puisque tout est mauvais dans la vie inutile,
Puisqu'un réel brutal chaque jour y mutile
Nos désirs les meilleurs, nos espoirs les plus doux,
Restons, restons toujours dans ce jardin du rêve:
Nos cœurs y garderont une éternelle sève,
L'éternité d'amour y commence pour nous!

Prends ma main, guide-moi vers le Beau qui demeure!
Maternelle et divine, en tous lieux, à toute heure,
Laisse-moi, jusqu'au bout, te suivre pas à pas.
Détourné, grâce à toi, de tout culte illusoire,
Je te devrai mes vers, je te devrai ma gloire,
Et, si j'ai des lauriers, tu les effeuilleras.

O fille de Platon, malgré le siècle louche,
L'antique abeille d'or habite sur ta bouche;
Phidias eût sculpté tes traits marmoréens.

Tu ne sais rien du mal, ses hontes ni ses ruses,
Chaste et fière, ta place est au chœur des neuf Muses,
Diotima te sourit aux Champs-Elyséens !

Vierge au cœur de héros, cygne aux blancheurs splendides,
Comme toi, que mes chants soient graves et candides !
Guide-moi, guide-moi vers les cieux infinis !
Laissons les hommes fous au plaisir qui les soûle,
Que toujours, loin du monde, à l'écart de la foule,
L'ombre du Bois Sacré couvre nos fronts unis !

LE SOMMEIL DE L'AIEULE

Depuis que l'été chaud a fait tarir la brise,
Dans le silence ému des longs après-midi,
De fatigues souvent la chère aïeule est prise,
Il tombe un grand sommeil sur son front alourdi.

Elle, dont la tendresse a guidé mon enfance,
Partageant mes chagrins, partageant ma gaîté,
Prélude solennel de la mort qui s'avance,
Je la vois s'engourdir en l'immobilité.

Dans l'antique fauteuil, auprès de la fenêtre
Assise, — la voilà qui tout à coup s'endort.
Malgré les volets clos l'ardeur du ciel pénètre,
Le soleil, à travers, jette sa traîne d'or.

Assoupi, le village est muet et paisible;
Parfois, avec lenteur, passe un char de foin mûr;
On n'entend rien — qu'un bruit de fontaine invisible,
Et le gazouillis clair des oiseaux dans l'azur.

Le fidèle jasmin qui grimpe à la croisée
De boutons et de fleurs s'est couvert à son tour;
L'aube, chaque matin, y verse sa rosée,
Les suaves parfums embaument tout le jour...

Calme, l'aïeule dort dans le fauteuil de chêne;
Son tricot a roulé sur ses tremblants genoux...
Elle dort, — sur sa bouche un souffle glisse à peine :
C'est un repos profond, mélancolique et doux.

Alors, interrompant la page commencée,
Repoussant loin de moi les vains livres menteurs,
Je songe, — et la tristesse envahit ma pensée,
Plus subtile, ô jasmin, que tes fines senteurs!

Je songe que, malgré mon amour sans mesure,
Grand'mère, chaque soir me prend un peu de toi;
Car le temps odieux poursuit sa marche sûre,
Et, lorsque vient l'hiver, l'oiseau change de toit.

Ce long sommeil pesant qui ferme tes paupières
Me fait penser, avec un secret désespoir,
A cet autre sommeil, parmi les blanches pierres,
Dans le champêtre enclos où croît le cyprès noir...

Tel un vol enchanté de divines abeilles,
D'insectes musicaux dansant dans un rayon,
Les vers inachevés chantent à mes oreilles,
La Muse me sourit et me tend le crayon.

Travailler? Je ne puis. La joie est disparue;
Le Rythme souverain a perdu son attrait.
Pliant, comme un roseau, sous la douleur accrue,
J'ai cru souvent que rien ne me consolerait.

Car tu l'as dit parfois, et ta parole est vraie :
— « Le moment est prochain de m'en aller ailleurs. »
Pour toi la chose est bonne et n'a rien qui t'effraie,
Ce voyage conduit vers des parvis meilleurs.

Déjà l'éternité, dont ton désir s'affame,
Revanche aux plaisirs courts, baume aux rudes tourments,
Sur tes pas ralentis, âme simple, humble femme,
A mis un avant-goût de ses rassasiements.

Déjà, toi qui voulus m'apprendre la première
Où jaillit pour jamais l'eau vive du bonheur,
Devant tes yeux ravis les Portes de Lumière,
O Sainte, ont dévoilé la gloire du Seigneur!

C'est pourquoi sur ton front tant de splendeur habite,
Pourquoi, même en dormant, tes mains semblent bénir;
Comme aux champs de Booz glanait la Moabite,
Voici, ta glane est faite, et la nuit peut venir!...

... C'est l'été. L'azur luit sur la plaine jaunie,
Dans l'air monte toujours le parfum des jasmins,
La paix des jours heureux épand son harmonie; —
Mais je pleure à présent, la tête entre les mains.

Juillet riche et fécond a beau parer la terre;
Grand'mère, un seul objet tient mon cœur attristé :
Laisseras-tu vraiment ton enfant solitaire?
Que ferai-je ici-bas quand tu m'auras quitté?

CHARLES FUSTER

1866

CHARLES FUSTER *est né le 22 avril 1866 à Yverdon (canton de Vaud). Suisse de naissance, il appartient à la France par sa carrière littéraire qui est déjà riche de publications. Outre des œuvres en prose,* Contes sans prétention *(1884) et* Essais de Critique *(1886), il a donné en vers* L'Ame pensive *(1884) et* Les Tendresses *(1886).*

La poésie de M. Charles Fuster est à la fois énergique et gracieuse. A beaucoup d'imagination il joint une réelle élégance de style, et ses livres renferment plusieurs pièces d'une large facture. Ils ont paru à Lausanne chez F. Payot, et à Paris chez Paul Monnerat.

A. L.

AMOUR ET GLOIRE

La gloire est un superbe et hautain piédestal,
Un piédestal de marbre où le buste se dresse,
Dominant la douleur, la haine ou la tendresse,
Avec l'indifférence altière du métal.

Le buste est là, sublime, impassible et brutal;
Eut-il un grand amour, un père, une maîtresse?
Nul ne le sait. — En bas, jalouse et vengeresse,
La foule le salue ainsi qu'un dieu fatal.

Combien j'aimerais mieux, cette vie achevée,
Assoupi doucement dans mon œuvre rêvée
Et me sentant bercé comme à mon premier jour,

M'en aller d'ici-bas, ayant vidé mon âme,
Et laisser après moi, dans le cœur d'une femme,
Quelques mots de douleur et quelques mots d'amour.

INFINI

POURSUIVIS par le même rêve,
Fatigués de vie et de bruit,
Nous nous en allions sur la grève,
Parmi les langueurs de la nuit.

Le cœur troublé, les mains brûlantes,
Nous écoutions ces cris amers,
Et les vagues lourdes et lentes
Nous disaient l'infini des mers.

La brise pleurait dans les branches;
Nous regardions, silencieux, —
Et, là-haut, les étoiles blanches
Nous disaient l'infini des cieux.

Et tes yeux, pleins de douces ombres
Qu'illuminait l'amour vainqueur,
Tes grands yeux chauds, tes grands yeux sombres
Me disaient l'infini du cœur.

Et tout, les vagues en démence,
Les étoiles dans le ciel bleu,
L'immense mer, l'amour immense,
Nous disait l'infini de Dieu.

AMOUR DEVANT LA MER

FRÉMISSEMENT d'azur sous les cieux embrasés,
La mer, la grande mer, clémente à nos pensées,
Met toute sa douceur dans nos mains enlacées
Et tout son infini poignant dans nos baisers.

Elle est calme aujourd'hui, resplendissante et chaude,
Grande comme l'amour et vaste comme Dieu.
On la voit frissonner, sous l'immense ciel bleu,
En un ruissellement de nacre et d'émeraude.

Au fond des lointains gris, dans le frais demi-jour,
Plus haut que les rochers et plus haut que l'abîme,
Le ciel s'ouvre profond, lumineux et sublime,
Calme comme la mer et grand comme l'amour.

Quelques oiseaux d'argent se perdent dans l'espace.
Tout est large et joyeux, frémissant et vermeil.
Comme un enfant qui rit, les yeux lourds de sommeil,
La Nature nous parle, et nous parle à voix basse.

Et, la main dans la main, couple heureux et vainqueur,
Devant ce double azur, devant l'immense grève,
Nous écoutons la mer chanter en notre rêve,
Nous sentons l'infini descendre en notre cœur.

LE FLEUVE

D'ABORD, c'est le torrent farouche et redoutable,
Né dans l'âpre montagne, à la face des cieux.
Il roule, remuant les rocs silencieux,
Et lui-même effrayé de son bruit lamentable.

Il avance, — il devient le grand fleuve dolent,
Qui, sous des cieux lointains, dans la plaine infinie,
Ainsi qu'une éternelle et muette agonie,
Traîne son large cours mélancolique et lent.

Ce torrent, c'est la vie, et ce fleuve, c'est elle.
Sanglotante d'abord, résignée aujourd'hui,
Elle passe, emportant dans ses flots lourds d'ennui
Notre immortel espoir, notre peine immortelle.

Ne lui résiste pas, toi qui veux vivre un jour!
Aux remous des douleurs livre ton âme neuve.
Et, dolent comme lui, t'abandonnant au fleuve,
Va finir dans la mort en passant par l'amour!

PROMÉTHÉE

IVRE de la douleur dont il est torturé,
Levant sous l'infini sa tête ensanglantée,
Cloué sur le rocher qui brûle, Prométhée
Livre au vautour muet son cœur désespéré.

La Nature en frisson le voit d'un œil navré,
La solitude a peur, et l'aurore attristée
Depuis des milliers d'ans s'arrête épouvantée
Devant le grand maudit qui n'a jamais pleuré.

O martyr douloureux et sombre, je t'envie !
Sois heureux, toi qui meurs sans épuiser ta vie,
Et dont le cœur en sang renaît pour mieux souffrir !

Pour nous, martyrs moins grands, qui maudissons l'aurore,
Notre cœur saigne et crie, — et nous avons encore
L'effroyable douleur de l'écouter mourir.

HELENE VACARESCO

1866

MADEMOISELLE HÉLÈNE VACARESCO *est née à Bucharest, le 3 octobre 1866, d'une famille ancienne qui déjà, en plusieurs de ses membres, avait joint à ses autres illustrations la renommée des lettres et de la poésie. Soit par cette hérédité, soit par une grâce fortuite, Mlle Vacaresco a reçu le don, et elle l'a manifesté de très bonne heure : son recueil de vers, intitulé bien à propos* Chants d'Aurore. *a paru en 1886, quand l'auteur atteignait à peine sa vingtième année. Née et élevée en Roumanie, trouvant des traditions littéraires dans sa famille, elle a préféré notre langue pour dire ses rêves : ce choix indique la proche influence du génie latin chez une roumaine, et aussi le prestige de notre littérature, que les poètes français lui sont reconnaissants d'avoir si bien senti. Venue d'un pays, lointain du moins par la distance, Mlle Vacaresco n'est pas du tout étrangère aux formes que revêt notre poésie dans le moment actuel ; elle connaît et accepte toutes les exigences d'une prosodie qui ne fut jamais plus rigoureuse. Elle ne s'y soumet d'ailleurs que pour mettre mieux en relief une originalité déjà très vive. Qu'ils fassent résonner en français des chansons roumaines, écho d'une histoire tourmentée et guerrière, ou qu'ils peignent, avec des nuances douces et tendres, des tableaux d'intime bonheur, semblables à des pressentiments plutôt qu'à des souvenirs, les* Chants d'Aurore *sont pénétrés de la plus évidente qualité poétique, l'inspiration.*

Ce volume a été édité par A. Lemerre.

CH. DE POMAIROLS

LE PACHA

CHANSON MAHOMÉTANE

Je l'aime! il a le sang des chrétiens sur sa dague.
Plus fier que l'ouragan qui flagelle la vague,
Il rit dans le combat hagard;
Il rit d'un rire amer qui tremble sur sa bouche,
Et l'éclair de ses yeux est cent fois plus farouche
Que l'éclair bleu de son kandjar.

Je l'aime! il est plus beau qu'un matin de bataille;
Devant lui le ciel plane et la terre tressaille;
Les rubis aux rayons de feu
Ornent son yatagan si poli qu'une haleine
En ternirait l'éclat, et qu'on soulève à peine
Dans le fourreau de velours bleu.

Pourtant tu ne sauras jamais que je t'adore,
Jeune pacha vainqueur qui revins à l'aurore
Sur ton cheval aux fins naseaux;
La forêt n'entend pas le murmure du seigle,
La mer n'écoute point gémir la source, et l'aigle
Ne sait pas le chant des oiseaux.

Viens dans la plaine immense où la nuit va descendre.
La gloire du soleil se meurt au fond des cieux,
Les blés, que l'ombre emplit d'une rumeur plus tendre,
Sous les baisers du vent semblent onduler mieux.

Et moi, je souffre aussi bien plus ; la nuit sans doute
Vient assombrir le cœur déjà triste au matin.
Je suis à tes côtés, tu marches sur ma route,
Mais ton amour me semble impossible et lointain.

Et je rêve à ma tombe au sein des hautes herbes
Que le soir frôlera d'un rayon plus vermeil,
Tandis que tu viendras sous les couchants superbes
Par la plaine infinie où se meurt le soleil.

CHANSON ROUMAINE

Le maïs verdit parmi l'herbe verte.
Ma petite porte au vent s'est ouverte.

Elle s'ouvre au vent, ne la fermez pas.
Le maïs d'avril est éclos là-bas.

Lorsque le zéphyr l'ouvre en la nuit brune,
Ce n'est pas pour toi, doux œil de la lune.

Le vent au matin l'ouvre avec émoi.
Regard du soleil, ce n'est pas pour toi.

Ma porte en chantant s'ouvre d'elle-même
Sous les pas joyeux de celui que j'aime.

Ma petite porte ouvre son battant
Pour fêter celui que mon rêve attend.

Celui que je veux est hautain et tendre.
Ma porte en chantant s'ouvre pour l'attendre.

Et moi, pour emplir les soirs pleins d'ennui,
Je file à ma porte en rêvant de lui,

Car je poserai mon front sur sa bouche
Et ma main qui tremble en sa main farouche.

Il me contera l'horreur des combats.
La pierre du seuil souhaite son pas.

Il me chantera la terre conquise.
Son souffle léger est cher à la brise.

Il dira qu'il m'aime et je le croirai.
Le soleil puissant emplira le pré.

Le maïs verdit parmi l'herbe verte.
Ma petite porte au vent s'est ouverte.

Elle s'ouvre au vent, ne la fermez pas.
Le maïs d'avril est éclos là-bas.

AURORE

Je disais : Viens avant que le soleil ne vienne.
La chaleur de ta main est plus douce à la mienne
Qu'aux oiseaux le printemps, aux abeilles le miel.
Tu disais : N'est-ce pas qu'il est bon d'être ensemble
Sous la branche du saule ou la feuille du tremble,
A l'heure où l'aube rit au ciel,

Où rien ne voit encor, mais où tout semble attendre
Le fiancé, l'élu, le dieu superbe et tendre,
Le rayonnant vainqueur
Qui séduit la nature et l'arrache à ses rêves,
Fait germer les bourgeons et bouillonner les rêves
Et tressaillir ton jeune cœur.

Pour nous le crépuscule exquis et déjà rose,
La fraîcheur des forêts qui charme et qui repose,
Les nuages laiteux frangés d'un or vermeil,
Disparaissaient devant l'amour heureux d'éclore.
Je disais : Près de toi que m'importe l'aurore?
Tu disais : Près de toi que me fait le soleil?

Car l'amour a cela de sublime et d'immense,
Que tout s'abîme en lui, que tout en lui commence.
Tout ce que peut donner l'univers radieux,
Tout ce qui chante et rit, et murmure et rayonne,
Ne vaut pas ton regard doux comme un soir d'automne,
Et le ciel s'embellit du regard de tes yeux.

Ami, je crois nous voir passer sous la feuillée,
A l'aube, au fond des bois, par la route mouillée,
Gais éveilleurs de nids et fróleurs de roseaux;
Je crois m'entendre encor te dire que je t'aime,
Avant que le soleil ne le sache, avant même
Que ne le disent les oiseaux!

SONNET

Sous l'ogive gothique où le jour entre à peine
Par les vitraux bleuis qu'irise le carmin,
Le moine fait gémir sur l'or du parchemin
Le supplice d'un Dieu qui vers la croix se traîne.

Les mains jointes, en pleurs, Marie et Madeleine
Parmi les fleurs d'argent suivent l'Agneau divin,
Et le ciel semble encor plus doux et plus prochain
A l'ascète courbé sur l'œuvre surhumaine.

Là-bas dans les vallons où neige le printemps,
Les amoureux s'en vont par les chemins tentants,
Croyant sur eux aussi que le ciel s'ouvre et chante.

L'homme vêtu de bure et la sandale au pié
Voit le démon railleur se tordre foudroyé,
Parmi les floraisons que trace sa main lente.

CHANT GUERRIER

Lorsqu'on a bien joué du sabre et de la lance,
Lorsque la voix d'airain des clairons a chanté,
Avec le geste fier du vainqueur qui s'élance
Il est beau de mourir dans sa virilité,

Tomber raide, les yeux pleins d'un éclair farouche,
Parmi les forts, parmi les braves, tout puissant,
Et les bras étendus et le rire à la bouche,
Dans le val inondé de soleil et de sang.

Baisé par les rayons, frôlé de l'herbe haute,
Après la lutte, après l'hymne altier des combats
Et le piétinement des chevaux, côte à côte
Avec mes frères morts je veux dormir là-bas.

Mon épouse filant sur le seuil de la porte
Rêvera de revoir au détour des sentiers
Revenir le galop du cheval qui m'emporte
Sous la floraison blanche et frêle des pruniers.

Mais lorsqu'on a joué du sabre et de la lance,
Lorsque la voix d'airain des clairons a chanté,
Avec le geste fier du vainqueur qui s'élance
Il est beau de mourir dans sa virilité.

STUART MERRILL

1863

STUART MERRILL *est né, le 1er Avril 1863, à Hempstead sur l'île de Long-Island (État d'Arkansas). Venu à Paris à l'âge de trois ans, il y fit toutes ses études. Très jeune encore il publia des poésies dans différentes Revues littéraires. Puis en 1884 il retourna en Amérique, à New-York, et c'est là qu'il composa un recueil de vers,* Les Gammes, *qui contient des pièces pleines de charme et d'un sentiment poétique tout particulier.*

Les Gammes *ont été imprimées en 1887, à Paris, par Alcan-Lévy.*

RODOLPHE DARZENS.

NOCTURNE

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes:
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif d'autres métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars flottant sur l'eau fleurdelisée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsque au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau roucouleur coule sur les gravois :

L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Sous le souffle étouffé des vents ensorceleurs
J'entends sourdre sous bois les sanglots et les rêves :
Car voici venir l'heure où dans des lueurs brèves
Les feuilles des forêts entonnent, chœur en pleurs,
L'automnal requiem des soleils et des sèves.

Comme au fond d'une nef qui vient de s'assombrir
L'on ouït des frissons de frêles banderoles,
Et, le long des buissons qui perdent leurs corolles,
La maladive odeur des fleurs qui vont mourir
S'évapore en remous de subtiles paroles

Sous la lune allumée au nocturne horizon
L'âme de l'angélus en la brume chantonne :
L'écho tinte au lointain comme un glas monotone,
Et l'air rêve aux frimas de la froide saison
A l'heure où meurt l'amour, à l'heure où meurt l'automne.

CHANSON

A l'heure du réveil des sèves
L'Amour, d'un geste las,
Sème les rimes et les rêves
Parmi les lis et les lilas.

La brise, sœur des hirondelles,
Déferle son essor,
Et frôle de mille coups d'ailes
Les corolles d'azur et d'or.

Amour, pour fêter ta victoire
Les cieux se sont fleuris,
Et mai t'auréole de gloire,
O roi des Roses et des Ris !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

1864

Francis Vielé-Griffin, né en Virginie, commença tout jeune ses études en Allemagne, puis il se fixa à Paris, où il s'adonna à la peinture et à la poésie. Ses premiers vers parurent sous le titre de Cueille d'Avril *(1886); ils dénotaient une connaissance parfaite de la langue française et de l'œuvre de nos poètes contemporains. Un an après, Vielé-Griffin publia* Les Cygnes, *recueil dans lequel il fit preuve d'une recherche curieuse, sinon toujours heureuse, de rythmes nouveaux.*

Ses poésies ont paru chez Léon Vanier et Alcan-Lévy.

Rodolphe Darzens.

LE FRUIT

Loin de la grève ardente et de l'aridité
Où le fleuve se perd dans le sable des dunes,
Nous remontions la rive; un éternel été
Brûle ces lieux voués aux célestes rancunes
Où dorment les débris d'une antique cité.

Tout un jour, exaltés en rêves de conquêtes,
Forts du désir impérieux de l'Inconnu,
Nous marchions, et, parfois, un mirage de crêtes
Dentelait l'horizon silencieux et nu :
L'on entendait vibrer la Lyre des poètes.

Mais l'heure choyait lente des cieux ; l'Infini
Montait de l'horizon qui rétrograde, en nappe
Inaltérée, insultante d'azur uni :
Malgré le désaveu railleur de chaque étape
Nous marchions vers le but fébrile du banni ;

Dans l'éblouissement torride de la plaine
Que hérissent les monolithes, jusqu'au soir,
Nous marchions, en rêvant la bienfaisante haleine
D'un bois et l'ombre des palmiers ; mais nul espoir
Ne s'en venait, là-haut, comme un flocon de laine.

La nuit vint ; puis, dans l'aube, alors que nous allions
Par la rive stérile et morne, et par la route,
Apparut, vers le Nord, ainsi que des sillons,
Une ondulation de collines ; et toute
La rive était empreinte au sceau des grands lions.

Nous entrions alors sous des voûtes hautaines,
Écartant les buissons de ronces emmêlés ;
Entre des troncs noueux de noyers et de chênes
Colossaux et plus vieux que les rocs éboulés,
Des lianes font peser la lourdeur de leurs chaînes.

Plus loin, l'herbe géante, ainsi qu'une forêt,
Vers l'azur entrevu dresse ses cimes blondes
Où le soleil ondule ainsi qu'un flot doré ;
Et puis c'est le murmure accoutumé des ondes,
Et le fleuve, ruisseau maintenant, reparaît ;

Des plaines de limon étrangement fécondes
Surgit, comme au hasard de toutes les saisons,
L'exubérante flore éparse par les mondes;
Et dans l'effeuillement fauve des floraisons
Notre âme s'attardait parmi les fleurs immondes.

Nous marchions: devant nous, des profondeurs d'un val
Jusqu'au dôme éperdu des feuillages sans date,
En gerbes d'émeraude opaque et de cristal,
Jaillit en bouillonnant la source de l'Euphrate
Avec un bruit harmonieux de clair métal;

Fardé, comme au printemps, de fleurs roses et blanches,
Debout dans la clairière, éternel et fatal,
Et ployé jusqu'au sol sous l'orgueil de ses branches,
L'arbre de la Science du Bien et du Mal
Raidit son double tronc bombé comme des hanches.

Au pied de l'arbre, avec des fleurs sur ses genoux,
Notre âme dit: Voici le fruit où l'on s'étanche;
Et je pris d'elle un fruit, et je le trouvai doux;
Et nous nous complaisions dans cette ombre qu'épanche
L'arbre, et la volupté des dieux entrait en nous;

Heure folle! — puberté du songe : nos rêves
Prenaient vie aux seuls vœux des désirs créateurs,
Mais, joie extasiée, afin que tu t'achèves,
Sur nous l'arbre du Mal amoncelait ses fleurs,
Et des siècles passaient comme des heures brèves...

La fin nous est venue, ainsi, comme une mort;
L'ange vengeur du doux péché d'Adam et d'Eve,
Dans l'immobilité d'un simulacre d'or,
Tient de son poing crispé le flamboiement du Glaive,
Et l'Eden apparaît, là-bas, comme un décor!...

(Les Cygnes)

LOUIS FRECHETTE

LOUIS FRÉCHETTE, *né au Canada, n'est pas un poète ordinaire, chantant ses impressions fugitives, ses joies et ses douleurs particulières. Il sert de voix à tout un peuple dont il rend, en beaux vers lyriques, la grande passion. Le passé français vit là-bas au cœur de tout Canadien et s'échappe des lèvres impersonnelles de M. Fréchette dans* La Légende d'un Peuple *(1888).*

On s'aperçoit rapidement, à la lecture de ce livre, que le Canada n'oublie point la langue de la Mère-Patrie et qu'il en suit très bien toutes les transformations. Si l'on trouve en effet chez M. Fréchette nous ne savons quel accent pur et ferme du XVIIe *et du* XVIIIe *siècle, on remarque pareillement jusqu'à quel point les maîtres contemporains lui sont familiers. Il est si français et tellement imprégné de nos plus modernes écrivains qu'il semble avoir constamment habité Paris depuis ses jeunes années.*

Le vigoureux lyrisme de M. Fréchette, la mâle beauté de ses vers, peut pleinement rassurer sur les sentiments de la Nouvelle-France à notre endroit et sur le génie de cette vieille race de laboureurs et de marins français.

M. Fréchette a fait paraître à Québec Mes Loisirs *(1863), à Chicago* La Voix d'un Exilé *(1867), à Montréal* Pêle-mêle *(1877). Deux volumes de vers publiés à Montréal en 1880,* Les Fleurs Boréales *et* Les Oiseaux de Neige, *ont été couronnés la même année par l'Académie française.* La Légende d'un Peuple *a été éditée à Paris par la Librairie illustrée.*

E. LEDRAIN.

LA FORÊT

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leurs chants de guerre au bruit des cataractes?

Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre, en criant: « Dieu le veut! »
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux?

Oui, sans doute; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée!

LE FRÊNE DES URSULINES

Il semblait à nos yeux un pilier des vieux âges,
Ce vieux tronc qui brava tant de vents en courroux.
Il avait sur nos bords vu les Pâles-Visages
Remplacer les grands guerriers roux.

Aigrette énorme au front du vaste promontoire,
Colosse chevelu dans le roc cramponné,
Il avait vu passer bien des jours sans histoire
Au sommet de Stadaconé.

Son ombre avait couvert bien des bivouacs sauvages,
Abrité bien souvent des hordes aux flancs nus,
Tandis que le grand fleuve à ses mornes rivages
Jetait ses sanglots inconnus.

Il savait des secrets que nul œil ne devine;
Quand, un jour, face à face, il vit — aspect troublant —
Sur le même rocher surgir la croix divine
A côté d'un long drapeau blanc.

Et puis, de siècle en siècle et d'année en année,
L'arbre antique vécut — flux et reflux du sort —
La légende sublime où notre destinée
A pris son incroyable essor.

Il vit tous nos héros; il vit toutes nos gloires;
Il vit nos fiers travaux et nos saints dévoûments;
Il vit notre abandon, nos stériles victoires,
Avec leurs sombres dénoûments.

Et, sur ses derniers jours, dans ses décrépitudes,
Comme une harpe où tremble un vieux lambeau d'accord,
On croyait voir, au vent des vieilles solitudes,
Ses rameaux frissonner encor.

Et lorsque le géant quatre fois centenaire
Courba sa tête où tant de soleils avaient lui,
Ce fut triste: on comprit que c'était toute une ère
Qui disparaissait avec lui.

O frêne! ô grand témoin des choses envolées!
On a sacré, depuis, le sol où tu tombas;
Et sur ta place vide, en bruyantes mêlées,
Des enfants prennent leurs ébats.

Oui, des enfants, des jeux, des rires, des fronts roses,
A l'endroit même d'où, colosse aux flancs rugueux,
Tu vis se dérouler, en tes ennuis moroses,
La noble histoire des aïeux!

Des cris de joie, après le vol des oriflammes,
Le clairon, les obus et le tambour battant!...
Si comme l'être humain les arbres ont des âmes,
O grand mort, n'es-tu pas content?

Pour moi, quand, de l'antique enclos des Ursulines,
Pour la première fois, tout ému, j'entendis
Monter ces voix d'enfants, fraîches et cristallines
Comme un écho du paradis,

Soudain, sous les arceaux dépouillés du vieux frêne,
Longue chaîne héroïque évoquée à la fois,
Il me sembla revoir passer l'ombre sereine
Des saintes femmes d'autrefois!

De nos martyrs chrétiens immortelles rivales,
De dévoûments obscurs grands cœurs fanatisés,
Que la France d'alors jetait sans intervalles
Sur ces bords incivilisés !

Dames de haut parage ou filles des chaumières,
Qui laissaient tout, famille, amis, brillants partis,
Pour venir apporter les divines lumières
Aux petits d'entre les petits !

Et je rêvai longtemps; car jamais, ô vieil arbre,
A nul fronton superbe, au seuil de nul tombeau,
Je n'ai rien vu, fouillé dans le bronze ou le marbre,
De plus touchant et de plus beau,

Que celle qui porta le nom de La Peltrie,
Sainte veuve, enseignant, sous les ombrages frais,
Avec le nom de Dieu le grand mot de Patrie
Aux petits enfants des forêts !

ANTE LUCEM

Qui pourrait raconter ces âges sans annales ?
Quel œil déchiffrera ces pages virginales
Où Dieu seul a posé son doigt mystérieux ?
Tout ce passé qui gît sinistre ou glorieux,
Tout ce passé qui dort heureux ou misérable,

Dans les bas-fonds perdus de l'ombre impénétrable,
Quel est-il?

A ce sphinx sans couleur et sans nom,
Plus muet que tous ceux des sables de Memnon,
Et qui, de notre histoire encombrant le portique,
Entr'ouvre dans la nuit son œil énigmatique,
A tant de siècles morts, l'un par l'autre effacé,
Qui donc arrachera le grand mot du passé?

Hélas! n'y songeons point! En vain la main de l'homme
Joue avec les débris de la Grèce et de Rome,
Nul bras n'ébranlera le socle redouté
Qui depuis si longtemps, rigide majesté,
Plus lourd que les menhirs de l'époque celtique,
Pèse, ô vieux Canada, sur le sépulcre antique
Où, dans le morne oubli de l'engloutissement,
Ton tragique secret dort éternellement!

Ce secret, ô savants, ni vos travaux sans nombre,
Ni vos soirs sans sommeil, n'en découvriront l'ombre.
Pas un jalon au bord de ce gouffre béant!
Pas un phare au-dessus de ce noir océan!
Point d'histoire!... Une nuit sans lune et sans étoiles,
Dont jamais œil humain ne percera les voiles!

Et cependant le globe au loin fermente et bout.
Là-bas, au grand soleil, l'humanité debout,
Un reflet d'or au fer de sa lance guerrière,
Dans l'éclair et le bruit dévore sa carrière.
Là tout germe, tout naît, tout s'anime et grandit;
Du haut des panthéons dont le front resplendit,
La trompette à la bouche, on voit les Renommées,
Dans l'éblouissement des gloires enflammées,

Pour l'immortalité jeter aux quatre vents
Le nom des héros morts et des héros vivants.
Pour que dans le passé l'avenir sache lire,
Des poètes divins ont accordé leur lyre,
Et mêlent, dans l'éclat de leurs chants souverains,
Les clameurs d'autrefois aux bruits contemporains.
Le Progrès, dans son antre où maint flambeau s'allume,
Sous son marteau puissant fait résonner l'enclume
Où se forge déjà la balance des droits,
Où pèseront plus tard les peuples et les rois.
La Science commence à voir au fond des choses.
Les Arts, ces nobles fleurs au vent du ciel écloses,
Entr'ouvrent leur corolle au fronton des palais.
Que dis-je? La Nature elle-même, aux reflets
Des nouvelles clartés que chaque âge lui verse,
Sourit plus maternelle en sa grâce diverse;
La mamelle épuisée à nourrir ses enfants,
Dans des élans de joie et d'amour triomphants,
Elle s'ouvre le flanc pour sa progéniture;
Et, dans son noble orgueil, — sainte et grande Nature! —
Mêle son cri sublime à l'hymne solennel
Qui monte tous les jours de l'homme à l'Éternel.

Pourquoi cette antithèse et ce contraste immense?
Celui par qui tout meurt et par qui tout commence,
Par qui tout se révèle ou tout reste scellé,
Celui qui fit les fleurs et l'azur constellé,
Qui veut que tout renaisse et veut que tout s'effondre,
Arbitre sans appel, pourrait seul nous répondre!

Aux bords ensoleillés de son beau Saint-Laurent,
Ou sous l'ombre des bois au rythme murmurant
Qui te prêtent leur sombre et riche draperie,
Quand le désœuvrement conduit ma rêverie,

O cher pays dont j'aime à sonder le destin,
Je remonte souvent vers ce passé lointain.

Je parcours en esprit tes vastes solitudes;
Je toise de tes monts les fières altitudes;
Je me penche au-dessus de tes grands lacs sans fond;
Je mesure les flots du rapide profond;
Et, devant le spectacle, impondérable atome,
De ces jours sans soleil j'évoque le fantôme.

Tout change à mes regards; le présent disparaît;
Nos villes à leur tour font place à la forêt;
Tout retombe en oubli, tout redevient sauvage;
Nul pas civilisé ne foule le rivage
Du grand fleuve qui roule, énorme et gracieux,
Sa vague immaculée à la clarté des cieux!
De ton tiède Midi jusqu'aux glaces du pôle,
Tes hauts pics n'ont encor porté sur ton épaule,
O Canada, connu du seul oiseau de l'air,
Que l'ombre de la nue et le choc de l'éclair!
Tout dort enveloppé d'un mystère farouche.
Seul, parfois, quelque masque au regard sombre et louche,
Effaré, menaçant comme un fauve aux abois,
Apparaît tout à coup dans la nuit des grands bois!...
Quels tableaux! —

Et devant cette nature immense,
Dans un rêve profond qui souvent recommence,
Je crois entendre encor bourdonner dans les airs
Les cent bruits que le vent mêle, au fond des déserts,
Au tonnerre que roule au loin la cataracte...

Puis je tombe à genoux : — sublime et dernier acte!
Ou prologue plutôt du drame éblouissant

Qui va donner un peuple à ce pays naissant, —
Sur ces bords inconnus pour le reste du monde,
Sur ces flots que jamais n'a pollués la sonde,
Sur ces parages pleins d'une vague terreur,
Sur cette terre vierge où plane en son horreur
Le mystère sacré des ténèbres premières,
J'ai vu surgir, foyers de toutes les lumières,
Dans un rayonnement de splendeur infini,
Le soleil de la France et son drapeau béni !

TABLE

	Pages.
Paul Bourget	1
Victor Billaud	22
Georges Gourdon	27
Sutter-Laumann	32
Raoul Gineste	38
Robert Caze	43
Jules Lemaitre	49
Paul Harel	55
Jules d'Auriac	62
Mme Gustave Mesureur	67
Maurice Bouchor	72
Maurice Montégut	77

Pages

Georges Leygues 81
Fernand Icres 87
Joseph Gayda 92
Eugène Godin 98
Arthur Rimbaud 104
Louis le Lasseur de Ranzay 108
Georges Nardin 112
Jules Truffier. 116
Henri-Charles Read. 120
Auguste Dorchain 129
Edmond Haraucourt 142
Tancrede Martel. 151
Felix Jeantet 158
Laurent Tailhade 165
Raphaël-Georges Lévy 170
Jeanne Loiseau. 175
Jean Rameau 184
Felicien Champsaur. 192
Victor d'Auriac 197
Gaston de Raimes 203
Eugene le Mouël. 209
Jacques Madeleine 218
Jules Forget 225
Pierre de Nolhac 231
Georges Payelle 236
Paul Manivet 240
Germain-Lacour 244
Marie de Valandré 250
Stanislas de Guaita 257
Emile Michelet 264

Pages

Henri Bernès 269
Henri Beauclair 274
Paul Mariéton 278
Émile Peyrefort 286
Abel Hermant 291
Victor Pittié 295
Jules Boissiere 299
Maurice Vaucaire 303
Jean Ajalbert 307
Marcel Collière 312
Louis Marsolleau 316
Henri de Régnier 322
Pierre Quillard 328
Rodolphe Darzens 334
Victor Margueritte 344
Éphraïm Mikhaël 348
Georges Rodenbach 355
Émile Verhaeren 365
Albert Giraud 371
Juste Olivier 377
Fréderic Monneron 381
Henri-Frédéric Amiel 383
Eugène Rambert 387
Philippe Godet 392
Jules Cougnard 396
Henri Warnery 400
Jules Carrara 405
Alice de Chambrier 413
Ernest Bussy 417
Adolphe Ribaux 423

Pages

Charles Fuster 431
Hélène Vacaresco 436
Stuart Merrill 443
Francis Viele-Griffin 446
Louis Frechette 449

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES POÈTES COMPRIS

DANS L'ANTHOLOGIE

DU

XIXÈME SIECLE

TABLE ALPHABÉTIQUE

		Pages
Ackermann (Mme)	I.	360
Aicard (Jean)	III.	251
Ajalbert (Jean)	IV.	307
Amiel (Henri-Frédéric)	IV.	383
Arene (Paul)	III.	73
Arnault (Antoine-Vincent)	I.	22
Arvers (Félix)	I.	235
Augier (Émile)	II.	65
Autran (Joseph)	I.	351
Banville (Théodore de)	II.	142
Barbier (Auguste)	I.	226
Barbier (Jules)	II.	182
Barracand (Léon)	III.	147
Barthélemy (Auguste)	I.	129

Pages

Bataille (Frédéric) . . . . . III. 362
Baudelaire (Charles) . . . . . II. 81
Beauclair (Henri). . . . . IV. 274
Belloy (Auguste de). . . . . I. 384
Béranger (Pierre-Jean de) . . . . . I. 48
Bergerat (Emile) . . . . . III. 168
Bernes (Henri). . . . . IV. 269
Bertrand (Aloïsius) . . . . . I. 241
Billaud (Victor) . . . . . IV. 22
Blanchecotte (Mme A.-M.). . . . . II. 270
Blémont (Émile) . . . . . II. 370
Boissiere (Jules) . . . . . IV. 299
Bonnieres (Robert de). . . . . III. 379
Borel (Petrus). . . . . I. 256
Bornier (Henri de) . . . . . II. 188
Bouchor (Maurice) . . . . . IV. 72
Bouilhet (Louis) . . . . . II. 129
Bourget (Paul). . . . . IV. 1
Boutelleau (Georges) . . . . . III. 234
Boyer (Philoxene). . . . . II. 231
Breton (Jules) . . . . . II. 203
Brizeux (Auguste). . . . . I. 203
Buffenoir (Hippolyte) . . . . . III. 332
Busquet (Alfred) . . . . . II. 36
Bussy (Ernest) . . . . . IV. 417
Canivet (Charles) . . . . . II. 390
Carrara (Jules) . . . . . IV. 405
Cazalis (Henri). . . . . II. 423
Caze (Robert) . . . . . IV. 43
Chambrier (Alice de) . . . . . IV. 413

		Pages
Champsaur (Félicien)	IV.	192
Chantavoine (Henri)	III.	368
Chateaubriand (François-René de)	I.	24
Chatillon (Auguste de)	I.	328
Chênedollé (Charles-Julien-Lioult de)	I.	28
Chénier (André)	I.	1
Chénier (Marie-Joseph)	I.	17
Chevé (Émile)	II.	225
Cladel (Léon)	II.	268
Collière (Marcel)	IV.	312
Coppée (François)	III.	1
Coran (Charles)	I.	381
Cougnard (Jules)	IV.	396
Cros (Charles)	III.	59
Darzens (Rodolphe)	IV.	334
Daudet (Alphonse)	II.	401
Daudet (Mme Alphonse)	III.	312
D'Auriac (Jules)	IV.	62
D'Auriac (Victor)	IV.	197
Delair (Paul)	III.	92
Delavigne (Casimir)	I.	112
Delpit (Albert)	III.	318
Delthil (Camille)	II.	264
Demeny (Paul)	III.	141
Déroulède (Paul)	III.	225
Désaugiers (Marie-Antoine-Madeleine)	I.	33
Desbordes-Valmore (Marceline)	I.	79
Deschamps (Antoni)	I.	162
Deschamps (Émile)	I.	108
Des Essarts (Alfred)	I.	372

Pages

Des Essarts (Emmanuel). . . . . II. 383
Dierx (Léon). . . . . II. 318
Dodillon (Émile) . . . . . III. 293
Dorchain (Auguste). . . . . IV. 129
Dovalle (Charles) . . . . . I. 237
Du Camp (Maxime). . . . . II. 139
Dupont (Pierre) . . . . . II. 86
Dusolier (Alcide). . . . . II. 286
Duvauchel (Léon). . . . . III. 355
Fabié (François). . . . . III. 212
Forget (Jules) . . . . . IV. 225
France (Anatole). . . . . III. 124
Frank (Felix) . . . . . II. 257
Fréchette (Louis). . . . . IV. 449
Frémine (Aristide). . . . . II. 302
Frémine (Charles). . . . . II. 446
Fuster (Charles) . . . . . IV. 431
Gautier (Théophile). . . . . I. 266
Gayda (Joseph). . . . . IV. 92
Germain-Lacour (Joseph) . . . . . IV. 244
Gill (André). . . . . II. 396
Gille (Philippe). . . . . II. 234
Gineste (Raoul). . . . . IV. 38
Giraud (Albert). . . . . IV. 371
Glatigny (Albert). . . . . II. 329
Godet (Philippe) . . . . . IV. 392
Godin (Eugène). . . . . IV. 98
Goudeau (Émile) . . . . . III. 373
Gourdon (Georges) . . . . . IV. 27
Gramont (Ferdinand de) . . . . . I. 348

		Pages
Grandmougin (Charles)	III.	345
Grenier (Édouard)	II.	55
Guaita (Stanislas de)	IV.	257
Guttinguer (Ulrich)	I.	66
Haag (Paul)	III.	103
Haraucourt (Edmond)	IV.	142
Harel (Paul)	IV.	55
Heredia (José-Maria de)	III.	34
Hermant (Abel)	IV.	291
Hervilly (Ernest d')	II.	377
Houssaye (Arsene)	I.	395
Hugo (Victor)	I.	167
Hugues (Clovis)	III.	385
Icres (Fernand)	IV.	87
Jeantet (Félix)	IV.	158
Lacaussade (Auguste)	II.	68
Lacroix (Jules)	I.	264
Lacroix (Octave)	II.	220
Lafagette (Raoul)	III.	53
Lafenestre (Georges)	II.	289
Laluyé (Léopold)	II.	222
Lamartine (Alphonse de)	I.	84
Laprade (Victor de)	I.	335
Laurent-Pichat (Léon)	II.	178
Lebrun (Pierre)	I.	70
Leconte de Lisle (Charles-Marie)	II.	1
Lefèvre (André)	II.	257
Legouvé (Ernest)	I.	244
Legouvé (Jean-Baptiste)	I.	20
Le Lasseur de Ranzay (Louis)	IV.	108

Pages

Lemaître (Jules). . . . . IV. 49
Le Mouel (Eugène). . . . . IV. 209
Lemoyne (André) . . . . . II. 117
Lepelletier (Edmond). . . . . III. 243
Levavasseur (Gustave) . . . . . II. 61
Levy (Raphaël-Georges) . . . . . IV. 170
Leycues (Georges) . . . . . IV. 81
Loiseau (Jeanne) . . . . . IV. 175
Macaigne (Camille) . . . . . III. 107
Madeleine (Jacques). . . . . IV. 218
Mallarmé (Stéphane). . . . . III. 47
Manivet (Paul). . . . . IV. 240
Manuel (Eugène) . . . . . II. 169
Marc (Gabriel). . . . . II. 340
Margueritte (Victor) . . . . . IV. 344
Marieton (Paul) . . . . . IV. 278
Marmier (Xavier). . . . . I. 331
Marrot (Paul). . . . . III. 393
Marsolleau (Louis) . . . . . IV. 316
Martel (Tancrède) . . . . . IV. 151
Mathieu (Gustave) . . . . . I. 252
Maupassant (Guy de). . . . . III. 340
Mérat (Albert). . . . . II. 414
Merrill (Stuart) . . . . . IV. 443
Méry (Joseph) . . . . . I. 129
Mesureur (Mme Gustave) . . . . . IV. 67
Michelet (Emile) . . . . . IV. 264
Mikhaël (Ephraïm). . . . . IV. 348
Millevoye (Charles-Hubert). . . . . I. 59
Millien (Achille). . . . . II. 326

Pages

Monneron (Frédéric). . . . . IV. 381
Monnier (Marc). . . . . II. 211
Monselet (Charles) . . . . . II. 186
Montégut (Maurice). . . . . IV. 77
Moreau (Hégésippe) . . . . . I. 289
Murger (Henry) . . . . . II. 112
Musset (Alfred de) . . . . . I. 295
Nadaud (Gustave). . . . . II. 99
Napol le Pyrénéen (Napoléon Peyrat). . . . . I. 259
Nardin (Georges). . . . . IV. 112
Nerval (Gérard de). . . . . I. 249
Nodier (Charles). . . . . I. 38
Nolhac (Pierre de) . . . . . IV. 231
Normand (Jacques) . . . . . III. 275
Olivier (Juste). . . . . IV. 377
Ordinaire (Dionys) . . . . . II. 196
Pailleron (Édouard). . . . . II. 262
Paté (Lucien). . . . . III. 185
Payelle (Georges). . . . . IV. 236
Peyrefort (Émile). . . . . IV. 286
Piedagnel (Alexandre) . . . . . II. 239
Pigeon (Amédée) . . . . . III. 405
Pittié (Francis) . . . . . II. 213
Pittié (Victor). . . . . IV. 295
Plessis (Frédéric). . . . . III. 399
Pomairols (Charles de). . . . . III. 84
Pommier (Amédée). . . . . I. 223
Popelin (Claudius) . . . . . II. 193
Prarond (Ernest). . . . . II. 106
Quillard (Pierre). . . . . IV. 328

Pages

Raimes (Gaston de) . . . . . IV. 203
Rambert (Eugène). . . . . IV. 387
Rameau (Jean) . . . . . IV. 184
Ratisbonne (Louis) . . . . . II. 199
Read (Henri-Charles) . . . . . IV. 120
Reboul (Jean) . . . . . I. 126
Régnier (Henri de) . . . . . IV. 322
Renaud (Armand). . . . . II. 275
Reynaud (Charles) . . . . . II. 78
Ribaux (Adolphe). . . . . IV. 423
Ricard (Louis-Xavier de). . . . . III. 98
Richard (Jacques) . . . . . II. 433
Richepin (Jean). . . . . III. 300
Rimbaud (Arthur). . . . . IV. 104
Rivet (Gustave). . . . . III. 285
Roche-Guyon (Mme de la). . . . . II. 283
Rodenbach (Georges) . . . . . IV. 355
Rolland (Amédée). . . . . II. 34
Rollinat (Maurice) . . . . . III. 193
Ronchaud (Louis de). . . . . I. 400
Saint-Cyr de Rayssac . . . . . II. 394
Sainte-Beuve (Charles-Augustin). . . . . I. 214
Ségalas (Anaïs). . . . . I. 375
Siéfert (Louisa). . . . . III. 154
Silvestre (Armand) . . . . . II. 305
Soulary (Joséphin) . . . . . I. 387
Soumet (Alexandre). . . . . I. 75
Stern (Daniel), Comtesse d'Agoult . . . . . I. 232
Sully Prudhomme. . . . . II. 338
Sutter-Laumann. . . . . IV. 32

		Pages
TAILHADE (LAURENT)	IV.	165
TASTU (Mme AMABLE)	I.	121
THEURIET (ANDRÉ)	II.	244
TIERCELIN (LOUIS)	III.	324
TRUFFIER (JULES)	IV.	116
VACARESCO (HÉLÈNE)	IV.	436
VACQUERIE (AUGUSTE)	II.	45
VALABREGUE (ANTONY)	III.	131
VALADE (LÉON)	II.	437
VALANDRÉ (MARIE DE)	IV.	250
VAUCAIRE (MAURICE)	IV.	303
VERHAEREN (ÉMILE)	IV.	365
VERLAINE (PAUL)	III.	114
VERMERSCH (EUGENE)	III.	63
VERNIER (VALÉRY)	II.	208
VEUILLOT (LOUIS)	I.	357
VICAIRE (GABRIEL)	III.	264
VIELÉ-GRIFFIN (FRANCIS)	IV.	446
VIGNY (ALFRED DE)	I.	141
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM	II.	452
WARNERY (HENRI)	IV.	400

Achevé d'imprimer

LE VINGT OCTOBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-HUIT

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS

PQ 1181 .A5 1887 v.4 SMC
Anthologie des poetes
francais du XIXeme siecle